

Tome 2

Maurice Ray

DES SOUVENIRS PÊLE-MÊLE

*

Finalisée pour mise en ligne sur Internet le 8 février 2009

Table des matières du Tome 2

5. À VENNES, DÈS 1952

CHAPITRE	I	<i>Pasteur – évangéliste, une innovation discutée</i>	3
	II	<i>De la cure du Sentier, au Calel à Vennes</i>	16
	III	<i>Vennes, à l'heure de notre arrivée</i>	20
	IV	<i>Dieu a pourvu</i>	24
	V	<i>Le ruisseau mène aux grandes eaux</i>	28
	VI	<i>L'ouverture des médias</i>	31
	VII	<i>Le temps des Croisades</i>	35
	VIII	<i>Aux frontières de la Romandie</i>	39
	IX	<i>Au-delà de nos frontières</i>	53
	X	<i>Charmes</i>	64
	XI	<i>Autres lieux ... Afrique du Nord</i>	72
	XII	<i>Voyages africains</i>	82
	XIII	<i>Activités annexes</i>	93

6. SUR LA ROUTE DE LA DERNIÈRE ÉTAPE

CHAPITRE	I	<i>Un don d'enseignant</i>	106
	II	<i>Une collaboration à Certitudes</i>	111
	III	<i>Trois frères parmi d'autres</i>	113
	IV	<i>Ultime étape à Vennes</i>	124
	V	<i>Six années à Pully</i>	129
	VI	<i>Une porte ouverte sur mon "quotidien" 2003</i>	136
	VII	<i>Retour à la Vallée</i>	143
	VIII	<i>Trois ministères impromptus</i>	150
		<i>TVP, Cortaillod</i>	
		<i>Les aînés ou la rubrique 3^e âge</i>	
		<i>La Communauté de Saint-Loup</i>	
	IX	<i>Explo 2000</i>	155
	X	<i>Deux styles</i>	159
	XI	<i>De deux à douze</i>	163
	XII	<i>Dernière étape</i>	180
	XIII	<i>Ultime épreuve</i>	185
	XIV	<i>"S'il n'y avait l'Esprit répandu sans mesure"...!</i>	191
		 Fin du tome 2	 197

5. À VENNES, DÈS 1952

CHAPITRE I

PASTEUR – ÉVANGÉLISTE, UNE INNOVATION DISCUTÉE

En opérant un tri de textes à détruire ou à garder, j'ai retrouvé, sous forme d'une petite brochure, la prédication remarquable prononcée par le pasteur Edouard Genton lors du culte au cours duquel, avec treize autres collègues, je fus consacré le 7 novembre 1939. Je l'ai regrettamment mal écouté puisque, jusqu'ici, je n'en avais gardé aucun souvenir précis.

A la lecture de cette prédication ont été soudain ravivés des sentiments souvent éprouvés : d'abord une culpabilité, puis un désarroi scandalisé à l'égard de mes collègues mais plus encore de leurs paroissiens. Je ne saurais dire en combien d'occasions j'en ai été tourmenté, avec la pensée que mon silence à l'égard de certains frères pasteurs était une forme de lâcheté. Quelques citations de cette prédication, en vérité prophétique, me permettront d'exprimer le pourquoi de ce tourment.

Je cite d'abord le texte de l'Évangile commenté ce 7 novembre : "Maintenant mon âme est troublée. Et que dirai-je ? Père, délivre-moi de cette heure. Mais c'est pour cela que je suis venu jusqu'à cette heure. Père, glorifie ton nom" (Jean 12.27).

Nous étions à cette période d'attente où la guerre imposée à la France et l'Angleterre, par suite des effractions menaçantes de l'Allemagne hitlérienne, laissait présager le malheur dont tout ou partie de l'Europe souffrait déjà ou aurait à souffrir. Notre pays serait-il entraîné dans la tourmente attendue mais non encore manifestée ?

Le prédicateur déclara :

"Vous entrez dans le ministère au moment où commence une grande tribulation... Votre consécration en est marquée... Enrôlés dans la milice du Christ, regardez à ce chef élevé aux yeux des nations comme une lumière et comme un étendard (Esaïe 11.10). Elevé... mais vous savez de quelle élévation : sur une croix (Jean 12.32). Christ a connu cela. Comme notre misère a été la sienne, sa victoire sera la nôtre...

"Si notre âme est troublée, ce n'est pas seulement parce que nous nous sentons menacés dans notre sécurité, dans nos biens, dans nos personnes, dans nos affections les plus chères... C'est aussi et surtout parce que le tragique de ce drame, c'est son côté invisible... Les puissances des ténèbres sont aux prises avec les anges de lumière. Elles redoublent de fureur parce que leur temps est compté. Il doit arriver un moment où la rage diabolique déchaînée contre l'Eglise (...) atteindra son paroxysme (Apoc. 12.12). L'Eglise aura sa Passion...

"Ministres de la Parole, vous fermerez la bouche aux faux prophètes... Vous proclamerez la saine doctrine... Vous serez aussi, par la vertu de cette Parole, les consolateurs, les réparateurs des brèches... Vous serez ceux que tant d'âmes attendent..."

"Elles languissent dans une solitude sans affection. Elles s'aigrissent parce que les injustices de la vie les révoltent. Elles s'égarerent parce que nul ne prend soin de redresser leur route. Elles cèdent aux suggestions de mauvais bergers parce qu'on ne leur a pas montré Jésus..."

"Elles attendent, elles réclament votre infinie pitié. C'est pour cela que vous êtes venus jusqu'à cette heure. C'est aussi pour cela que vous devez être prêts vous-mêmes à souffrir..."

Je commence par le souligner : ce remarquable message ne m'a ni touché, ni éclairé puisque jusqu'ici, je n'en avais gardé aucun souvenir ! La raison de cet oubli ? Je n'étais pas préparé à l'entendre, ni disposé spirituellement à en saisir la profondeur et l'importance. La découverte de la véracité et de l'actualité renouvelée de ce message prophétique, je l'ai faite progressivement dans la confrontation quotidienne avec la réalité paroissiale... ou simplement humaine. A commencer par la réalité de ma propre misère, de ma regrettable sinon coupable ignorance de l'Évangile.

Sauf quelques heureuses exceptions, les paroissiens étaient une réplique conforme du diagnostic du pasteur Genton. La liturgie du culte, lorsqu'ils étaient présents pour l'entendre, leur rappelait un credo marginalisé et théorique, sans rapport avec leur quotidien. Quelques aspects leur en étaient rappelés à l'heure d'épreuves passivement admises tel le deuil. Ce credo n'empêchait ni les ruptures sociales, ni les faillites morales parfois accompagnées de propos méchants, de comportements rancuniers, moqueurs, sournois. Tout cela baignait dans un christianisme officiel, célébré le dimanche, aux grandes fêtes, aux cérémonies alors généralement pratiquées du baptême, de la confirmation, du mariage, des ensevelissements.

Fallait-il s'en accommoder, s'en plaindre, s'en détourner ? Ne fallait-il pas, comme nous y exhortait le pasteur Genton, en être alertés et discerner que cette triste réalité réclamait notre parole, notre secours, notre redressement de chemin, notre refus d'admettre ou de pactiser avec ce christianisme sans vie et sans véritable foi.

Mes années de ministère à Aigle, à Syens, au Sentier, les nombreuses semaines paroissiales – avant tout la grâce et la patiente volonté de Dieu à mon égard – m'en avaient convaincu : l'attente d'un Évangile véritable était au cœur de beaucoup de paroissiens.

Cette conviction m'avait fait quitter le Sentier et m'ouvrir à cette vocation quasi ignorée de l'Église réformée, celle de l'évangéliste. Encore dois-je le dire : l'Église officielle se défiait de cette appellation. Elle attribuait ce ministère à des chrétiens particuliers qui, faute d'études en Faculté, faute de connaissances et de compétences, se plaisaient à cette forme de piété et de témoignage. Elle leur accordait peu d'intérêt, les tenait à l'écart de ses temples. Elle en laissait la pratique à des communautés, certes chrétiennes mais considérées comme des "sectes" que fréquentaient les gens étroits d'esprit, un peu illuminés...

Que m'importait cette caricature. Celle qu'on pouvait faire des chrétiens "officiels" m'importait bien davantage ! J'avais conscience que si la spiritualité desdits sectaires souffrait parfois d'une désagréable suffisance,

l'absence de spiritualité chez la majorité des "paroissiens" réformés était plus affligeante encore. Elle ne tenait ni de leur mauvais vouloir ni d'un endurcissement, mais de leur profonde ignorance de l'Évangile. Leurs pasteurs n'en étaient-ils pas gravement responsables ?

Je n'osais le déclarer. Qui étais-je pour le faire entendre aux collègues ? Mais pouvais-je déplorer cette situation et ne pas tenter d'y remédier ?

Je l'ai déjà rapporté : mon contact amical avec le pasteur André Bovon justement tenu pour le "pape du Conseil synodal" avait ajouté à ma conviction. Au terme de l'entretien où je lui avais dit l'intérêt que je portais à ce type de ministère et à l'appel de La Ligue, il m'avait répondu sans mesurer l'énormité de son propos :

- Allez-y ! Vous continuerez à travailler pour nous et cela ne nous coûtera rien. Pour garder le contact, on vous nommera membre de la Commission d'évangélisation de notre Église. Pour le cas où vous feriez des "crevées", on pourra s'en distancer en vous priant de démissionner !

Il y avait de l'humour fraternel dans ce propos. Par ailleurs, il apportait involontairement une démonstration à la fois de la méconnaissance de ce qu'était le ministère d'évangéliste et de la misère de l'Église qui, sans en avoir conscience, le réclamait. Les pasteurs n'en étaient pas non plus informés ni convaincus.

*

J'ai gardé le souvenir de ce qu'il advint d'un appel reçu d'un Conseil d'une paroisse lémanique. Justement inquiété par la tiédeur, voire l'incrédulité grandissante des paroissiens et la désertion généralisée des cultes, le président m'invita à participer à une séance où nous déciderions de la période, du nombre de jours, et du message d'évangélisation qu'il sollicitait de ma part.

Erreur évidente : le président, par trop zélé, avait pris l'initiative de cette demande sans en avoir d'abord parlé avec le pasteur.

A l'heure convenue, j'étais présent à la séance. Le pasteur me fit entendre vertement qu'il n'était pas question d'un tel événement paroissial. A sa connaissance, ses paroissiens ne manquaient de rien. Et s'il avait plu à son président d'imaginer que l'apport d'un pasteur-évangéliste apporterait un quelconque supplément à la piété de quelques-uns, il lui en laissait la responsabilité. Et il me pria "fraternellement" de rejoindre mes pénates !

Dans un silence embarrassé, après que le président confus m'ait présenté ses excuses de m'avoir convié indépendamment de l'avis de son pasteur, sans qu'aucun des autres membres du Conseil n'ait osé prendre la parole, je pris congé.

*

Un incident un peu semblable me trouva convié à la séance du Conseil d'une paroisse du nord du canton. Dûment et préalablement informé, le pasteur était présent. Durant le laborieux échange en vue de l'évangélisation de quelques jours à laquelle participeraient deux communautés évangéliques de l'endroit, le pasteur n'ouvrit pas la bouche. La soirée durant, assis un peu en retrait, imperturbable, il fuma sa pipe. A mon interrogation finale demandant s'il avait quelque remarque à me transmettre, il dit ces simples mots :

- Puisque le Conseil en a décidé, je vous laisse venir.

*

Une autre occasion m'amena dans une paroisse du Jura où j'étais l'invité du Conseil sans qu'aucune opposition du pasteur soit apparue. Sauf qu'après la première soirée – je logeais chez un paroissien – le pasteur me dit élégamment :

- Puisqu'ils t'ont demandé de venir, je te laisse la paroisse durant ces cinq prochains jours. J'suis crevé et je profiterai de m'aérer. Le programme prévu laisse entendre que tu termineras vendredi soir. Bon retour. Je serai là pour le culte du dimanche !

*

Je ne peux le cacher. J'ai été parfois contraint de dire oralement ou par écrit la vérité de l'Évangile telle qu'elle m'apparaissait, voire de contredire ceux qui assuraient l'apporter. Je n'ignore pas la remarque qui m'a été faite :

- Serais-tu le détenteur de la vérité ?

Verte réplique, me ramenant à mon tour sur le terrain de l'humilité et parfois sur celui du silence. Avec cette précision : aujourd'hui comme hier, j'agréé toute remise en question de ma fidélité au Seigneur dans la mesure où mon interlocuteur fonde ses remarques dans la Parole révélée par l'Esprit. Or, à maintes reprises, j'ai été confronté à des "frères" qui accommodaient la révélation de l'Évangile à leurs idées, à leurs habitudes, à la tradition, quand ce n'était pas à leur inconscience propre justice.

En vérité, sauf rare exception, cette confrontation avait pour intervenants tel pasteur, même tel "professeur", que je ne m'attendais pas à devoir contredire. J'ai dû apprendre à maîtriser mes répliques et à me dégager parfois d'inutiles querelles de mots motivées non par amour de la vérité du Seigneur, mais par complaisance envers soi-même. Instruit par la sagesse de quelques-uns de mes frères, j'ai appris à éviter la prolongation de vaines discussions en disant :

- Restons-en là. Laissons le Seigneur nous révéler Sa vérité !

*

Quand le Seigneur ou sa Parole étaient mis en cause, je dois avouer que j'avais la réplique parfois véhémence. Elle m'a affronté, un jour, à un

professeur de théologie de l'une de nos Facultés romandes. Je ne l'ai pas regretté :

Lors d'une semaine d'évangélisation, j'avais heurté les convictions d'un ou deux responsables, dont le pasteur. Ils n'avaient pas agréé qu'en conséquence du message annoncé, j'appelle les personnes présentes à manifester leur appartenance à Christ. Plus encore, j'avais invité ceux qui se déclaraient chrétiens mais doutaient de leur salut à lever la main. J'offrais de prier pour eux afin que l' Esprit Saint les convainque qu'ils étaient au nombre des "sauvés" et, dans la foi, en vivent les conséquences.

Une ou deux semaines plus tard, par un coup de fil d'un chrétien de l'endroit, je fus informé que le professeur X., sollicité par le pasteur, apportait un enseignement sur ce qu'il convenait d'entendre bibliquement quant au salut en Jésus-Christ.

J'avais liberté de me rendre à cette soirée. Le "professeur X." dit d'excellentes choses sur la grâce prévenante de Dieu, sur Sa volonté de nous aimer, de nous sauver par Jésus-Christ. Cependant son message me mit mal à l'aise et même m'indigna. Sur un point particulier, son enseignement semait le doute et la confusion : il déclarait que le salut en Christ nous était donné, certes. Mais notre indignité permanente ne nous permettait pas de nous l'approprier. En bénéficiant, c'était savoir que nous en avions profondément besoin ; c'était aussi croire que Dieu nous en fait la grâce. Mais être assuré du salut et se déclarer ouvertement sauvé tenait de la présomption, voire de l'orgueil spirituel.

J'avoue avoir eu peine à me contenir. L'auditoire n'était guère nombreux. Me lever pour contredire cet enseignement confus, c'était engager publiquement une controverse inutile. J'attendis donc que les personnes présentes aient quitté le lieu et que le professeur X. ait liberté de m'entendre.

Précision nécessaire : il était mon contemporain. Je le connaissais personnellement. Nos études nous avaient liés d'amitié. Je ne mis pas des gants marqués de "Monsieur le Professeur" :

- Après t'avoir entendu avec beaucoup d'intérêt, j'ai une importante question à te poser : es-tu marié ?

Il me dévisagea, surpris par ma question. J'enchaînai :

- Ma question t'étonne. Mais je te la pose sérieusement : es-tu marié ?

- Tu le sais ! Pourquoi me poses-tu cette question ?

- Je vais te l'expliquer. Mais j'ai encore une seconde question à te poser. Comment sais-tu que tu es marié ?

Visiblement son regard laissait paraître une inquiétude. Maurice Ray avait-il momentanément perdu son bon sens ? Je repris donc la parole.

- Je comprends bien ton étonnement et je te rassure. Je n'ai pas l'esprit dérangé. Je sais pertinemment que tu es marié. Mais j'ai des raisons sérieuses de te demander si tu en es assuré . Sur quelle base fonde-tu cette certitude ? Semblablement à moi, tu vis avec ta femme et, avec elle, occupes le même lit ! On peut vivre et coucher avec une

femme sans être marié. C'est pourquoi je te donne, moi, la réponse à la question que je t'ai intentionnellement posée :

Tu sais que tu es marié parce que, il y a x années, l'officier d'Etat civil puis le pasteur ont posé à ta femme une question importante, même capitale : "Déclarez-vous prendre pour époux Monsieur X., ici présent ?" Elle a dit : "Oui". Alors pardonne-moi : étais-tu présomptueux, suffisant, orgueilleux lorsque tu as cru ce qu'elle a déclaré ? As-tu jamais douté de la parole de ton épouse ? Est-ce que tous les matins, tu te demandes si elle veut te faire la grâce de te considérer comme son époux ? Cela ne te viendrait même pas à l'esprit. Tu as la certitude de ton alliance avec elle.

Donc tu crois la parole d'une femme ! Mais tu te permets publiquement de mettre en doute la parole du Dieu vivant qui, en Jésus-Christ, me déclare élu, pardonné, racheté, aimé, sauvé ?

Peut-être ne suis-je à tes yeux qu'un pauvre "fondamentaliste". Non ! Je ne me convertis pas tous les matins. Je suis aussi sûr d'être sauvé que tu l'es d'être marié. Cela n'a rien à voir avec de la présomption et encore moins avec de l'orgueil.

C'est une simple et solide assurance dans la foi.

Tu m'as affligé, ce soir, car tu as semé la confusion chez ceux qui t'écoutaient.

Je dis tout cela d'un trait, sans lui laisser le temps de formuler quelque objection. Il avait pu s'exprimer sans que je l'interrompe. Je lui demandai de faire de même, donc d'éviter toute controverse et de garder ainsi notre liberté et notre respect mutuel.

Je lui tendis la main et le laissai visiblement abasourdi. A mon souvenir, nos routes ne se sont plus croisées ; ce dialogue ne fut donc jamais repris.

*

Puisque j'en suis à évoquer ce contact avec un des enseignants de la Faculté, je relève un autre fait significatif. Occasionnellement et en accord avec les Autorités de l'Eglise, la Faculté donne la parole à quelqu'un à l'œuvre hors les murs de l'Eglise officielle. Aucun signe fraternel ne laissa jamais entendre que la Faculté ou les Autorités de l'Eglise aient un quelconque intérêt pour le ministère que j'ai exercé. A une exception près qui vaut son pesant d'humour.

Cela se passa lors d'une pastorale d'arrondissement. Il me fut officiellement demandé de présenter quelques aspects de mon travail d'évangéliste, en particulier en rapport avec deux de mes livres publiés par La Ligue : "L'occultisme à la lumière du Christ", et "Médecines parallèles, oui ou non ?".

Le programme de la rencontre avait prévu d'autres rubriques et d'autres intervenants. A la fin de mon exposé d'une heure, je proposai que soit consacré un moment à d'éventuelles questions. Réaction immédiate d'un collègue présent :

- *Je ne savais pas que notre corps pastoral vaudois comptait parmi ses membres un homme sorti tout droit du Moyen Âge. Je propose que nous passions à l'ordre du jour...*

Eclat de rire "emprunté" chez la plupart des pasteurs présents. Evident silence de ma part. Le président de la rencontre, pris de court, restait lui aussi sans parole. Je proposai alors qu'il soit donné suite au vœu exprimé, avec possibilité offerte à ceux qui le souhaiteraient de me poser des questions à l'issue de la rencontre. Un pasteur demanda la parole :

- *Vous connaissez mon humour britannique. Mon accent vous le rappelle. Avant de passer à l'ordre du jour, j'aimerais dire au collègue assuré d'être très loin du Moyen Âge que sa connaissance de l'actualité est beaucoup moins informée qu'il ne le croit.*

Je suis venu d'Angleterre il y a une vingtaine d'années. J'ai donc appris à connaître les gens de ce pays, mais aussi l'Eglise réformée à laquelle majoritairement ils appartiennent. Si j'y suis entré pour y exercer mon ministère, c'est avec la conviction que Dieu m'y voulait à l'œuvre. Parce que, n'en déplaise à mon collègue, un très grand nombre de brebis de nos troupeaux ont une piété aussi peu éclairée, peut-être même moins, que celle qu'on prête aux chrétiens du Moyen Âge.

Mon amitié pour notre enseignant de tout à l'heure tient en particulier à la reconnaissance que je lui porte. Car, depuis longtemps, il travaille à libérer nos paroisses de leur piété moyenâgeuse. Je l'encourage à persévérer et à ne pas tenir compte de nos rires !

Il y eut un silence gêné, puis une proposition de prendre un temps pour poser des questions.

*

Ma plume a emprunté des chemins que je n'avais pas prévus. Ainsi engagé dans les méandres de la configuration pastorale vaudoise, je donne libre cours à des réflexions dont j'ai peine à me libérer quand je pense au ministère de certains pasteurs mes frères.

Le multitudinisme dont se réclame l'Eglise vaudoise dans son alliance avec les Autorités civiles, confère au pasteur d'une paroisse l'importante responsabilité d'amener, si possible, tous les habitants à la connaissance du Seigneur et de son Evangile salutaire. A la mesure, bien sûr, de la liberté laissée à ces derniers de n'en pas vouloir.

Cela correspondait à tous égards à ma vision première et à ma compréhension du pastorat. Si je le souligne, c'est que certains de mes écrits ou certaines de mes interventions ont été, à quelques reprises, l'expression maladroite et souvent intempestive, de ma souffrance ou de ma stupéfaction. Et cela, lorsque je découvrais ce que sont progressivement devenues des paroisses confiées à des bergers tenus pour tels, mais dépourvus des qualifications en rapport avec leur responsabilité de pasteur-évangéliste.

Le refrain est connu : n'importe quelle entreprise de ce monde courrait à la faillite si elle était dirigée semblablement à bon nombre de paroisses.

Effectivement, combien d'entre elles subsisteraient si l'argent des contribuables n'assurait plus que le coût des bâtiments et leur entretien ?

J'ai souvent trouvé insupportable l'arrogance des collègues réformés, et parfois celle de leurs Autorités. Ils refusent toute fraternelle considération pour les communautés évangéliques alors qu'elles sont animées d'une véritable foi, assument les traitements de leurs bergers, la construction et l'entretien de leurs lieux de culte, soutiennent d'imposants champs missionnaires, plus quelques Ecoles bibliques. Et tout cela sans défalcation sur leurs impôts, dont une partie assure le salaire des pasteurs réformés !

Que deviendrait l'Eglise réformée vaudoise si, comme celle de Genève ou de Neuchâtel, elle tombait à l'entière charge des fidèles absents des cultes à 90 - 95 % ? Plusieurs d'entre mes collègues - aujourd'hui encore - manifestent une significative indifférence, quand ce n'est pas quelque mépris, envers lesdits "évangéliques". Ils leur reprochent leur sectarisme, se montrent courroucés lorsque, en quête d'une foi véritable, nombre de leurs paroissiens fréquentent de telles communautés et, réjouis de ce qu'ils y reçoivent, quittent l'Eglise réformée. De quel côté est l'esprit sectaire ?

J'approuve la déférence de mes collègues envers les chrétiens romains, anglicans, luthériens, orthodoxes. La profession de foi croit possible une communion avec d'authentiques chrétiens issus de ces différentes églises. Pour autant, doit-elle ériger des barricades à l'égard des communautés évangéliques parce que, comparativement aux Eglises historiques, elles n'ont pas l'estampille d'une longue ancienneté ?

Boileau, dans son "Art poétique" écrit que "l'esprit n'est pas ému de ce qu'il ne croit pas". On peut donc légitimement s'interroger quant à la foi de chrétiens qui limitent leurs relations fraternelles aux seuls frères marqués non pas du sceau de l'Esprit, mais du sceau de l'officialité.

Ne serait-ce pas, finalement, que ce dernier sceau - à leur entendement particulier - se substitue au premier ou en devient la garantie ? Devant le bilan déficitaire de mon ministère à Syens, j'ai été contraint de m'interroger loyalement à ce sujet. On peut être intéressé, voire passionné par la théologie, par le pastorat sensé l'exprimer et l'enseigner, sans que l'Esprit Saint en dynamise et vivifie l'étude et la pratique.

A l'arrière-plan de l'intérêt pour ce ministère par ailleurs redoutable, paraissent aussi des motivations très humaines de l'envisager. Leur énumération n'est pas imaginaire ni exhaustive :

- Il y a l'autorité "formelle" attribuée au titre de pasteur. A défaut de l'autorité véritable que le Seigneur confère, il est possible de se réclamer de la première. Reste à savoir si les vrais fidèles la reconnaissent...*
- Il y a le goût du pouvoir que le titre de pasteur peut conforter et nourrir jusqu'à le rendre insupportable aux collaborateurs bénévoles et consacrés...*

- *A l'abri du titre de pasteur et conjointement à une certaine théologie, il y a l'intérêt parallèle, parfois exclusif, qu'on peut porter à la sociologie, à la psychologie, à la pédagogie, à la philosophie, à l'éthique, ou simplement à des problèmes humains en rapport avec l'identité, la religion, le doute, l'incrédulité. En ce cas l'Évangile est le dernier... servi !*

*

Je peux supposer qu'en me lisant, l'un ou l'autre d'entre vous me trouve sévère à l'égard des pasteurs. J'ai garde d'oublier le témoignage fidèle, même courageux de plusieurs d'entre eux. J'étais loin d'être le seul à souffrir de nos infidélités. A dessein, je transcris ce que mon compagnon de consécration et mon contemporain, Roger Barilier, remarquable théologien, mais aussi courageux chroniqueur-journaliste de la Nouvelle Revue de Lausanne, écrivait dans son "Edito" du samedi, en octobre 1987 :

"L'ignorance des médias en ce qui concerne l'Église et son message est proprement ébouriffante.

Pensez au bruit qu'une partie de la presse a fait autour du voyage du pape aux États-Unis. Jean-Paul II allait rencontrer là-bas une Église indocile, contestataire, révoltée contre la doctrine officielle, en matière de morale sexuelle notamment. Il serait mis en demeure de réviser ses positions, d'autoriser les relations intimes avant le mariage, le divorce, la contraception, l'avortement, la cohabitation des "hétéros" et le mariage des "homos", et, dans la même foulée – belle compagnie ! – la prêtrise des femmes. Les "exigences" (car on ne se contentait pas d'humbles souhaits), les "légitimes revendications de la base" devraient enfin être entendues jusqu'au sommet de la hiérarchie (cette institution rétrograde), et le pape devrait s'ouvrir sans réserve ni délai au souffle "généreux et libérateur" des temps nouveaux.

C'était prendre les anges du bon Dieu pour des canards sauvages, et l'Église de Jésus-Christ pour une pétaudière, où la vérité est du côté du nombre ou plus exactement de ceux qui sont les plus remuants et qui crient le plus fort.

Or la vérité n'est pas à nous, c'est nous qui sommes à elle. L'Église n'a pas inventé ce qu'elle enseigne : elle l'a reçu d'ailleurs, et n'a pas le droit d'y toucher. Elle en est dépositaire, et tout ce qu'elle peut faire est de le garder, de le maintenir tel qu'il est, et de le transmettre de génération en génération sans l'altérer.

Que les médias veuillent donc bien s'en convaincre : ils n'ont pas à plier l'Église à leur manière de voir ; c'est à eux, à chaque homme de presse ou de radio, à la société tout entière, de plier leur manière de voir à celle de l'Église. C'est à nous de changer, de nous incliner devant la Parole de Dieu qui, elle, ne changera pas.

L'Église n'a pas à satisfaire les goûts-goûts de tous, mais, dans l'intérêt de tous, à les appeler à une vie plus haute que celle dont ils ont l'idée et le penchant.

Puissent les détenteurs des moyens de communication sociale reconnaître leur ignorance de la vraie nature de l'Église et de son Évangile, et convenir que, professionnels de l'information, ils sont

extrêmement mal informés de la réalité chrétienne. Que le quart du zèle qu'ils mettent à enquêter sur la politique ou l'économie ou à dénicher les scandales, ils le mettent à étudier les Ecritures, – et à se laisser reprendre par elles."

R. B.

Ce n'était pas le lieu de l'écrire, mais il aurait pu préciser qu'avant les journalistes, nombre de pasteurs auraient à redécouvrir la Parole – et à se laisser reprendre par elle.

Dans un autre Edito, ce même Roger Barilier écrit :

"De nos jours où la pratique religieuse est en baisse, l'hypocrisie se réfugie dans les trente-six religions de pacotille qu'on essaie de substituer à la vraie... Des millions de gens qui ne croient plus en Jésus-Christ sacrifient à ces idoles qui ont noms l'argent, le muscle, le sexe, l'idéologie, et j'en passe.

Je voudrais être un nouveau Molière pour fustiger ces nouveaux Tartufes qui pullulent dans les milieux du business, du sport, du cinéma, de la chanson, de la politique, du journalisme."

R. B.

*

Autre témoignage plus incisif encore ! Je transcris un extrait d'une lettre ouverte à la Compagnie des pasteurs de Genève, parue dans le n° 4 du 10.03.1970 du Messenger social, cette fois non sous la plume d'un pasteur mais sous celle d'un simple paroissien, Monsieur Daniel Anet.

"Le plus distrait des humains se rend compte de la marée de dégradation morale qui déferle sur notre pays. Qu'en sera-t-il demain ?

Demain, la pornographie aura droit de cité, l'ordure sera l'un des biens de consommation, le mariage sera bafoué, les enfants abandonnés, la licence sera la loi...

Et les maîtres à penser, les directeurs de conscience, les gardiens de la Parole – Vous, Messieurs les Pasteurs – courront de théologie en théologie, de patronages en soirées de jeunesse, de cultes hippies en prières contestataires, assistants sociaux tout pleins de bonnes intentions (celles dont l'enfer est pavé).

Est-ce la fin de votre vocation ? Ou la fin de l'Eglise ? De grandes nations – protestantes dit-on – lèvent toutes les barrières devant cette décadence... tiennent la bestialité pour normale... le plus bas érotisme pour convivial. On va à la drogue... la jeunesse s'avilit et pourrit...

Et vous vous taisez !... Vous faites beaucoup de choses vaines. Le mal est dans la racine et vous époussetez les rameaux...

Vous admettez l'impudence non seulement hors l'Eglise, mais dans l'Eglise.

Que dites-vous ? Rien. C'est-à-dire des tas de choses louables, agréables, recommandables. Pour passer à côté de l'essentiel. En silence.

Vous avez accepté – même revendiqué de combattre l'athéisme... Vous priez Dieu, peut-être d'intervenir. Mais vous n'intervenez pas.

Si les pasteurs trahissent les âmes dont ils ont la charge en les laissant désarmées, abandonnées aux prestiges de la mode, de la publicité, de tous les corrupteurs de la nature humaine, alors malheur à eux !

Est-il excessif que le pauvre chrétien que je suis attende de vous, Messieurs, que vous fassiez maintenant, massivement, durement, barrage contre la marée de l'ordure ? Avant qu'elle soit légalisée, parlerez-vous publiquement, avec l'autorité dont vous doutez peut-être mais qui, cependant, est encore attachée à votre charge ?"

*

Notre Suisse romande n'était pas la seule à connaître cette souffrance de la lumière mise sous le boisseau par des ministres d'une Parole qui a perdu sa saveur. Sous le titre "Que sont les pasteurs devenus ?", un paroissien de l'Eglise réformée française écrit dans "Le Christianisme au XX^{ème} siècle" du 4 octobre 1994 :

"J'ai démenagé douze fois en vingt ans sur le territoire français. Combien de fois avons-nous déjà peiné... Nos pasteurs ont perdu le sens de l'accueil, ne font plus de visite à domicile, ne vont plus à la rencontre des gens... Les sermons du dimanche matin ne sont souvent que des exposés sociologiques... Tout le monde ne peut pas être orateur, mais au moins, essayons d'annoncer l'Evangile..."

Quel paradoxe ! Nos pasteurs étalent au grand jour leurs difficultés conjugales (divorce) ou relationnelles. Comment ne serions-nous pas à la dérive, nous paroissiens ?...

Que des enfants puissent arriver en troisième année de catéchisme sans avoir été instruits de l'Evangile est un état de fait difficile à accepter, par nous, parents...

Nos souvenirs, nos références sont rattachés aux pasteurs qui ont été présents dans les différentes étapes de notre vie, avant que nous devenions adultes. Mais nos enfants ?

A force de s'ouvrir au monde, on débouche sur un vaste champ plat et désertique dont nos temples, le dimanche matin, en sont un triste exemple...

Je veux croire quand même qu'il y aura un réveil de nos autorités et que nos pasteurs cesseront d'être des fonctionnaires pour redevenir essentiellement des bergers et des hommes de Dieu."

*

Face au dérapage de la théologie et à l'aveuglement des pasteurs de ce dernier demi-siècle, Alphonse Maillot de l'Eglise réformée de France, illustre théologien et pasteur, a écrit un véritable pamphlet dans un n° de la revue Foi et Vie dont je n'ai pas relevé l'année.

"... Avec la tournure que prennent les événements, nous ne tarderons pas à être obligés de nous compter... de nous cliver... de nous

affronter avec des gens intelligents auxquels cependant nous devons dire : "Frère, ton grand savoir te fait délirer".

Ce qu'on peut surtout me reprocher, c'est de me réveiller un peu tard ; c'est de me réveiller quand l'Eglise réformée est au bord du gouffre...

Ils ont frappé de tous les côtés. Et à y regarder de près, ça a résisté tant bien que mal, et peut-être plutôt bien que mal. On a d'abord tué Dieu, mais ce "Dieu tué" a rué dans les brancards. On a aussi essayé de séculariser à l'extrême Jésus, mais il a résisté à l'embauche et au système. On l'a politisé... On a voulu le coincer dans un parti : il a renvoyé sa carte. On vient même de le syndiquer ; il a refusé de payer sa cotisation. On a voulu museler la Parole en la renvoyant à son temps, en la relativisant par des herméneutiques qui cherchent surtout à montrer qu'elle n'a plus rien à nous dire. Et quelques-uns l'enferment et la quadrillent (pour en garder le contrôle) comme dans un camp de concentration. Mais on n'a pas pu empêcher cette Parole de "gueuler" de temps à autre, de nous faire parvenir sa vie et sa vérité...

Mais on s'est souvenu que tout corps, fut-il celui de l'Eglise, est toujours très sensible en un point précis : son sexe. Alors on a frappé, on a donné les coups défendus, même en boxe : "les coups bas"... On nous ouvre béantes les portes de toutes les licences.

Bientôt il faudra faire un Synode National exceptionnel tous les mois... un Synode pour certains "homos" ; ensuite, ce sera à propos des filles de Lesbos qui veulent leur ration de chaire (avec "e" ou sans "e" ?) chrétienne. Une autre fois, il faudra doctement décider de l'exhibitionnisme au catéchisme...

Cette fois, le corps s'effondre. Il met un genou à terre. Certes, un coup bas n'est jamais bon à prendre, mais il faut avouer honnêtement que le K.O. que semblent subir en ce moment les chrétiens, et les protestants en particulier, révèle une grande immaturité... Même les plus solides flanchent. Ce n'est plus une défaite. C'est la retraite. C'est l'abandon. C'est Waterloo.

Les "gnons" arrivent tous les jours, et à chaque fois un peu plus forts, un peu plus scandaleux, avec des pasteurs qui..., des pastourelles que..., des femmes de pasteurs dont..., et des maris de pasteures où... Car il y a un cléricisme du péché encore plus envahissant que celui du droit ou celui de la vertu...

... Des gens qui se veulent théologiens ou exégètes ou simplement pasteurs gaspillent leur encre et leur salive et leur talent à justifier cette révolution en chambre close.

... Oui Baal est revenu, avec ses justifications toutes prêtes quand on le suit, et toutes les accusations qu'il porte contre ceux qui lui résistent."

*

A la lecture de ces textes, il serait loisible de penser qu'un facteur d'artériosclérose a figé mon esprit et mon regard sur les faiblesses de certains pasteurs d'il y a trente ou quarante ans. En conséquence et sans les nier, il conviendrait d'en corriger la tendancieuse expression et de mettre en évidence la vivante spiritualité de la généralité des pasteurs et l'heureux redressement survenu dans le ministère des pasteurs défailants. Avec quelle reconnaissance, je souhaiterais faire état de cette

rectification. Hélas, je transcris, tiré du courrier des lecteurs de "24 H.", des premiers jours de novembre 1999 la lettre ouverte que voici :

Eglise Réformée : il y a pasteurs et pasteurs

Rendant compte des débats du Grand Conseil relatifs à la nouvelle loi sur l'Eglise réformée (24 H. du 26 octobre), Lise Bourgeois laisse entendre que nous nous serions attaqués à l'ensemble des pasteurs vaudois. Tel n'est pas le cas. Voici le texte exact :

Recherchant les causes de la faiblesse actuelle de l'Eglise, nous avons mis en cause "la manière dont plusieurs ministres exercent leur ministère. Car ils existent, hélas, ces pasteurs fonctionnarisés, réfugiés derrière le paravent de leur répondeur automatique.

Ces pasteurs qui ne prennent plus le temps de faire des visites parce que cela dépasserait leurs heures de travail.

Ces pasteurs dont la prédication est si médiocre qu'elle éloigne du culte les paroissiens les mieux disposés.

Ces pasteurs qui remplacent le catéchisme par des week-ends "surboum" qui les dispensent d'un enseignement sérieux auprès des jeunes.

Ces pasteurs qui refusent de monter en chaire parce qu'ils refusent leur place à la tête du troupeau des fidèles.

Ces pasteurs qui, sans distinction avec une profession de psychologue ou d'assistant social, préfèrent être à l'écoute plutôt que d'oser annoncer l'Evangile.

Ces pasteurs, enfin, qui préfèrent passer leur temps dans des commissions internes de l'Eglise plutôt que de s'engager sur le terrain de leur paroisse."

Que les pasteurs qui ne se reconnaissent pas dans ces critiques ne se sentent donc pas blessés.

On pourrait tout au plus leur suggérer d'exercer une influence bénéfique sur ceux de leurs confrères qui nuisent au corps de l'Eglise dans son ensemble.

Jacques-André Haury, député, Lausanne

CHAPITRE II

DE LA CURE DU SENTIER AU CALEL DE VENNES

Le pasteur Ernest Jomini de la paroisse de Lignerolle, pressenti, avait accepté de devenir mon successeur. Il était souhaitable qu'il emménage avant l'hiver, parfois prématuré à la Vallée. J'ai le souvenir d'une neige tenace au matin d'un six octobre ; donc, notre départ devait être programmé pour la fin septembre au plus tard. Encore fallait-il que la construction du Calel (nouvelle maison de La Ligue) soit assez avancée pour permettre notre installation. Ce n'était pas le cas.

Nous avions derrière nous un semestre bien rempli. S'y était ajoutée la nécessité que j'apprenne à conduire une automobile. A Syens comme au Sentier, le vélo était notre moyen de locomotion privilégié, en couple ou même en famille pour des trajets locaux. Ce taxi-brousse prévoyait que les deux aînés soient sur la selle et le porte-bagages du vélo emprunté à Madeline, que les deux suivants aient deux places avec moi sur le solide vélo qui, dès l'âge de seize ans, avait assuré mes courses quotidiennes Grandson-Yverdon, puis m'avait accompagné sur les routes de mes trois paroisses. Lisette véhiculait Olivier... et Anne-Catherine encore dans le sein de sa mère.

*

Les "finitions" du Calel ne permirent pas notre installation immédiate. Dans leur grande maison, les parents de Benoît nous firent une place et nous accueillirent généreusement à leur table. En attendant notre définitif emménagement, nos meubles furent entassés dans une ou deux chambres déjà habitables et dans un des baraquements du camp.

Détail pittoresque : mon père achetait le vin en tonneau et le mettait lui-même en bouteilles. J'avais adopté son habitude. Occasionnellement, à Syens et au Sentier, j'avais fait l'achat de tonnelets d'un bon vin rouge ou blanc et mis ainsi à contribution mon stock de bouteilles vides.

Monsieur Pierre de Benoît était membre de la Croix-Bleue. Il était de passage au Calel lorsqu'il me vit entasser ce stock sous un appentis. Ne sachant pas sa surprise, il me toisa et s'exclama :

- Vous avez bu... tout ça ?

J'éclatai de rire et lui répliquai :

- Mais oui ! D'abord en compagnie de mon père mort en 1938, en couple et avec nos amis durant toutes les années qui ont suivi. Mais dans ma cave, j'en mettrai des pleines ! Avec votre permission...

Il sourit et continua son chemin en disant :

- Vous ne manquez pas d'humour !

*

Ernest Aebi autrefois directeur d'Emmaüs et parallèlement secrétaire général de La Ligue, le pasteur Edouard Champendal de Genève président de La Ligue de Suisse romande, Armin Hoppler président de La Ligue de Suisse allemande, Léonard Bréchet créateur de La Ligue de France, et leurs épouses, étaient les personnalités marquantes de la Ligue à l'heure de notre arrivée à Vennes. J'ai garde d'oublier le Conseil de La Ligue et, parmi ses membres pionniers, Madame Alice van Berchem. Elle était la mère de Renée de Benoît, première épouse de Pierre de Benoît, missionnaires aux Indes où était née Claire-Lise. Rentrés en Suisse, Renée décéda en février 1919 des suites de la sévère grippe qui sévissait alors. En seconde noce, Monsieur de Benoît épousa Odette, sœur de Renée. C'est ainsi que la famille van Berchem, résidant au Château de Crans-sur-Nyon, fut associée à la création de La Ligue et d'Emmaüs.

Un certain nombre de pasteurs réformés manifestèrent leur fraternel de soutien à mon nouveau ministère.

*

Durant les mois d'hiver et de printemps 1952-1953, je n'ai pas chômé, ni ne suis resté cantonné à mon bureau. Par ailleurs j'avais tout à apprendre quant à la rédaction des notes bibliques pour adultes et jeunes, à l'administration et à la comptabilité d'une œuvre vivant par la foi. Mon ministère, accompagné de celui de Claire-Lise de Benoît, n'était plus limité à l'Eglise réformée vaudoise. Communautés évangéliques et Eglises de toute la Suisse romande pouvaient solliciter notre collaboration.

Je vous épargne la liste de toutes celles qui, durant 27 années, y eurent recours. Je ne saurais l'établir. En effet, pas plus que je n'ai pris la peine de tenir un journal quotidien, voire un agenda "semainier" gardant mémoire de tout ce que je vivais, apprenais, découvrais sur mes chemins d'itinérance, je n'ai su comptabiliser les lieux et les noms d'églises et de communautés où cette itinérance me conduisit. Je peux le regretter car, à le parcourir ou à m'arrêter à certaines étapes, je pourrais mettre en lumière une passionnante chronique de la vie ecclésiale romande, alémanique, belge, luxembourgeoise, alsacienne, parisienne, bretonne, ardéchoise, Puy-de-Dôme, Drôme, provençale, italienne, portugaise, québécoise, guyanaise, marocaine, algérienne, africaine... à laquelle il me fut donné d'avoir accès.

Mieux encore. Ce "journal" rappellerait la persévérante patience de Dieu envers son "apprenti évangéliste", ses faiblesses, ses erreurs de comportement, ses échecs, ses entêtements, son incrédulité, ses prétentions... et, parallèlement, les persévérantes grâces et bénédictions d'un Seigneur artisan de mes semailles, récoltes, dons, parfois aussi témoin patient devant mes déconvenues, irritations, découragements, tristesses, humiliations, lassitudes, tourments. Il y a l'Evangile qu'on tente de communiquer, mais comme dans la parabole, il y a les terrains fermés, embroussaillés, pierreux, dans lesquels il est reçu ou même refusé. Et il est arrivé qu'en semeur apprenti – on le reste toute la vie –

j'aie mêlé au bon grain la balle de mon cru. En vérité et à l'honneur de Dieu, il y eut souvent de bonnes terres, des semailles bénies et même des moissons. En effet, dans un tel ministère, l'évangéliste itinérant voit germer ou se former le grain que d'autres semeurs, bien avant lui, ont répandu. Pour rester dans la vérité, à l'heure où j'écris – quarante, voire cinquante ans après les semailles d'antan – d'aucuns me déclarent avec reconnaissance, me l'écrivent aussi : "par vous, j'ai rencontré le Christ". Limité aux épisodes que j'ai gardés en mémoire, tel d'entre eux, heureux, chagrin, douloureux, cocasse, trouvera sa place et son moment en cours de récit.

*

Je ne sais plus si la mission que je vais évoquer fut la première. Le pasteur qui avait sollicité mon ministère était responsable d'une Eglise libre de Porrentruy. La route que j'empruntai au volant de la Fiat Topolino de Claire-Lise de Benoit (la VW ne sera achetée qu'au printemps) me fit découvrir ce haut pays d'un Jura qui, à l'époque, était encore bernois dans son entier. Cette découverte fréquente de mon pays fut un des agréments de mon ministère.

A mon arrivée, le pasteur Samuel Kulling¹ et son épouse, tous deux animés d'une vivante spiritualité appréciée des membres de leur Eglise, me firent les honneurs du presbytère dont je serai l'hôte.

C'est à mon arrivée à Porrentruy que Samuel m'en informa : durant les soirs où j'aurais la parole, mon message ne s'adresserait pas aux seuls fidèles de sa communauté, mais à toute la population de la ville. A cet effet, il avait loué une grande tente et adressé une invitation à toute la population.

Or, il avait pris cette initiative sans avoir, préalablement, fait part de ce projet aux deux pasteurs réformés de l'endroit. Il les avait informés tardivement. Il m'expliqua que leur théologie "libérale", de toute manière leur aurait enlevé ne serait-ce que la velléité de transmettre une telle invitation à leurs paroissiens. Cela situe le climat ecclésial et la toile de fond sur laquelle s'inscrivit mon message. Pourtant, il fut reçu par un auditoire nombreux et intéressé.

De cette première expérience - elle me conduisit tout de même à chercher le contact avec les collègues réformés de l'endroit, en l'occurrence visiblement peu accueillants – j'ai tiré et dès lors appliqué quelques consignes dont je ne me suis jamais départi.

Qu'un pasteur veuille édifier une église fidèle aux normes de l'enseignement apostolique et n'agrée pas un multitudinisme généreusement ouvert à tout vent de doctrine, je ne peux que l'approuver. Le multitudinisme réformé officiel est voulu pluriel sans que soient clairement définies les limites de cette grammaire. Sauf qu'il exclut – comme le disait un récent papier contresigné par un professeur d'une Faculté de théologie romande – "le fondamentalisme". Les cosignataires se gardent de préciser le sens qu'ils donnent à ce terme. Cette confusion

¹ Il a fondé à Riehen-Bâle, l'Ecole de théologie évangélique aujourd'hui devenue une importante Faculté de théologie de langue allemande, riche en élèves et en professeurs.

de mots et de doctrines se retrouve chez beaucoup de pasteurs de ce pays. Sous cette enseigne grisâtre, ils ont liberté d'accueillir, comme brebis de leur bercail, des gens aux spiritualités plus religieuses qu'évangéliques, même ésotériques. C'est leur responsabilité. J'ai toujours accepté de répondre à l'appel de mes collègues, à quelle dénomination qu'ils appartiennent, à la condition, bien sûr, qu'ils me laissent liberté et responsabilité d'apporter la Parole pleinement inspirée de l'Écriture sous l'autorité du Seigneur qui la révèle par l'Esprit. J'en rendrai compte moi aussi devant Dieu, comme ils rendront compte de leur ministère, quelquefois très différent du mien.

Résultat : par ce ministère "pont", et sans le rechercher expressément, j'ai contribué à l'unité des chrétiens attentifs à la Parole scripturaire et à l'unité du corps du Christ. L'œuvre de La Ligue en fut le constant support.

Ce ministère a aussi contribué à m'enrichir de la "connaissance" dont Dieu nous veut équipés ; bien sûr, au bénéfice des autres, dans la mesure où nous recherchons une communion avec eux. Donc dans la mesure où nous sommes disposés à les écouter et à accueillir ce qu'ils auraient à nous dire.

Quand j'en viendrai à relater ce que fut mon ministère de relation d'aide, j'insisterai sur cet aspect de la connaissance du Seigneur. L'apôtre Paul a dit sur ce sujet une parole capitale, troublante par ailleurs, parce qu'elle nous interpelle tous : "Supposons que j'aie le don de transmettre des messages inspirés, que je comprenne tous les mystères et que je possède toute la connaissance, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien" (1 Cor. 13. 2).

L'une et l'autre nous manquent naturellement. Notre misère – la mienne comme celle de beaucoup d'églises – c'est d'en rester à la connaissance de la Parole inspirée, sans la sagesse et la soumission à l'Esprit nous pressant de la vivre pour nous-mêmes et à l'intérieur de nos églises ou communautés. L'absence de l'amour est notre véritable pauvreté. En ce sens, comme le dit le prophète parlant de l'économie des chrétiens, (Aggée 1. 8) "en dépit de notre zèle, notre bourse est trouée".

Le réveil charismatique des années 1960, éclairé par l'enseignement de Louis Dallière et du prophète américain Duplessis, fortifia ma conviction et mon souhait qu'à l'heure où l'Église catholique romaine d'une localité s'associerait aux autres églises pour me proposer une mission, je l'accepterai.

CHAPITRE III

VENNES A L' HEURE DE NOTRE ARRIVÉE

Sur le territoire de la commune, Vennes n'était pas un faubourg de Lausanne, mais un groupe de maisons, en pleine campagne - entre Lausanne et Epalinges. Deux Institutions occupaient une large portion du terrain. Celle d'Emmaüs, contiguë à la grande villa de Bérée, à la dépendance d'une ancienne ferme et aux bâtiments de bois du Camp. Le Calel avait été construit entre Emmaüs et Bérée, au sud du chemin menant au Camp. L'autre Institution, au service de l'Etat, était "La Maison de Rééducation". Elle abritait effectivement entre vingt et trente jeunes gens en difficulté de comportement, souvent délinquants mineurs, placés par les instances judiciaires. Cette "Maison" leur évitait un enfermement en prison. Les deux Institutions disposaient d'un vaste périmètre, et se trouvaient ainsi distantes tout en étant voisines.

Vennes, en bordure de la route principale Lausanne - Berne, était desservi par le tram Lausanne - Moudon. Sa halte proche de l'Institut Emmaüs était attenante à une ancienne laiterie transformée en dépôt de boilles à lait, déposées chaque jour par les paysans de ce grand territoire du nord de Lausanne, en particulier par le fermier de la Maison de rééducation.

Avec le couple directeur Paul-Eugène et Odette Rochat, chargé d'instruire et rééduquer les jeunes gens qui leur étaient confiés, le paysan Fernand Rochat initiait au travail de la ferme et des champs les jeunes désireux de vivre utilement leur temps de réclusion. Les parents de Fernand étaient au nombre de mes paroissiens de Bressonnaz-Syens. Nous nous connaissions bien. Quant au couple Paul-Eugène et Odette, très vite rencontré et associé à notre réunion de prières par Odette, il fut un voisin aimé, d'autant plus que leur fille unique, Irène, devint une amie de Christiane. Elles fréquentaient la même école.

Trait caractéristique de la personnalité de Paul-Eugène, remarquable éducateur : à la Maison de rééducation, il inaugura son installation en faisant scier tous les barreaux des fenêtres qui transformaient en prison les chambres des jeunes. Il voulait être un père pour ceux qui en avaient souvent manqué, et non un garde-chiourme.

*

Je m'en voudrais de ne pas l'avoir souligné. Le comité de La Ligue, en l'occurrence avant tout Monsieur Pierre de Benoît, n'avait pas lésiné sur le confort et l'équipement du Calel. Il voulait que notre famille de six enfants soit heureusement installée. Après les deux cures de Syens et du Sentier, nous disposions encore une fois d'un logement spacieux, avec grand jardin attenant. Après que j'aie labouré, Lisette y démontrait ses talents d'experte jardinière et fleuriste. Nous étions des citadins lausannois

résidents à la campagne. De plus, nos fenêtres ouvraient sur un panorama lémanique et alpin qu'on pouvait nous envier. Lisette retrouvait sa ville natale et sa famille. Notre installation prévue pour une longue durée décida ma mère à quitter Grandson. Sauf erreur en 1955, elle rejoignit elle aussi sa ville natale, en prenant logis à la Route de Berne.

D'emblée, des liens de fraternité se nouèrent d'une part avec la famille Pierre et Odette de Benoît dont quatre des six enfants étaient encore présents, et d'autre part, avec les familles d'Emmaüs. René Pache et Homer Payne, enseignants, avaient respectivement deux et trois enfants de l'âge des nôtres. René Spreng l'intendant de l'Institution en avait quatre. Au retour de l'Ecole, tous ces enfants ne manquaient pas de compagnons de jeux.

*

Cette communion en Christ s'étendit à d'autres enseignants réguliers ou occasionnels. Parmi eux je cite Roger Chérix, Albert George, Jacques Blocher, Jules-Marcel Nicole, et le pasteur Roy de l'Eglise libre d'Yverdon, le plus âgé d'entre nous.

Le premier nommé, pasteur de l'Eglise libre de Neuchâtel fut un de ceux avec lesquels j'eus à croiser le fer sans que cela altère notre fraternité. Il avait son franc-parler, certainement en réplique au mien. Le respect que j'avais pour son enseignement et son ministère pastoral me laissait difficilement admettre qu'il conteste, sans nuance, toute manifestation charismatique. J'en étais attristé et quelquefois indigné. Une parole de Roger me fit comprendre un jour qu'il était inutile de chercher à le convaincre. Il dit devant moi qu'il rendait grâces à Dieu de ce que son importante communauté n'ait jamais connu pareilles manifestations, soit, à ses yeux la plus contestable d'entre elles, la prière en langues.

*

Comment ne pas évoquer ici la mémoire d'un autre pasteur très apprécié de cette Eglise libre, Georges-Ali Maire, de Colombier Neuchâtel. Il était père d'une famille semblable à la nôtre numériquement. A noter que tous ses enfants devinrent des serviteurs et des servantes de Dieu particulièrement bénis. L'une d'elles décéda alors qu'elle venait d'atteindre sa majorité.

Il était membre du Conseil de La Ligue lorsque, contrairement à sa conviction, ce Conseil m'adressa appel. Son refus de la théologie réformée historico-critique destructrice de la foi, la souffrance qu'il en éprouvait, l'amènèrent à redouter que l'œuvre éminemment évangélique de La Ligue soit pervertie par le "réformé vaudois" qui en prenait la direction. Fidèle à sa conviction, pour souligner son désaccord, il donna sa démission du Conseil.

C'est l'occasion de relever que le Seigneur doit parfois sourire de nos déterminations étayées par nos arguments. Il ne nous en fait ni reproche ni grief. Il y remédie avec quelque humour. Georges-Ali m'ouvrit un jour la porte de sa communauté et, en accord avec le pasteur réformé de sa

ville, organisa une "mission". Il présida aussi des rencontres d'aînés dont Lisette avait pris l'initiative au Camp de Vennes. Et j'ai collaboré, en beaucoup de lieux et d'occasions, avec chacun de ses enfants.

*

Albert George, trop tôt décédé, fut aussi un frère vivement apprécié. Secrétaire de la Mission philafricaine en Angola, ancien de l'Assemblée évangélique de la Tour – aujourd'hui Villard –, musicien non professionnel mais non moins sensible et qualifié, il formait les élèves de l'Institut à l'art choral et dirigeait le chœur que formait l'ensemble des élèves. C'était un homme intègre, sage, avec lequel j'ai partagé beaucoup d'heures de prières et de recherche de la pensée et de la volonté de Dieu. Il suscita mon persévérant intérêt pour la Mission philafricaine en Angola, aujourd'hui l'Alliance missionnaire évangélique (AME).

*

Les contacts avec Jacques Blocher et Jules-Marcel Nicole me permirent plus tard de donner quelques cours à l'Institut biblique de Nogent-sur-Marne, d'être accueilli comme orateur lors des rencontres annuelles de la Convention de Morges, de devenir l'ami de la famille Boris Décorvet-Blocher, parents de Philippe, de recevoir au Camp de Vennes Billy Graham dont il était le traducteur francophone. Et je n'ai garde d'oublier son fils Henri qui, occasionnellement, ouvrit les portes de la Faculté de Vaux-sur-Seine à mon enseignement en rapport avec l'occultisme.

*

Mais les deux hommes qui marquèrent particulièrement de leur riche personnalité et de leur foi mes débuts dans La Ligue furent Ernest Aebi et Armin Hoppler.

De formation bancaire, citadin de Berne et témoin du Christ, Ernest répondit de bonne heure à sa véritable vocation : l'évangélisation. Monsieur Pierre de Benoît discerna en lui l'homme qui saurait à la fois diriger Emmaüs, développer l'œuvre de La Ligue, donner vie au Camp dont il avait la vision, enfin former des élèves à un ministère missionnaire. C'est bien ce qu'Ernest Aebi sut mettre en œuvre jusqu'à l'heure où, en 1944, il décida de retourner en Suisse allemande, cette fois à Zürich où, compagnon d'Armin, ils fondèrent et développèrent la "Bibellesebund".

En quittant Vennes, il laissa La Ligue à la responsabilité de Claire-Lise dont il avait accompagné les premiers pas dans son ministère.

Avec une constante sollicitude, venant de Zürich, il accompagna mes premiers pas d'agent de La Ligue. A son école j'appris l'administration, la comptabilité de l'œuvre, mais aussi les relations à établir et à garder avec l'œuvre dans les autres pays, soit la France, la Belgique, le Portugal, puis l'Angleterre qui, au premier chef, donnait à l'œuvre internationale ses directives.

Dans l'année qui suivit notre arrivée à Vennes, Ernest Aebi organisa à Grindelwald, dans une grande maison dont il connaissait les responsables, une retraite spirituelle et une conférence de plusieurs jours pour les agents et présidents de La Ligue d'Europe. A cette heureuse occasion je fis plus ample connaissance avec le Docteur Laird, secrétaire international de La Ligue, venu d'Angleterre ; avec Léonard Bréchet, André Adoul et Roger Brunet, agents en France ; avec Théo Snitselaar et Jean Haye, respectivement agent et président de La Ligue de Belgique ; avec Abel Rodrigues du Portugal, et bien sûr avec les responsables de La Ligue de Suisse allémanique. Cette conférence me fit prendre conscience de l'importance et de la qualité spirituelle de ce ministère international, alors strictement intéressé aux enfants et aux jeunes. Elle permit aussi que naisse la solide et durable amitié fraternelle dès lors établie avec les agents des autres pays.

Ernest Aebi, secondé par Armin Hoppler, m'enseigna également la diversité de la responsabilité d'un directeur de Camp. Avec lui et avec Claire-Lise qui y était déjà formée, je découvris les richesses mais aussi l'ensemble des tâches qui incombent à l'agent de La Ligue de Vennes, dans une retraite de jeunes comme celle du samedi au lundi de Pentecôte et lors des camps successifs durant l'été.

Ernest était un remarquable évangéliste. Vivant, éloquent, son message, illustré d'exemples où l'émotion n'était pas absente, amenait à la conversion ceux et celles qui l'écoutaient. Il édifiait aussi les chrétiens. Il savait parler aux enfants comme aux jeunes. La présence nombreuse de ces derniers attestait qu'il les avait gagnés à l'Évangile. Doué d'une voix de ténor naturellement agréable et expressive, à chaque rencontre il faisait une large place au chant. Les dons poétiques et musicaux de Claire-Lise furent encouragés et mis en valeur par le ministère d'Ernest. C'est ainsi que naquit le recueil des chants de Vennes et l'art choral qui animait les retraites et les camps.

Au côté de Charles-Edouard Chassot et de Robert Rouge, je m'étais formé à un ministère biblique amenant à une foi vécue et fondée bibliquement, la piété souvent formelle et moralisante des paroissiens généralement baptisés. Avec Ernest, j'apprenais à dire l'Évangile du salut, de la conversion, de l'engagement englobant tous les aspects de la réalité quotidienne.

CHAPITRE IV

DIEU A POURVU...

Les pages qui suivent mettent en lumière ce que furent nos premiers pas, puis notre "labeur" quotidien durant nos vingt-sept années de ministère "Ligue".

*Ce terme "labeur" est intentionnellement choisi. Avec ses deux lettres l et b, il évoque visuellement une barque à voile à deux mâts, voguant vers le large, animée du souffle de l'Esprit. Sous le vaste horizon céleste, **le labeur** reste ouvert à la créativité, affronté parfois à de hautes vagues. Le travail, lui, évoque la peine, la fatigue et la contrainte sans horizon.*

Notre venue à Vennes tenait du labeur et non du travail. Elle ouvrait devant nous la riche possibilité d'un ministère où l'imagination s'accordait avec la recherche de la volonté de Dieu.

Dès l'instant où j'acceptai cette vocation nouvelle, je tressaillis intérieurement à la pensée de ce vaste champ à cultiver. J'en avais du bonheur, car en ce temps d'avant- puis d'après-guerre, tout ouvrier disposait d'une liberté d'expression et d'invention. Hélas, depuis lors, un nouveau type d'activité illustré par un des célèbres films de Charlot Chaplin ("Le travail à la chaîne") a contribué à l'étouffer. On en goûte aujourd'hui les fruits amers. Avant que s'impose ce rythme oppressant, l'ouvrier ou l'artisan n'était pas contraint de devenir un tâcheron stressé par l'ouvrage. Il travaillait certes, souvent cinquante heures par semaine, avec un repos limité au dimanche hebdomadaire, aux quinze jours – quelquefois trois semaines – de vacances annuelles. Mais le labeur de tous visait d'abord la qualité de l'œuvre et non son rendement. Il allait de soi que l'ouvrier prenne le temps de lever les yeux, de respirer, de poser l'outil, d'échanger quelques réflexions avec son voisin d'atelier ou de chantier, de bavarder un instant avec le piéton qui, en passant, s'intéressait à son œuvre. Les chantiers n'étaient pas encore "interdits". Il était même habituel de siffler ou de chanter en travaillant. Les ouvriers venus du Sud ne s'en privaient pas.

Avant notre engagement à Vennes, mes conditions de salaire avaient été clairement établies. L'œuvre et ses futurs collaborateurs vivraient par la foi. Je renonçais entièrement à la prébende de pasteur au service de l'Etat. Dans la communion d'un Dieu prévoyant et fidèle, la foi serait notre seule garantie. Elle assurerait le salaire que les Institutions évangéliques accordaient à leurs responsables. C'était environ le 70 % du salaire pastoral officiel. Le logement au Calel serait considéré comme l'équivalent d'une cure ou d'un presbytère. Cette décision fut agréée par Lisette, fidèle à son principe : "Je t'ai épousé, je te suis !"

Au départ, cet acte de foi fut un apprentissage, encouragé par divers signes qui ne manquèrent pas de nous impressionner. Dès que notre engagement et la nécessité d'une maison pour accueillir l'œuvre et son

nouveau serviteur furent communiqués aux Ligueurs, les dons avaient afflué.

Emmaüs pendant vingt-sept ans avait abrité La Ligue. Généreusement, l'Institut se dessaisit du terrain sur lequel le Calel fut construit et précisa qu'il viendrait à notre aide si cela s'avérait nécessaire. Avec la même générosité, La Ligue de Suisse allemande avait fait la promesse de parfaire notre salaire si l'exercice de mon ministère n'en couvrait pas la totalité. A cela s'ajoutaient les salaires de Claire-Lise de Benoît, et de Valentine Badel engagée comme secrétaire. Elle avait la responsabilité de la correspondance que nous lui dictions et de l'envoi des journaux – Le Lecteur, le Jeune et le Petit Lecteur – enfin, de l'expédition des deux livres traduits de l'anglais que Claire-Lise avait publiés aux Editions Ligue : "Le voyage du Petit Pèlerin" et "Le secret de la Clairière".

Claire-Lise de Benoît disposait de certains biens personnels. A raison de... trente francs par mois (sic), elle avait assumé durant huit ans la marche de l'œuvre, aidée en particulier par Mademoiselle Denise Simon, secrétaire de l'Institut biblique d'Emmaüs.

Nous disposions du capital que représentait le stock des deux livres édités, avec la perspective de l'encaissement des abonnés aux journaux pour l'année à venir. A cela s'ajoutaient les dons qu'apporterait le travail d'évangéliste de Claire-Lise et de moi-même.

Dès le premier mois, nos salaires furent couverts par des offrandes généreuses. Je ne pouvais admettre que 30 francs reste le salaire de ma collaboratrice. Il fut aussitôt fixé aux mêmes normes que le mien et celui de Valentine Badel. A aucun moment, Emmaüs ou la Suisse allemande n'eurent à parfaire la somme nécessaire à la marche quotidienne de l'œuvre. Mieux encore, l'abondance de biens nous permit, au printemps, d'acheter le véhicule – une VW vert-sombre – qui, durant des années, assura nos déplacements dans le pays et nos voyages de vacances.

*

Puisque j'en suis à évoquer cet aspect matériel de notre installation et de notre cheminement, je souligne l'extraordinaire générosité du Seigneur.

Dans l'Ecriture, à plusieurs reprises, Dieu assure le peuple qu'Il pourvoira à tout ce qui sera nécessaire à la mise en pratique de Sa volonté.

En vérité – et j'y reviendrai plus tard – je suis bien loin d'avoir constamment cherché cette volonté et de l'avoir accomplie. Mais ce qu'il m'importe de souligner, c'est que Dieu, Lui, a été fidèle bien au-delà de notre imagination. Avec louanges à Son Nom, j'énumère quelques-uns des aspects fort divers de Sa générosité, envers nous et envers l'œuvre.

A notre arrivée à Vennes, il avait été clairement établi que le Calel et le terrain sur lequel il était bâti devinrent propriété de La Ligue.

Bien des années plus tard, un terrain bordé par la propriété de Benoît à l'est devint notre jardin familial, généreux en légumes et en fruits. Il assurait notre quotidien, grâce aux talents de jardinière de Lisette.

L'Institut Emmaüs et la totalité des terrains qui lui appartenaient, furent expropriés pour permettre le passage de l'autoroute Genève - Le Valais. L'Institut fut reconstruit à St-Légier. En 1964, seules les maisons de bois du Camp de Vennes étaient propriété de La Ligue. Au départ d'Emmaüs l'ensemble des terrains du Camp, y compris la forêt qui les jouxte au sud, furent généreusement donnés à La Ligue par l'Institut.

Dans ce même secteur immobilier, la générosité des abonnés et amis de La Ligue, sans oublier l'apport financier consécutif à nos ministères, permirent, en 1961-1962, la construction des maisons en dur abritant l'œuvre actuelle.

Plus tard La Ligue put acquérir le chalet Schwitzguebel à Rougemont, devenu le Clos des pierres. Dans ce même village, par donation d'Edmée Cottier, le chalet "Bellevue" devint propriété de La Ligue. La création du CEPA (Centre évangélique de productions audiovisuelles) à Chavannes-de-Bogis bénéficia de la haute conjoncture de l'époque. Il y eut aussi le cadeau des parents de Philippe Décorvet : le terrain de Chardon, dans la Drôme. Par la suite, la construction du Camp de Poët-Laval put compter sur la générosité et le travail de beaucoup de Ligueurs.

Il faut aussi préciser que, durant des années, La Ligue est demeurée bénéficiaire des dons d'un homme gagné à la cause de l'Évangile : Donald Geneux, alors domicilié à La Rippe/Crassier. Sa main généreuse aida au développement de l'œuvre, en particulier à la restauration des bâtiments du Camp et du Calé dans les années 1990. Et il conviendrait de citer les noms de bien d'autres donateurs occasionnels ou réguliers. Dieu les connaît.

Leurs dons en argent, leur abonnement aux journaux souvent complétés, leurs offrandes lors des Camps et Retraites, leur réponse favorable à toute annonce d'un projet "Ligue", assurèrent l'équilibre d'un budget annuel qui, à l'heure de notre départ en 1979, couvrait les salaires d'une vingtaine de collaborateurs. Toutes les dépenses quotidiennes de la marche et du développement de l'œuvre purent être assurées.

Il y avait aussi les donateurs de légumes, de fruits, de fleurs, donateurs parfois originaux. Un chrétien d'Aubonne, durant plusieurs printemps, invita toute l'équipe de collaborateurs à venir cueillir les fraises dont il faisait vaste culture. Outre le dîner généreusement offert à midi, nous repartions à la fin de la journée avec des cageots et des seaux pleins de fruits. Et dans une enveloppe, je recevais de la main de ce couple, l'équivalent en argent de ce que nous aurions payé si nous avions acheté notre récolte! C'est lors de ce travail en commun que Lisette, involontairement, faisait naître des complexes d'infériorité chez les coéquipiers. Elle avait une telle dextérité dans la cueillette de n'importe quels petits fruits, - fraises, framboises, raisinets, meûrons - qu'elle était toujours la première à avoir rempli son bidon ! Cette habileté marquait

aussi beaucoup de ses travaux de couture, de tricot, de cuisine et de ménage.

Un chrétien de Cronay, à plusieurs reprises, vint au camp avec sa camionnette chargée d'une centaine de poules pondeuses dont il renouvelait le lot. Bien sûr, il les donnait saignées et nous laissait la viande à plumer. Trempées dans l'eau bouillante, leurs plumes s'enlevaient facilement et leur chair nourrissait beaucoup de campeurs.

Un frère fleuriste de la Tour-de-Peilz, en maintes occasions, apportait une centaine de fleurs en pots afin d'égayer nos salles, nos bureaux et le parterre des camps.

Cette fidélité de Dieu avivait notre foi en même temps qu'elle me rendait conscient de ma responsabilité. Nous étions gérants des biens de Dieu, gérants d'une œuvre dont le Seigneur souverain assurait l'existence. C'était Sa propriété confiée à nos soins. Il pouvait s'attendre en retour à notre fidélité.

Dans cette perspective, j'étais attentif au fait que de nombreux "ligueurs" au revenu modeste nous partageaient leurs biens.

Mon sens de l'économie n'était pas d'emblée compris de tel ou tel membre de l'équipe qui s'en étonnait, le trouvant excessif. En effet, je leur apprenais à déballer et non à couper le papier d'emballage, à récupérer les cartons et les ficelles des envois nombreux qui nous étaient destinés... et à les réutiliser lors de nos propres envois. Mes expéditions privées - de lettres ou de paquets de même que mes écrits - sur maculature - étaient marqués de la même économie !

Je leur demandais en outre d'éteindre la lumière lorsqu'il faisait grand jour ou lorsqu'ils quittaient une pièce dès lors inoccupée. Au Calé, la verve de Lisette en était stimulée. Elle disait que, sur ma pierre tombale, elle ferait inscrire une parole de vérité : "Il éteignit" ! Par ailleurs, ce sens de l'économie m'était naturel. Ma mère me l'avait particulièrement appris !

CHAPITRE V

LE RUISSEAU MÈNE AUX GRANDES EAUX

Le Psaume 1 parle d'un arbre "planté près d'un courant d'eau". Sans que je méconnaisse la réalité de l'arbre et de ses fruits en chaque saison, le courant d'eau marque bien davantage mon souvenir.

Dès ma conversion, en 1946, j'ai eu conscience que le ruisseau s'était transformé en une source d'eau vive traçant le cours de ma vie. Les trente-deux années premières n'avaient pas échappé à la souveraine bonté de Dieu. Au contraire ! Mais je les avais vécues plus religieusement que chrétiennement. Avec mes forces et mes idées, bien davantage qu'avec l'accord recherché de l'Esprit Saint et de Sa volonté.

Très tôt après notre arrivée à Vennes, j'en ai pris acte, parfois avec étonnement : les berges du cours d'eau de ma vie allaient s'élargissant. La même source faisait sourdre des affluents. Mon ruisseau devenait rivière. Dans le cours des années, il prit parfois la largeur d'un fleuve.

Il est peut-être audacieux, voire prétentieux de le dire. Tel lecteur de ces lignes pourrait penser qu'avec le recul, j'exagère le cours de mon histoire passée. Je prends pour une rivière, voire un fleuve, ce qui, en somme, n'a été qu'un canal de dérivation, un peu débordant il est vrai. Il appartiendra à chacun d'en décider à son gré.

* * *

Lorsque, en 1979, nous avons déménagé du Calel à Pully et, cinq ans plus tard, de Pully au Sentier, enfin en 1997 du Sentier à Nyon, à chaque fois j'ai opéré un tri dans l'ensemble de mes archives personnelles. Elles n'avaient d'intérêt que celui du souvenir ou de l'affection que je gardais à ceux et celles avec lesquels j'avais eu un dialogue prolongé et circonstancié.

Je n'ai pas conservé non plus les kilos de papier maculature que j'ai noircis, d'abord à la plume, puis au stylo. En effet, avant chacune de mes interventions, je prenais la peine de rédiger, le plus souvent sous forme de canevas détaillé, le ou les messages délivrés. Ils avaient essentiellement trois caractéristiques.

- 1) Sauf rare exception, ils ne traitaient pas d'un thème et n'avaient rien d'une dissertation. Je ne me reconnaissais pas les qualifications d'un conférencier. Ils étaient une mise en lumière de l'un ou l'autre des enseignements de l'Écriture sainte.*
- 2) Ils s'étoffaient des lectures qui ont toujours accompagné ma recherche du sens à donner à toute péricope tirée de l'un ou l'autre des soixante-six livres de la Bible. En ce sens j'ai beaucoup lu. Et s'il arrive que l'un d'entre mes descendants consulte tel livre tiré de ma bibliothèque, il découvrira que tout ouvrage a des passages soulignés, ou des flèches*

indiquant l'importance d'une remarque ou d'un enseignement de son auteur. Avec, en marge parfois, des points d'interrogation ou d'exclamation significatifs de mon insatisfaction, voire de mon désaccord avec la pensée de l'auteur.

- 3) *Ils étaient élaborés point par point, assortis d'un vocabulaire volontairement choisi. J'ai déploré, à l'écoute de certains pasteurs, que leur message puisse être honoré de la traditionnelle et banale appréciation de journalistes bienveillants ou embarrassés : "un discours d'une haute élévation de pensées". A croire que la prédication est destinée aux oiseaux. J'ai rappelé souvent aux élèves des Ecoles bibliques la parole de Jésus à Pierre : "Pais mes brebis" et non "pais mes girafes !"*

En vérité, à mon propre regret, mes messages souffraient d'une défaillance : ils étaient trop longs. Pour une constante raison, mal maîtrisée !

J'avais bien, sous les yeux, un canevas soigneusement élaboré, avec des points précis et une conclusion. Mais leur présentation orale s'accompagnait de considérations improvisées, voire d'illustrations surgies dans mon esprit. En rapport avec la situation locale, les circonstances heureuses ou malheureuses des auditeurs du moment, mon message prenait une certaine démesure ce qui, après coup, me laissait à la fois coupable et insatisfait. Mon sommeil en était quelquefois troublé. En rêvant, je refaisais le message tel que j'aurais dû le présenter. Ce mécontentement de moi-même, à mon réveil du lendemain, se dissipait peu à peu, avec un avantage : je tentais de mieux discipliner le message suivant ! Pour ma consolation, il arrivait aussi que telle personne s'approche et me dise que le message, à mes yeux sottement prolongé, lui avait été en bénédiction !

*

Détail anecdotique : alors que les Eglises libres, les Salutistes, les Frères larges, le Réveil, les Mennonites s'intéressaient volontiers au projet d'évangélisation, les Darbyistes, l'Action biblique, les Pentecôtistes restaient à l'écart. Tout au plus laissaient-ils à leurs fidèles la liberté d'y participer individuellement ! Certains responsables de ces communautés y envoyaient... leur épouse !

*

Au chapitre du ministère d'évangélisation partagé avec Claire-Lise de Benoît, je souligne l'importance qu'ensemble nous apportions à faire connaître la vocation de La Ligue. Elle n'était pas unanimement agréée. Nos appels à la conversion, nos enseignements concernant le célibat, le couple, la famille, notre insistance sur le moment "clef" de la journée éclairée par la lecture biblique et la prière, notre contestation du pouvoir de l'argent, des pratiques de l'occultisme, de l'asservissement au tabac ou à l'alcool, la contestation d'une foi traditionnelle et formelle mais sans réelle communion au Christ Sauveur et Seigneur, aux oreilles de beaucoup tenaient du fanatisme et de la secte. Cependant, dans

l'ensemble des cantons romands, la majorité des églises et communautés de toute dénomination nous ouvraient leur porte sans que nous ayons à y frapper. C'est ainsi que je devins un évangéliste itinérant, et cela dès mes premières années à Vennes.

CHAPITRE VI

L 'OUVERTURE DES MEDIAS

L'aspect innovant et le succès du « Courrier du cœur » n'avaient nulle place dans mon imagination et dans mes projets lors de mon arrivée à Vennes. Cette activité inattendue s'inscrit à l'enseigne de la souveraine liberté du Dieu Créateur. J'en fus le premier étonné, pour ne pas dire intrigué.

A l'époque déjà, la radio était un média important. Il était loisible à tout évangéliste de souhaiter y avoir une place. Le dimanche matin, ou à d'autres occasions, pasteurs et prêtres y avaient accès. Transmission du culte et de la messe, causeries circonstanciées, figuraient au programme des émissions.

J'avais écrit quelques pages de la publication de l'Eglise la "Maison sur le Roc". Ma chronique paroissiale "Un autre point de vue" avait retenu l'attention du pasteur Ferrari avec lequel je gardais quelque contact. Sollicité, j'avais rédigé une fois ou l'autre, un texte en rapport avec la demi-heure hebdomadaire dont disposaient les Eglises officielles à l'antenne de Radio Sottens – qui devint par la suite la Radio Suisse Romande. Mais je n'étais plus pasteur de paroisse. Je pouvais parfois rêver d'une évangélisation par la radio. Pierre Gadina, évangéliste des Assemblées évangéliques, avait eu, lui, l'audace de réaliser ce rêve. C'était un acte de foi au point de vue financier déjà. Sur les antennes de Radio Luxembourg, il avait une émission matinale nommée Parole de Vie. Sur sa demande aussi, j'avais écrit et enregistré quelques messages d'évangélisation.

*

Dans ce début d'année 1953, mon intérêt allait à bien d'autres rubriques qu'à des messages radiophoniques. Or, au seuil de l'été, à l'issue d'un mariage où j'avais pris la parole, je fus abordé par Monsieur Méroz, directeur de Radio Lausanne. Il se présenta et ajouta :

- Monsieur le pasteur, avec une voix comme la vôtre, vous feriez un agréable speaker de radio.

Surpris, je lui répondis:

- J'ignorais que ma voix ait une telle intonation. Convierait-elle à l'une ou l'autre de vos émissions?*
- Je ne sais que vous répondre... Faites-moi signe prochainement. Nous en reparlerons.*

Cette proposition alluma un feu vert dans mon esprit. Se pourrait-il qu'à la manière de Pierre Gadina, j'aie une possibilité d'évangélisation par la radio ?

Quelques jours plus tard, je me retrouvai dans le bureau de Monsieur Méroz, qui m'expliqua d'emblée :

- Je ne peux faire place à votre ministère de pasteur. Les émissions religieuses sont assurées, d'entente avec Radio Genève, par un comité responsable. Par contre, si comme simple speaker vous aviez une émission à me proposer, j'examinerais la chose... Réfléchissez et venez me revoir quand vous le pourrez.

J'eus alors la certitude qu'un "courrier du cœur" pouvait s'inscrire au programme de la radio.

Une telle rubrique n'avait rien d'original. Dans quelques journaux, particulièrement en France, on pouvait lire des lettres de lecteurs exposant leurs difficultés. Les réponses ne manquaient ni de sagesse, ni de saveur, elles étaient animées de compréhension, de compassion et même parfois d'humour. Mais elles se limitaient à la dimension strictement humaine du problème débattu. En les lisant, il m'arrivait d'imaginer une réponse assaisonnée du sel de l'Évangile.

Fort de ma conviction, je rencontrais à nouveau Monsieur Méroz. Ma proposition n'obtint pas son adhésion immédiate. Mais quelques jours plus tard, l'écoute de la « maquette » d'une première émission enregistrée au studio emporta ses dernières objections.

Ainsi, le « Courrier du cœur » fut inscrit dans la grille des programmes de Radio Lausanne chaque mardi, après les dernières informations, soit à 22 h. 35. La première émission fut fixée au 4 novembre 1953.

Au cours de cette première, j'invitai les auditeurs à m'écrire. Je précisai que je serais seul à lire le contenu de leur lettre ; leur identité serait absolument sauvegardée ; que ce soit à l'antenne ou par lettre personnelle, ils auraient une réponse.

Je n'imaginai pas, au départ, que ces dix minutes enregistrées l'après-midi ou parfois la veille garderaient leur place à l'antenne durant quinze ans.. Chaque année, dès la fin juin, comme beaucoup d'émissions régulières, le programme d'été me libérait de ce labeur astreignant. Je l'assumais à nouveau dès octobre.

Jusqu'à l'heure de notre déménagement du Sentier à Nyon, j'ai gardé dûment classées et datées d'année en année, d'une part les milliers de lettres reçues, d'autre part les textes manuscrits de chaque émission minutieusement rédigés. Chacune de ces lettres selon son style, sa brièveté ou sa longueur, à sa manière reflétait l'histoire momentanée, le visage, la pensée, les sentiments, la soif de justice, la souffrance, la quête de bonheur, l'impiété, la révolte ou la foi d'hommes ou de femmes en recherche du sens de la vie.

Elles révélaient la face cachée d'une humanité éprouvée, sans réponse devant les pourquoi dont elle pâtit. Elles disaient ses problèmes, demandaient aide et conseils, détaillaient ses désarrois ou les réussites espérées. Elles mettaient en évidence l'épreuve du célibat, de la solitude, de la vieillesse ; les difficultés de la vie conjugale et familiale ; les problèmes d'éducation, les conflits personnels et relationnels, les

souffrances de l'adultère, de l'alcoolisme, de l'homosexualité. Les colères contre la société et ses injustices y étaient aussi étalés.

J'avais donc beaucoup de raisons de conserver cette documentation. Avec la pensée qu'un jour, j'en ferais l'objet d'un livre. Il ferait suite à "S'aimer" paru en 1956. Il commenterait, en sauvegardant l'identité de leurs auteurs, les plus significatives d'entre elles. Plusieurs étaient le récit passé et présent d'une sommaire biographie dont on aurait pu tirer la trame d'une originale "Nouvelle", voire d'un roman.

*

En vérité, ma voix, heureux support de mon émission, a fait de celle-ci, une porte ouverte sur tout le pays. Dans tout lieu où étaient annoncées des "semaines" ou des "soirées" d'évangélisation, mon nom sur une affiche ou un papillon tout ménage était à lui seul une publicité. Les gens venaient pour m'entendre certes, mais aussi pour découvrir tout simplement la personne qui animait le Courrier du cœur et dont ils ne connaissaient que la voix.

Radio je vois tout

Je ne sais plus à quelle date des années 1958 - 1960 le journal hebdomadaire "Radio Je Vois Tout" a souhaité que paraisse dans une des pages annexes des programmes de la radio - à l'époque, principal périodique à les transmettre - une de mes réponses aux lettres du Courrier du Cœur.

La demande était insistante. Ma première réaction interrogative - puis-je ajouter à mes activités aux marges déjà dépassées ? - ne resta pas longtemps sans réponse. Elle était motivée.

Très tôt établie, la notoriété du Courrier du Cœur ne tenait pas seulement à ma voix "radiophonique" ni à ma manière de rejoindre mes correspondants et auditeurs sur le terrain concret de leurs interrogations. La vérité évangélique était affichée dans chacune de mes réponses. Pour le moins, elle les inspirait. Or, c'était une autre manière de la proclamer. Elle ne serait plus seulement entendue à l'antenne, mais lue par ceux qui ne m'avaient pas entendu à l'émission.

Dieu m'ouvrait donc une nouvelle porte. Je ne pouvais refuser de la franchir. Non plus par la voix seulement, mais par la plume j'entrais chaque semaine en d'innombrables foyers.

A raison de cinquante-deux courriers par année, j'ai rédigé ou transcrit une des réponses hebdomadaires aux lettres du Courrier du Cœur.

Ces courriers étaient une radiographie originale de quelques-uns des problèmes de vie auxquels les générations d'aînés, d'adultes, de jeunes étaient confrontées il y a un demi-siècle. J'avais la pensée qu'un jour, le temps me serait accordé de rendre compte, à ma manière, de cette tranche de l'Histoire contemporaine. Je l'aurais présentée sous la forme d'un "livre-témoignage", dans la certitude qu'il aurait retenu l'attention.

De page en page, le commentaire personnel aurait été illustré par les interrogations motivant mes réponses.

Ce projet est resté... un rêve ! Par nécessité, il a fait place à d'autres rédactions, dont certaines m'ont été proposées

La Gazette, une chronique supplémentaires

En 1980, c'est la Gazette de Lausanne qui m'offrit la possibilité d'une "chronique" à paraître le samedi, avec une connotation dominicale.

Depuis six mois, à ma manière je goûtais à la retraite qui m'avait permis de laisser le ministère de La Ligue aux mains d'une équipe rodée, sous la direction de Philippe Décorvet. Agréer l'offre de la Gazette, ce n'était plus ajouter à des activités, mais franchir une porte qui, providentiellement, me mettrait en contact avec des lecteurs peut-être étrangers à l'Évangile.

Ma plume en fut stimulée. Il fallait trouver l'encre et le style qu'apprécierait la communauté sociale, intellectuelle, politique, lectrice de la Gazette. La découvrir, c'était tout simplement (!) se mettre à l'ouvrage. Non sans appréhension certes, mais avec la certitude forgée à longueur d'années que Dieu pourvoit aux exigences de cette nouvelle entreprise.

Le samedi 10 mai 1980 paraissait dans la Gazette "La chronique de Maurice Ray". Je "chroniquais" chaque samedi. Plus tard, secondé par le pasteur Germain Nicole agréé du Rédacteur, il y eut alternance ; ce qui allégea heureusement ma tâche, car elle me coûtait parfois des heures de travail.

A l'évidence, ces chroniques furent d'inégales valeurs, parfois caviardées de mots manquants ou de fautes orthographiques imputables aux typographes distraits ou incompetents. En dépit de mon application à une rédaction lisible, "barre" était souvent pris pour "tare" et ces textes étaient farcis de coquilles... ou de paragraphes interpolés! Dans ces chroniques, je tentais d'accrocher l'attention du lecteur en faisant référence à des opinions communément agréées alors qu'elles contredisaient l'Évangile ou, délibérément, l'ignoraient.

Un changement de rédacteur en chef, peut-être aussi les remarques de responsables en désaccord avec nos constantes références à l'Écriture, amenèrent le Comité de la Gazette à intercaler une semaine sur trois un autre chroniqueur, dont la spiritualité, sans s'opposer à la nôtre, en différait fondamentalement. A cela s'ajouta le refus occasionnel de l'un ou l'autre de mes textes au contenu inacceptable du rédacteur. D'un commun accord, à Noël 1987, nous mîmes un point final à notre collaboration après la parution de la 180^{ème} chronique.

CHAPITRE VII

LE TEMPS DES CROISADES

En 1955, Billy Graham fut invité à présider des réunions d'évangélisation à Genève. A cette occasion, une réunion pastorale eut lieu à Lausanne. J'ai en mémoire sa réponse à la question qui lui fut posée : si vous étiez pasteur d'une paroisse, comment envisageriez-vous la conduite de votre ministère ?

- Durant les trois premières années, je me préoccuperais de trouver douze hommes décidés à devenir disciples du Christ. Je les enseignerais et les édifierais et les mettrais au travail.

Ce propos était un défi et une mise en question du ministère pastoral traditionnel. Quelle paroisse verrait, en trois ans, naître et se former douze hommes de chez nous, véritables disciples ?

Envisager un tel projet, c'était d'abord consentir à un temps de labeur et de semailles. Ce consentement n'allait pas de soi. Proclamer l'Evangile avec appel à la conversion, demander un engagement personnel de disciple, c'était appeler d'habituels "croyants" à un acte de véritable courage. Déjà par rapport à leur famille. Puis par rapport à leur titre reconnu et honoré de Monsieur et de Madame Tout-le-Monde. C'était accepter de changer de mentalité, et pas nécessairement de changer de vie. C'était risquer le rejet, la moquerie, l'attribution de qualificatifs quasi déshonorants : mômier, sectaire, illuminé.

Evidemment, personne ne prit la parole pour lui en faire l'objection. Non sans raison !

Etait mise en question la théologie en cours dans les Eglises réformées et catholiques. Celle-ci assurait que tout enfant baptisé, puis élève de l'Ecole du dimanche et du catéchisme, confirmant à douze ou seize ans son alliance avec Dieu, était assuré de son salut. Cette théologie pouvait certes se réclamer de l'Ecriture. Elle avait pour fondement, deux textes parmi d'autres : "Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, toi et ta famille" (Actes 16.31). Ou encore, en conséquence de la foi des parents, "vos enfants sont saints" (1 Cor. 7. 14).

Or, sans que Billy Graham en ait fait état, il était évident qu'une importante majorité de chrétiens, se réclamant de l'Eglise, menaient une existence sans rapport avec ce salut et cette sainteté. De fait et à leur insu, ils étaient des judaïsants. Ils croyaient à l'existence de Dieu, reconnaissaient la valeur des dix commandements, mais en négligeaient la pratique. Ils vivaient plus ou moins assurés de la bonté de Dieu et de sa grâce, liturgiquement proclamée le dimanche. Ils espéraient une vie éternelle, mais attendaient l'Au-delà pour en avoir la certitude. L'année durant, l'appel des cloches le dimanche matin leur en rappelait la promesse. La plupart s'en contentaient et s'abstenaient de s'en instruire en participant au culte.

*

De fait, un souffle de l'Esprit œuvrait dans le pays. Il marqua aussi mon ministère, m'ouvrant des chemins et des portes qui, jusque là, m'étaient ouverts à condition que je ne mette pas en cause les statuts de l'Eglise et ne bouscule pas trop le style de piété traditionnellement admis. L'illumination d'En-Haut était tenue pour une influence sectaire, et le baptême dans l'Esprit une particularité réservée aux Pentecôtistes.

En réalité, l'évangélisation avec appel à la repentance et au salut était une pratique courante dans les réunions de l'Armée du Salut. Elle était coutumière également chez les pasteurs qui, occasionnellement, inscrivaient à leur programme des réunions dites "d'appel". En grande majorité, ils appartenaient à des mouvements ou communautés évangéliques. Parmi eux, un Pierre Gadina, un Gaston Racine, les prédicateurs de la Tente Romande, les brigadiers de la Drôme, les revivalistes tels Fritz de Rougemont et Arthur Maret. Cependant, leurs semailles fructueuses trouvaient accueil dans une classe sociale limitée.

Les "semaines paroissiales" et mes premières "missions d'évangélisation" appelaient aussi à une décision personnelle et à l'accueil du salut. Restée souvent discrète, cette décision était cependant signalée au pasteur par une "carte de décision" dûment signée par la personne qui s'engageait. L'écho suscité fut à la fois convaincant et encourageant. C'est pourquoi, en novembre de la même année 1956, fut inscrite au programme de l'année suivante une nouvelle campagne d'évangélisation. La page ci-dessous en dit le projet et le thème général :

Action Commune d'Evangelisation à Genève

*"Le Seigneur ajoutait chaque jour à l'Eglise ceux qui étaient sauvés"
(Actes 2 v. 47) Madeleine 10 – Tél. (022) 24 28 98*

Genève, novembre 1956

Campagne d'évangélisation 1957

*Aux Eglises et Communautés évangéliques de Genève ;
Aux Pasteurs et évangélistes ;
Aux Conseils de paroisses et responsables ;
Aux Liens et Groupes de prières.*

Chers Frères,

Après les réunions de Billy Graham en 1955 et de Maurice Ray et ses collaborateurs à Plainpalais en juin de cette année, il est manifeste qu'un travail profond a été accompli ; nombre de paroisses et de communautés ont reçu un nouvel élan pour Jésus-Christ.

A quelles obéissances Dieu veut-il nous amener ? Nous avons cherché, dans la prière, la ligne à suivre en complet accord avec Maurice Ray. Il est alors apparu clairement et unanimement qu'il n'était pas possible de reculer devant l'attente d'une foule assoiffée du message de l'Évangile.

Maurice RAY a bien voulu accepter de présider une nouvelle

Campagne à Plainpalais du 19 mai au 7 juin 1957

ayant pour thème central :

"Le Règne de Christ : Espérance des hommes"

Cette Campagne doit être, plus encore que celle de 1956, une manifestation de l'Esprit de Dieu. C'est pourquoi, sachant que vous avez à cœur l'évangélisation de notre ville, nous faisons appel à votre collaboration :

1. Il faut lancer une **offensive de prière** : nous vous envoyons ci-joint une carte d'information et d'engagement pour la prière. Nous serons heureux de vous envoyer le nombre d'exemplaires qui vous nous demanderez (Madeleine 10, Genève).

2. Afin de donner une plus grande unité et une plus grande force aux messages qui seront apportés sous la Tente, nous vous invitons à préparer dans vos paroisses et communautés **l'étude du thème général**. Il vous sera envoyé prochainement des indications précises.

3. Nous demandons que chaque paroisse ou communauté désigne une personne qualifiée – qui pourrait être le pasteur ou le président de la communauté locale d'évangélisation ou un membre du Conseil. Le comité d'Action Commune enverra à cet **agent de liaison** les instructions nécessaires qui l'aideront à susciter dans la paroisse l'intérêt pour la Campagne d'Évangélisation. Veuillez donc remplir et nous retourner le bulletin d'adhésion ci-joint avant le 27 novembre.

4. Une **réunion d'information** pour tous les pasteurs, serviteurs de Dieu, responsables, intercesseurs, "Conseillers spirituels" aura lieu

Mardi 27 novembre à 20 h. 30

à la SALLE CENTRALE avec Maurice RAY

Nous nous réjouissons de vous voir à cette importante rencontre.

Chers amis, en vous envoyant cette lettre de frères à frères, nous n'avons d'autre but que la recherche de l'avènement du Royaume.

POUR L'ACTION COMMUNE D'EVANGELISATION A GENEVE

B. Décorvet, président ; C. Vez, vice-président ; B. Kradolfer, trésorier ;
Ed. Thöni, secrétaire ; J.-J. Cramer, P. Dunant, R. Rédalié, A. Hunziker,
A. Péry, A. Honegger, Capitaine Roth

Je fus personnellement bénéficiaire de cette campagne. Elle donna de nouvelles dimensions à mon ministère, confirma devant l'Eglise ma vocation d'évangéliste. L'œuvre de La Ligue, y compris la mission de Claire-Lise parmi les enfants, en collaboration avec Pierre van Woerden dit "Grand Frère Pierre", y trouva un crédit grandissant.

*

Cet éveil à la foi et à la communion en Christ de très nombreux participants devenus, dès lors, des membres vivants de l'Eglise de Jésus-Christ de Suisse romande me réjouissait. Dois-je le préciser ? Je ne m'en attribue pas le fait. Ce fut l'exaucement du Seigneur en réponse à la prière et à l'obéissance de tous ceux qui œuvrèrent en accord avec mon ministère.

On plaisante souvent à propos de nos voisins français qui, lors d'anniversaires d'événements historiques ou de jours fériés encore inscrits au calendrier des fêtes chrétiennes, se libèrent de jours de travail. Entre l'événement célébré et le dimanche proche ou vice-versa, ils "font le pont" ! D'une toute autre manière, et par la seule grâce de Dieu, mon ministère d'évangéliste fut l'occasion de construire ou rétablir des ponts – une authentique communion fraternelle en Christ – entre chrétiens de toute dénomination.

Jésus enseigna douze disciples. L'autorité et la puissance de sagesse et de vie qu'Il leur accorda était l'expression de leur unité, confirmée par leur envoi deux à deux en mission. Le privilège m'a été accordé d'avoir un ministère émanant de l'Eglise "officielle" en même temps qu'il était accrédité dans les différentes communautés évangéliques.

Cette double appartenance n'était pas toujours source d'unité. Elle suscitait le reproche de ceux qui me prêtaient des complaisances sectaires envers les "évangéliques", ou une trop large complaisance envers les "réformés" !

Note d'humour gardée dans un dossier : un pasteur réformé, certifiant d'être au nombre de mes frères dans la foi, dans la rubrique hebdomadaire de la Gazette de Lausanne, sous le titre : "J'aime mon Eglise" écrivait :

"J'en vois les faiblesses... mais mon souhait, c'est que dans certains milieux chrétiens, on cesse de vanter, par-dessus tout, ce qui se passe dans les communautés séparées où, certes, il y a presque toujours une vie qui manque à mon Eglise. Leur "prospérité" se fait à nos dépens et, finalement, à ceux du pays tout entier car ceux qui se séparent, qu'ils le veuillent ou non, de l'ensemble de la population... finissent, à longue échéance, par affaiblir le témoignage évangélique plus indispensable que jamais"

CHAPITRE VIII

AUX FRONTIÈRES DE LA ROMANDIE

La Ligue m'avait engagé au titre d'« agent ». L'appellation "secrétaire général" était réservée à Ernest Aebi auquel les deux Conseils de "Bibellesebund" alémanique et de La Ligue de Suisse romande avaient confié le développement de l'œuvre en Suisse.

J'avais tout à découvrir quant à la spécificité de la vocation de La Ligue et, parallèlement, de mon nouveau ministère d'évangéliste et d'enseignant au service de l'ensemble des Eglises de notre pays et, Dieu voulant, des pays au-delà de nos frontières. Deux événements m'ont fait passer du rôle d'agent à celui de secrétaire général pour la Suisse romande. D'une part, la perte de santé et finalement le décès prématuré d'Ernest Aebi, d'autre part le rapide développement de La Ligue de Suisse romande.

Entravé par sa faiblesse cardiaque, Ernest progressivement se déchargea de ses responsabilités et les confia à son fidèle ami et compagnon Armin Hoppler. Au matin de Noël 1962, il décédait. C'est pourquoi dès 1963 Armin fut nommé secrétaire général du Bibellesebund. Je le fus parallèlement pour la Suisse romande.

J'ai à cœur d'honorer la mémoire de ces deux serviteurs de Dieu, tous deux mes amis et compagnons, attentionnés à mes initiatives à Vennes. Ils avaient reçu leur vocation alors qu'ils étaient, le premier, employé de banque à Berne, le second propriétaire d'une entreprise de lingerie à Winterthur. Venus des milieux évangéliques, ils avaient une solide connaissance biblique et un profond amour du Seigneur.

J'ignore les raisons qui amenèrent Monsieur Pierre de Benoît à faire appel à Ernest Aebi comme enseignant puis directeur de l'Institut d'Emmaüs. Il y était venu comme élève, désireux d'affermir la vocation d'évangéliste à laquelle Dieu l'avait appelé.

Les familles de Benoît-van Berchem, en particulier Pierre de Benoît et son épouse, fondateurs et pionniers de l'Institut biblique d'Emmaüs et de La Ligue de Suisse romande, et, avec eux nombre d'élèves de cet Institut, furent les constants soutiens du ministère d'Ernest et Elsie Aebi. Appuyé par les Comités des deux œuvres, Ernest fut désigné responsable de La Ligue Suisse par le Conseil de La Ligue d'Angleterre, souche de La Ligue internationale. Vennes devint à son tour souche de La Ligue suisse, ce qui amena Ernest Aebi à quitter Lausanne pour s'installer à Zürich en 1944. Il laissa l'œuvre romande à Claire-Lise de Benoît. Il devint le pionnier du développement de La Ligue en plusieurs pays d'Europe, en collaboration avec Armin Hoppler devenu, par la suite, responsable de l'œuvre alémanique, européenne et, finalement internationale.

Ernest et Armin étaient de langue maternelle allemande. Tous deux pratiquaient aisément le français et l'anglais, privilège que je n'avais pas

acquis, sauf que j'étais tout de même au bénéfice d'une bonne connaissance de l'allemand. Mais je dois reconnaître que la pratique d'une langue étrangère, quelle qu'elle soit, n'a jamais compté au nombre de mes charismes.

Ernest et Armin étaient l'un et l'autre accompagnés d'une épouse, elles aussi consacrées au Seigneur, en particulier dans leur rôle de mère de famille. Autant de ressemblances qui nous rapprochèrent, Lisette et moi, de leurs foyers.

Leurs formations professionnelles les distinguaient de beaucoup de responsables chrétiens diplômés auxquels manquait souvent une application pratique de leur prédication. Ils étaient messagers de la Parole et enseignants. Ils gagnaient le cœur des autres par leur autorité spirituelle. Celle-ci ne tenait pas à leur titre, mais à leur écoute du prochain, à leur volonté d'être hommes de foi, d'entière confiance, de conseils avisés et souvent conciliateurs, de leur sens aigu de l'organisation et de l'administration, de leur discernement des qualifications et des faiblesses des ouvriers dans l'œuvre.

J'ai beaucoup reçu à leur écoute, en particulier lors des rencontres des Conseils de La Ligue suisse, ou européenne, ou encore internationale. Je n'ai jamais oublié un des aspects de l'authentique consécration d'Armin. Au côté d'Ernest Aebi, alors qu'il disposait de qualifications et de connaissances évidentes, des années durant, humblement, fidèlement, il a gardé la place de "second" auprès de son ami. J'en ai été impressionné en même temps qu'édifié.

L'exhortation "Considérez les autres comme supérieurs à vous-mêmes" (Phil. 2. 3) se pratique difficilement. Cette constante mise en valeur d'autrui peut facilement être tenue pour une frustration de nos droits. La réplique de la Parole est sans appel : "L'envie ou l'ambition sont la carie des os" (Prov. 14.30).

Le témoignage d'Armin m'a fait comprendre que le service du prochain participe de notre croissance et de notre véritable stature. Dieu seul en a la juste mesure. L'humilité d'Armin a contribué à la formation de sa personnalité. Elle a permis au Seigneur de lui conférer le rang de Secrétaire international, en fait, de président de La Ligue des cinq Continents.

*

J'ai donné un titre à ce chapitre. Il correspond à l'itinérance sans frontières qui, dès 1953, devint la note dominante de mon ministère. Je l'ai dit plus haut. En faire le récit chronologique et détaillé échapperait difficilement à la vaine redite.

Ma mémoire des événements est tout de même limitée. C'est pourquoi, de cette longue histoire ecclésiale je ne retiendrai qu'une anecdote.

*

La paroisse de Vufflens – Mex – Sullens avait souhaité que je prêche deux soirs de suite dans chaque village. Le culte du dimanche rassemblerait à Vufflens ceux qui auraient été interpellés. Il me fut également proposé de frapper aux portes durant l'après-midi et d'inviter à la soirée les gens rencontrés.

Je fis ainsi connaissance avec la mère d'une famille de plusieurs enfants. Elle ne cacha pas son indifférence mais refusa d'en donner les raisons. J'insistai pour qu'elle vienne et entraîne son mari. Effectivement, ils étaient présents le soir. Le message soulignait la volonté de Dieu de nous venir en aide dans toutes nos difficultés. En conclusion, j'invitai ceux qui étaient éprouvés à rester afin que je prie pour eux.

Le couple en question fut le seul à rester et demanda à me parler, hors la présence du pasteur. Ce qu'il admit d'emblée. Leurs doléances marquées d'amertume tenaient à l'absence de compassion des chrétiens. Ceux-ci connaissaient la pauvreté de cette famille mais n'y prêtaient guère attention. Dans leur désarroi, ils avaient invoqué le secours de Dieu. En vain. Constamment à court d'argent en dépit de leur acharnement au travail ils étaient littéralement révoltés. Ils m'écoutaient parfois au "Courrier du cœur". Ils étaient donc venus avec la pensée que je m'intéresserais à leurs difficultés.

Ce que je fis, en soulignant qu'à cette fin je chercherai la pensée et le secours du Seigneur. Il fut convenu que nous nous reverrions au culte du dimanche matin et que je les informerai du résultat de ma démarche.

J'avais l'intention de les dépanner par un geste, d'alerter et le pasteur et le préposé communal au secours des indigents.

Avant de prier avec eux, je leur dis mon étonnement quant au silence de Dieu à leur endroit. Je leur expliquai que la réponse du Seigneur à nos requêtes était souvent liée à une indication, une obéissance, une sagesse qu'Il révélait à ceux qui l'écoutent, c'est-à-dire lisent Sa Parole. Avaient-ils une Bible ? Ils reconnurent n'avoir jamais ouvert celle que le pasteur leur avait remise au jour de leur mariage. Je les enjoignis, de retour à leur foyer, d'ouvrir leur Bible et de lire, le même soir, le psaume 23.

Avec leur accord, je priai pour eux et je bénis Dieu de l'aide qu'Il leur apporterait.

La démarche envisagée trouva l'accord du pasteur. Effectivement, il ignorait leurs difficultés financières. Le préposé communal responsable de la "bourse des pauvres" – cela existait à l'époque – consentit une aide dont il fixerait le montant avec eux.

Dimanche matin ! Le couple était présent au culte. Il montrait un visage très différent de celui qui les caractérisait le jeudi soir. Un clin d'œil de ma part leur signifia que je les rencontrerai à la fin du culte.

Ils m'attendaient. Ils prirent la parole les premiers. Ils avaient ouvert la Bible pour y lire le psaume indiqué et, à leur stupéfaction, trouvé entre deux pages de leur Bible un billet de cent francs ! Pauvres, ils l'étaient déjà au jour de leur mariage précipité par la venue d'un enfant. Dans sa compassion, le pasteur certainement avait voulu leur venir en aide.

La découverte providentielle de ce "gros billet" - à l'époque c'était une somme d'environ trois cents francs d'aujourd'hui - toucha leur esprit autant que leur cœur. Ils avaient en mains le signe palpable de la compassion de Dieu. Le message qu'ils avaient entendu et la prière qui l'avait accompagné en était la confirmation. Leur présence au culte, à sa manière, était un témoignage de leur foi retrouvée.

*

Evoquer certains faits divers vécus lors de mes "missions" est pour moi l'occasion de parler de pasteurs dont quelques-uns ont peut-être aussi laissé quelque trace dans vos mémoires.

Vous ne vous étonnerez pas que j'évoque d'abord l'inoubliable personnalité du pasteur Amédée Dubois. Dire en quelques lignes l'originalité de ce "vrai pasteur" n'est pas chose aisée. En tout temps et en tout domaine, il était le berger de ses paroissiens, présent à leur côté, exigeant quant à la vérité de leur parole, de leurs actes, de leur engagement ecclésial. Cette exigence était le témoignage premier de sa référence à la sainteté de Dieu, de sa vocation à la manifester. En sa propre personne, il y rendait sensible ceux dont il s'approchait. Le Dieu saint, inséparable du Christ Sauveur et Seigneur de l'Eglise, prenait figure et stature du Dieu homme rejoignant les hommes. Il en était le disciple fidèle, attentif à rester à son tour profondément humain au milieu de ses semblables. Sa certitude de la miséricorde de Dieu le rendait proche, par la parole et par le geste, aimant et hospitalier envers les paumés de la vie dont il recherchait l'amitié. Lui-même souffrait d'asthme et d'un constant eczéma.

Il gardait en permanence un sens avisé de l'humour, au besoin du gag ou de la mystification. Lors d'une retraite pastorale dans la communauté de Grandchamp, sa critique justifiée de trop de services pastoraux aussi éloquents que superficiels trouva une illustration inoubliable. Il nous rassembla et nous rendit participants d'abord muets, mais bientôt secoués de rires, du fictif service funèbre de l'un d'entre nous.

Respectant le ton et l'accent de l'orateur de service, son talent de parfait imitateur et improvisateur nous fit auditeurs des allocutions stylisées du Président du Conseil de paroisse, d'un Contemporain du défunt, du Responsable du journal "Le Protestant", du Président du Conseil synodal, du Chef des éclaireurs, du Représentant des vieux Zofingiens et, finalement de la prédication du Pasteur sur le thème sentencieux : "Mieux vaut un âne vivant qu'un lion mort".

J'en ris encore !

*

L'alliance "Eglise réformée – Communautés évangéliques – Armée du Salut" m'avait demandé d'assurer une semaine d'évangélisation dans une agglomération des bords du lac de Neuchâtel. Je me devais de faire entendre l'Évangile en tenant compte de ce que je savais ou avais appris localement de l'intérêt des gens pour le Seigneur.

Cet endroit était semblable à beaucoup de paroisses de l'époque. La superstition crédule avait plus d'adhérents que la vérité de la révélation biblique, ignorée de la majorité, souvent aussi de la majorité des gens d'Eglise, quand ce n'était pas de leur pasteur lui-même. J'étais à cent lieues d'imaginer ce qui allait survenir.

Exemples à l'appui, je dis publiquement que la superstition, souvent accompagnée de pratiques occultes, trouvait plus de foi, même chez les dits "fidèles", que la prédication du salut, l'appel à la repentance et à la nouvelle naissance. Sans en faire un grief ou une condamnation, je mis en cause un multitudinisme réformé... mal informé. Je dénonçai les altérations de l'Évangile compris comme un moralisme culpabilisant. Je m'en pris à cette tactique du diable visant à maintenir les réformés dans une religiosité formelle, dépouillée de vie véritable communiquée par l'Esprit.

Ce message n'était pas étranger aux croyants des Assemblées évangéliques. A aucun moment, il voulait être une critique du ministère du collègue réformé. Au contraire, je croyais ainsi apporter ma contribution d'évangéliste à un frère éprouvé par la tiédeur ou l'indifférence de ses paroissiens.

Alors que la semaine touchait à sa fin, j'étais conscient d'une opposition muette du collègue, sans en discerner la cause. Les responsables des communautés et l'officier de l'Armée du Salut étaient, eux aussi, interrogés devant le visage progressivement fermé du pasteur. Je sollicitai une rencontre où nous lui demanderions le ou les motifs de son visible désaccord.

- Ta dénonciation de la superstition et des pratiques occultes attribuées à l'inspiration d'un diable est inacceptable. Faire du diable un Ennemi à combattre tient d'une imagination obscurantiste. De quel droit, par ailleurs, oses-tu t'en prendre publiquement à des créatures célestes ? Si elles existent, comme nous elles ont été entraînées dans le péché. Mais la grâce de Dieu les concerne aussi. Tu manques de charité. Ton Évangile a des aspects sectaires. Les paroissiens auxquels j'en ai parlé partagent mes craintes. Tu troubles les gens au lieu d'affermir leur piété...

J'en restais muet, autant que les frères présents. Que répondre ? Je hasardai une question :

- Tu professes donc que le salut concerne indistinctement toutes les créatures, le diable compris ?
- Oui, c'est ma prédication. Si je devais croire ton interprétation de l'Évangile, je quitterais le ministère. L'injustice de Dieu serait flagrante. Il pardonnerait les uns et condamnerait les autres. Le mal

est en nous. Nulle part ailleurs. Il a fallu les égarements de la religion juive regrettamment transmis jusque dans la religion chrétienne pour imaginer un enfer, et un diable. S'il existe, le Dieu de miséricorde que je prêche lui pardonnera ses fautes comme Il pardonne les miennes.

Ce n'était ni le lieu, ni le moment d'engager une controverse. Je m'étais égaré dans le champ d'un collègue semeur d'un autre Evangile que le mien. Deux soirs étaient encore inscrits au programme de la semaine. Qu'importait la "surdité" du pasteur et de ceux que, selon lui, ma prédication indisposait. J'osai lui dire, cependant, que j'étais stupéfait de "son" Evangile, mais ne pensais pas devoir répliquer. Je le remerciai toutefois d'avoir eu le courage de dire ouvertement son opposition. Avec son accord, je continuerai mon ministère d'évangéliste durant les deux soirées suivantes.

Il lui aurait été difficile de le refuser. Les autres responsables de cette "semaine" avaient aussi leur mot à dire. Par ailleurs je mesurais qu'il était tout de même interpellé par le fait que chaque soir étaient présents, en nombre, ses paroissiens absents le dimanche.

Cette semaine porta du fruit. Je ne fus pas étonné d'apprendre, par la suite, que les Assemblées évangéliques et l'Armée du Salut en récoltèrent la plus grande part.

*

Je vécus semblable opposition dans un autre bourg du littoral neuchâtelois. Seules les Eglises réformées et catholiques y étaient actives.

Quelques paroissiens étaient venus m'entendre dans la localité évoquée plus haut. Ils ignoraient la réaction négative du collègue réformé. Ils assuraient leur pasteur que mon ministère aurait un heureux impact pour la paroisse. Il se laissa convaincre.

En réponse aux questions précises que je posais au cours d'une soirée préparatoire où cinq conseillers et le pasteur étaient présents, j'appris que le grand temple de la paroisse ne rassemblait qu'une poignée de participants le dimanche matin ; que l'Ecole du dimanche était tenue par deux femmes étrangères au village. Elles s'étaient elles-mêmes proposées après avoir lu dans le journal paroissial les doléances du pasteur : à défaut de moniteurs ou monitrices, il devait lui-même enseigner les enfants. A noter que le zèle missionnaire de ces deux femmes les obligeait, chaque dimanche matin, à faire un parcours d'un quart d'heure de bicyclette depuis le village hors paroisse où elles habitaient.

Quatre soirées plus le culte du dimanche matin furent programmés. Le ministère de Claire-Lise de Benoît fut également agréé.

Résultat de l'effort : les rencontres suscitèrent peu d'intérêt. Une partie de l'auditoire suivit les quatre soirs, alors que l'autre partie, différente chaque soir, me laissa l'impression d'être venue par curiosité. Le pasteur lui-même et ses conseillers me parurent être présents par obligation.

Véritables femmes de foi, les deux monitrices ne cachaient pas leur désarroi. Cependant elles étaient consolées par l'intérêt que les enfants manifestaient à l'écoute de Claire-Lise.

Après entente avec elles, je résolus d'interpeller le pasteur. Il m'écouta comme si je lui parlais d'une situation sans rapport avec la prestation consentie pour sa paroisse. Il précisa qu'il m'avait écouté distraitement, car passionné de théologie, le côté revivaliste de mon ministère "n'était pas sa tasse de thé". Il assurait les services habituels d'une paroisse la semaine et le dimanche. Quant à la présence ou l'absence de fidèles, elles étaient de leur responsabilité et non de la sienne.

Abasourdi par ces réflexions, je tentai de lui dire que, semblablement à lui, je portais un vif intérêt à la théologie mais que, sans le pain de vie qu'elle comportait, elle n'était qu'une vaine science.

Ma réplique était un peu vive et je perçus que je l'irritais. Usant d'une comparaison de circonstance, je lui dis qu'un pasteur était d'abord un berger préoccupé des brebis de son troupeau sans négliger la science vétérinaire ! Il me toisa froidement. Je mesurais mon impertinence, sans regretter d'en avoir usé, tellement j'étais indigné.

Le lendemain, avec une déférence polie, il me laissa présider le culte du dimanche matin et y assista. J'étais, à midi, l'invité d'un de ses paroissiens. Sans autre commentaire, nous nous quittâmes avec la formule, en ce cas vide de sens : "Au revoir, collègue".

Semelles vaines ? Je m'en voulais d'y avoir consenti aveuglément. Dieu m'en consola beaucoup plus tard.

Une des deux monitrices, mère de deux enfants, était l'épouse d'un homme absolument fermé à l'Évangile. Elle en était éprouvée et trouvait dans l'enseignement du dimanche matin, une compensation à sa solitude spirituelle.

A son habitude, Claire-Lise avait fait comprendre aux enfants l'amour du Seigneur et sa présence dans leur quotidien. Elle les encouragea à en parler avec leurs camarades d'école et avec leur famille. Les parents s'en émurent et le dirent au pasteur. Était-ce pour lui et sa théologie au-delà du supportable ? Il retira aux deux monitrices la responsabilité d'instruire les enfants et en reprit, lui, la charge.

Au début de la mission avec Claire-Lise, nous avons prié pour les deux monitrices, en particulier pour celle qui était mariée.

Le geste du pasteur congédiant leur mère choqua ses deux enfants. Elle leur rappela ce que Claire-Lise leur avait enseigné. Comme disciples de Jésus, même les petits peuvent rencontrer de l'hostilité. Il faut prier pour nos ennemis... Ce qu'ils firent.

Leur intercession au côté de leur mère eut cet exaucement inattendu : à quelques temps de cela leur père, à son tour, rencontra le Seigneur.

Ces deux enfants sont aujourd'hui engagés au service de Dieu. Le couple de leurs parents est à l'origine de la conversion de plusieurs de leurs amis et voisins. Aujourd'hui, semblablement aux miens, leurs cheveux blancs disent leur âge avancé. Lorsque je préside une rencontre évangélique dans leur région, je suis assuré qu'ils seront présents. Leur prière prépare encore et toujours des semailles ou des récoltes.

*

Ce que je rapporte de ces années d'évangélisation ne peut passer sous silence tel épisode important ou anecdotique, voire comique. Exemple :

Avec Claire-Lise de Benoît, nous sommes pour cinq jours sollicités par un pasteur de l'Eglise réformée d'une paroisse du Jura bernois. Sans autre information que sa pressante invitation, avec notre bagage habituel – librairie, flanellographe, recueils de chants – nous arrivons au presbytère une fin d'après-midi d'arrière-automne. Le pasteur nous accueille. D'emblée nous étonne l'odeur de moisi du vestibule d'entrée ouvrant sur une vaste cuisine froide. La pièce chauffée où nous sommes reçus est à la fois chambre à manger et bureau du pasteur. Un matériel hétéroclite y occupe meubles et chaises. Seule une partie de la grande table au centre de la pièce laisse place pour trois couverts déjà mis pour le prochain souper.

Nous sommes informés que le pasteur, depuis que sa femme l'a quitté après divorce, vit seul. Nous sommes ses premiers hôtes depuis des années. Il nous a préparé deux chambres. Un petit poêle, une armoire murale, un lit, une table, une chaise constituent l'ameublement de chacune d'elles.

Conduits à l'étage pour y prendre nos quartiers, le froid humide déjà éprouvé dans le vestibule d'entrée nous suit. Ne fut-ce que par égard pour Claire-Lise, je fais aussitôt remarquer à mon collègue qu'il y aurait lieu de tempérer les deux pièces. Il s'en chargera après le souper, tandis que nous nous rendrons à l'église de l'un des trois villages pour y installer la librairie, y organiser la distribution des recueils de chant et, avant la soirée, prendre contact avec les conseillers.

Le temps de ranger le contenu de nos simples bagages, nous voici appelés à table. A côté de la cafetière et du pot de lait, de notre assiette et de notre fourchette, la place encore disponible est quasi couverte par une large assiette chargée d'une montagne de pâtisseries diverses : quelques croissants, quelques mille feuilles, des biscuits secs, des pièces couvertes de crème, des petits pains.

Après l'action de grâce, nous sommes invités à nous servir, si possible sans faire crouler l'édifice. Un bref échange du regard avec Claire-Lise traduit notre commune et muette stupéfaction.

Nous accompagnons notre tasse de café au lait d'un choix de pâtisseries réalisant progressivement que ce sera bien là notre souper !

Une première soirée au Temple groupe un bon nombre de paroissiens. Revenus à la maison du pasteur, une tasse de thé nous est offerte accompagnée du solde des pâtisseries du souper, visiblement complété par des pâtisseries nouvelles. Le collègue nous dit son contentement d'avoir constaté la nombreuse présence de ses paroissiens. Claire-Lise me laisse bavarder avec le pasteur. Elle se retire... pour revenir l'instant d'après. Le feu s'est éteint sans chauffer sa chambre.

A ma demande, notre hôte dit avoir une bouillotte, aussitôt remplie du surplus de l'eau mise à cuire pour notre tasse de thé. Claire-Lise ne sait pas encore que c'est la seule eau tempérée dont elle disposera pour sa toilette du lendemain matin !

Alerté, je monte aussi dans ma chambre avec la pensée que le poêle est aussi rempli de bûches éteintes. Eh bien non ! Une chaude température m'accueille, accompagnée d'un supplément non imaginé ! La chambre était occupée pour la première fois depuis des années. La chaleur a réveillé les mouches. Les deux fenêtres en sont couvertes. Aussitôt ouvertes, armé de mon linge de toilette, j'en envoie la plus grande partie dormir à la belle étoile. Ramassées avec la brosse et la ramassoire quêtées auprès du pasteur surpris et confus, les récalcitrantes passeront de vie à trépas dans le poêle devenu leur crématoire.

J'ai dormi la fenêtre ouverte, avec un pull-over sur mon pyjama.

Le petit-déjeuner prévu à huit heures s'avère un copie conforme du souper de la veille, sauf qu'avec le plat agrémenté de nouvelles pâtisseries, le thé a remplacé le café au lait.

Politesse et étonnement obligeant : nous ne posons pas de question, mais avons beaucoup de peine à contenir le fou-rire qui nous habite.

Le programme de la matinée verra Claire-Lise successivement dans la classe d'enfants de deux villages, tandis que je donne la leçon d'histoire biblique à deux classes d'aînés.

Soulagement : nous serons invités à dîner chez le président du Conseil de paroisse, une famille paysanne. Le pasteur nous avertit qu'il ne nous accompagnera pas, car il doit descendre à Bienne.

Le dîner nous donne l'occasion de poser nos brûlantes questions !

Depuis son divorce, le pasteur désemparé assure catéchisme, ensevelissements, cultes du dimanche. Il a perdu progressivement contact avec sa paroisse, peu peuplée il est vrai. Elle s'en est accommodée, désertant le culte tout en s'abstenant de réclamer la démission du pasteur. Les gens et le Conseil en ont pitié. Par ailleurs, ils le déclarent pieux, érudit et "gentil tout plein". Ils l'ont encouragé à requérir nos ministères dans la pensée que je lui viendrai en aide...

Nous prenons liberté d'informer nos hôtes des menus du souper et du déjeuner. Ils en sont confus. Ils savent que deux fois par semaine leur pasteur descend à Bienne. Dans deux ou trois pâtisseries où il est considéré comme un pasteur un peu original, à prix réduit il achète tout ou partie de la marchandise invendue des jours précédents. Le comique de la situation ne manque pourtant pas de faire réagir le président et son épouse. Sur-le-champ, le couple téléphone à quelques familles dont nous serons les hôtes dorénavant à dîner et à souper. Claire-Lise sera logée ailleurs. A ma demande, je resterai l'hôte du pasteur, veillant à chauffer moi-même ma chambre !

Je fais part au président de paroisse de mon étonnement. Comment se peut-il que la défection certainement malade du pasteur n'ait pas empêché les paroissiens de venir en nombre le premier soir ?

- Ils vous connaissent par le "Courrier du cœur" ; ils étaient donc intéressés à vous voir et non plus seulement vous entendre !

Fallait-il m'en offusquer ou m'en réjouir ?

Je me suis souvenu d'une réponse de Billy Graham à la question d'un pasteur visiblement un peu alarmé sinon agacé. Il lui demandait s'il n'était pas gêné, même offusqué, de voir son portrait affiché un peu partout lorsqu'il évangélisait l'une ou l'autre des grandes villes du continent.

- Je ne tiens pas mon image pour responsable de ma vocation ! Sans illusion quant à la première, je me réjouis si ma figure affichée convainc les gens de venir entendre l'Évangile.

Le temps libre de chaque journée me laissait la possibilité de rendre visite aux paroissiens, tous invités à participer à la soirée. On me signala qu'une femme âgée était tombée en dépression après la mort de son mari. On craignait qu'elle attende à ses jours.

Le dialogue engagé avec elle me laisse entendre que sa tristesse naturelle, suite à son deuil, s'accompagne d'étranges phénomènes. Elle croit entendre la voix de son mari, se réveille brusquement la nuit, apeurée, suite à des cauchemars. Effectivement, j'ai l'impression qu'un esprit de mort occupe cette chambre.

Mes interrogations amènent cette veuve à me dire que la douleur et la solitude résultant de son deuil ont trouvé une forme de consolation. Elle me montre sur une commode une imposante urne que j'avais pris pour un vase un peu particulier. Elle contient les cendres de son mari incinéré. Deux vases avec un bouquet de fleurs séchés l'encadrent.

Il me vint à la pensée que, dans cette chambre, était dressé un autel honorant le mort. Il fallait que cet autel disparaisse de ce lieu et que celle qui l'avait dressé soit libérée de son idolâtrie.

Je ne rapporte pas ce que fut le ministère de libération et d'authentique consolation de cette femme spirituellement égarée. Un détail complémentaire : avec l'assentiment du pasteur et du responsable du

village, le lendemain je présidai la brève cérémonie au cours de laquelle, la veuve étant aussi présente, l'urne trouva sa place au cimetière.

Pour les raisons brièvement évoquées plus haut, le pasteur avait aussi besoin de guérison et de consolation.
Ma présence à son presbytère m'en donna l'occasion.

Véritable érudit, lecteur assidu, il avait compensé par une coûteuse passion ses frustrations d'homme abandonné et humilié. Une grande partie de son salaire allait à l'achat de livres, sinon d'un riche contenu, pour le moins présentés sous une riche reliure. Dans deux chambres contiguës du rez-de-chaussée, sur des rayons ad hoc, ils occupaient toute la place disponible. D'où le minime salaire restant obligeant l'achat, lui aussi compensatoire et un peu enfantin, de pâtisseries doucereuses au rabais.

Singulière illustration d'une parole connue : il n'est pas bon que l'homme soit seul !

Je ne sais si nos quelques jours dans cette paroisse, éprouvée autant que son pasteur, ont porté du fruit. Nous étions là pour semer. Nous l'avons fait, étonnés qu'en vertu de la pitié des paroissiens, l'autorité de l'Eglise, voire la collégialité pastorale, laissent à l'abandon et cette paroisse et son pauvre pasteur.

*

Comment ne pas citer, sans les nommer, ceux qui bénéficièrent d'un renouveau de leur vocation, quelquefois aussi d'une audace retrouvée à proclamer l'Evangile inséparable de la repentance et d'une obéissance fruit de la vie nouvelle ?

Jacques Roerich, était le pasteur de Rougemont, au Pays-d'Enhaut. Après ses études à l'Université de Genève, il fut à la recherche d'une piété qui lui éviterait le dessèchement d'une théologie inféodée à la pensée rationnelle. Il s'intéressa à la spiritualité de l'Orient, en accepta certains enseignements : le jeûne, l'ascétisme selon les religions bouddhistes et hindouistes, une communion directe avec Dieu.

La semaine vécue dans sa paroisse fut une fondamentale remise en question de son ministère, une découverte de la révélation du Seigneur et de Sa Parole. Cet événement réjouit quelques-uns des paroissiens depuis longtemps attachés au Seigneur, tels. le syndic, et le secrétaire communal. Comme Edmée Cottier, native de Rougemont et qui deviendra missionnaire en Angola, ils avaient rencontré le Seigneur alors que Pierre Secrétan, précédent pasteur de la paroisse, avait sollicité la venue de la Brigade de la Drôme. Mon message était une confirmation de leurs certitudes et de leur attachement à Jésus-Christ.

Mon message fut un encouragement pour d'autres familles de la paroisse, dont celle qui exploitait le domaine du Clos des Pierre. Les semilles de

cette semaine à Rougemont amenèrent également une immédiate récolte :

A l'écoute de mon enseignement en rapport avec l'occultisme, un paysan du village réalisa son égarement. Il avait hérité de sa famille la prière secrète pour arrêter les hémorragies. Il la pratiquait sur demande, au bénéfice des gens et de leur bétail. Mais il pouvait, sur demande également, entraver l'écoulement du sang lors de l'abattage d'un porc.

Détail à relever : cette pratique à chaque fois le laissait épuisé pour vingt-quatre heures, perturbait sa santé et celle de sa famille. Les prétendus services de la médecine "occulte" sont en malédiction à leurs utilisateurs. Au contraire, le don de guérison, œuvre de l' Esprit Saint, renouvelle et celui qui l'exerce et ceux ou celles qui en bénéficient.

Ayant reconnu sa faute, ce paysan fut libéré de son pouvoir inique et corrompue. Il rejoignit dorénavant la communauté ecclésiale.

Cette semaine au Pays-d'Enhaut connut d'autres bénédictions :

La construction de l'autoroute lémanique nous avait alertés. Convenait-il que des camps d'enfants à Vennes risquent la pollution qu'apporterait le trafic proche de nos terrains ? Ne devons-nous pas offrir à la jeune génération un lieu à la montagne, lieu de bon air et de soleil ?

Si la famille Schwitzguebel choisit de vendre à La Ligue sa maison et sa propriété rurale, si la Commune de Rougemont appuya nos démarches et autorisa la construction du site, resté sous l'appellation "Clos des Pierres", on le doit à ce noyau d'hommes et de femmes engagés. J'ai garde d'oublier Edmée Cottier. Le village était honoré par son ministère connu. L'assentiment du village et de ses autorités fut facilité et acquis grâce aux fervents plaidoyers du syndic et du municipal cités plus haut. Précisons encore que ces deux frères en Christ se succédèrent à la syndiculture du village.

*

J'ai toujours écarté de mes rapports d'activité lus chaque année devant le Conseil de La Ligue, la mention du nombre de personnes qui, au terme d'une évangélisation dans leur paroisse ou leur communauté, faisaient acte public de conversion.

A l'époque, ce "comptage" avait souvent sa place dans le compte-rendu du ministère d'un évangéliste. Je m'en abstenais. Je crois l'avoir déjà relevé : l'évangéliste récolte souvent ce que, bien avant lui, et parfois avec persévérance, d'autres ont semé. De plus, une conversion publiquement déclarée n'est pas la garantie d'un engagement de véritable disciple. La parabole du semeur le souligne. Enfin, seul l'Esprit révèle et convainc. C'est à Lui que revient la louange.

Si, dans cette évocation de mon ministère au pays, j'ai fait mention de quelques fruits, c'est pour souligner la bénédiction qui a reposé sur mon labeur accompagné de celui de Claire-Lise, plus tard de Suzy Honnegger. Et je n'oublie pas l'équipe à l'arrière, assurant à Vennes la marche de l'œuvre.

*

Si je ne craignais pas la démesure des limites de ce chapitre, je ferais état encore de l'accueil de mon ministère associé à celui de Claire-Lise de Benoît et Suzy Honnegger, dans les paroisses lausannoises de Chailly – Vennes, Bellevaux, Ouchy, Saint-Jean, Saint-Mathieu, Saint-Paul, Sévelin, et, à plusieurs reprises, celle de la Cathédrale. Expérience unique, dans ce haut-lieu lausannois, durant quatre semaines – le dimanche matin et les soirées du lundi au vendredi – devant un auditoire nombreux, à la fois permanent et occasionnel, j'ai commenté en lecture cursive l'Évangile de Marc. Une pratique apprise de Calvin et encouragée par les pasteurs Robert Rouge et Théodore Roussy.

En plusieurs autres occasions, cette proclamation de la Parole se fit en collaboration avec une équipe de pasteurs collégialement engagés, avec la ferme volonté de réveiller l'Église somnolente.

Cette volonté était partagée par les responsables des diverses communautés évangéliques. Accompagnés de beaucoup de leurs ouailles, ils s'associaient de plein gré à ce témoignage, s'y engageaient à nos côtés, souvent en remplacement des conseillers de paroisse réformée, eux étrangers à ce zèle missionnaire. A quelques reprises, le temple de Villamont, requis par leurs soins et sous leur patronage fraternel, devint un lieu offert à mon ministère d'évangéliste ou de présentateur de la Parole.

*

Je ne saurais le taire. Au cours des dernières décennies du siècle – était-ce les séquelles de la révolution de 1968 ? de la théologie de Boultman conjointe à celle de la mort de Dieu ? d'une fusion avec l'Église libre minée dès 1918 par un credo ramené à la communion du cœur et de la raison, et non plus révélé par le Dieu trinitaire et sa Parole inspirée ? – les

paroisses lausannoises progressivement se fermèrent, pour ne pas dire s'opposèrent à toute velléité d'un quelconque effort d'évangélisation.

Sous l'égide de l'officialité qui pourvoit à leurs besoins administratifs et pécuniaires, elles subsistent. Qu'en sera-t-il demain ?

CHAPITRE IX

AU - DELÀ DE NOS FRONTIÈRES

Déjà en 1953, une journée de La Ligue à Strasbourg, sur l'invitation d'André Adoul, me donna l'occasion d'une première rencontre avec cette région du Haut-Rhin. Le message fut non seulement reçu mais, par le témoignage des nombreux Ligueurs présents, fut répercuté auprès de leurs églises respectives.

Dès lors, au cours des années, je fus l'invité des Conventions de Guebwiller, puis le pasteur-évangéliste sollicité par de nombreuses paroisses d'Alsace, parfois de Lorraine. Je n'en rapporte ni l'itinéraire, ni le détail. Ces labours et ces semailles alsaciens laissent en ma mémoire des souvenirs reconnaissants et parfois pittoresques.

*

Une première mission d'une semaine fut organisée à Mulhouse. Avec l'accord des pasteurs de toutes les églises et communautés, Roger Glardon partageait ma responsabilité de prédicateur. Cette action commune marqua historiquement les annales des églises de la ville. Le témoignage public de leur unité dans leurs diversités fit tomber beaucoup de préjugés.

Je ne saurais le relever sans aussitôt souligner que l'artisan premier de cet œcuménisme évangélique était, sur place, l'œuvre du pasteur de l'Eglise réformée Jean-Daniel Fischer, par ailleurs membre du directoire de l'Union de prières de Charmes. Son témoignage, conjoint à celui de son épouse, était accueilli tel celui d'un pasteur et d'un prédicateur rempli d'Esprit, de charité, de justice, de vérité. Entre tous les responsables des églises et communautés, sa parole faisait autorité. Mystère de la volonté divine, il a été très tôt rappelé auprès du Seigneur. Ce fut un deuil pour les chrétiens de la ville et pour l'Union de prières.

*

Dans le rempart invisible mais réel entre La Ligue et les Eglises réformées et luthériennes d'Alsace une sérieuse brèche fut alors pratiquée. La première paroisse à me faire signe fut celle de Sélestat dont René Oswald était le pasteur.

De profonds liens spirituels et amicaux furent noués avec ce frère qui, dès lors, recommanda mon ministère à tous ses collègues. René fut aussi un des premiers pasteurs à recourir à mon charisme en constante croissance : la relation d'aide.

*

Providentiellement, j'ai retrouvé non seulement la date d'une de mes missions à Colmar - 15 au 22 septembre 1968 - mais, en plus des prédications des deux dimanches matins, les titres des messages du soir :

- *La clef de notre avenir est-elle entre nos mains ?*
- *Six pieds sous terre, est-ce là notre avenir ?*
- *Que faites-vous des talents de votre vie ?*
- *Allons-nous vers plus de justice ?*
- *Israël, un signe de notre temps.*
- *La contestation, un signe tout aussi probant.*
- *L'astrologie, une aide dans notre présent ?*
- *Avons-nous connaissance de la dernière heure ?*
- *L'amour, chemin du Royaume.*

Lors de ma visite au musée de Colmar, il y eut mon émotion devant la découverte du retable d'Issenheim du peintre Matthias Grünewald, sa vision réaliste de la crucifixion et de la résurrection de Jésus.

*

A Hochbourg, paroisse voisine, j'appris la valeur d'une importante pièce de la vaisselle style alsacien : le Römertopf. Autrefois, à l'heure du culte, la femme du foyer rangeait dans cette marmite de terre, le repas de midi. En passant, elle la déposait dans le four du village dûment chauffé. Au retour du service dominical auquel chaque famille pouvait ainsi participer, elle passait reprendre la marmite dont le contenu avait mijoté. Invité à en partager la saveur - la prédication du dimanche matin concluait la "mission" de la semaine - j'ai fort goûté la viande, les légumes, les pommes de terre ainsi apprêtés.

A regret, j'ignore le nom du pasteur ou du paroissien avisé qui, de cette manière, a rendu injustifiable l'excuse, souvent avancée, de l'impossibilité d'être à l'église et devant son fourneau !

*

A Fenétrange, j'ai fait connaissance avec le pasteur Henri Hartnagel. Une immédiate communion s'établit entre nous, alors que j'étais de plusieurs années son aîné ! Il manifestait déjà cette foi profonde et cette sensibilité qui, plus tard, ont fait de lui un évangéliste-conférencier original annonçant l'Évangile par la présentation d'œuvres d'hommes des arts et des lettres. TVP Cortailod et plusieurs églises de chez nous ont bénéficié de son ministère. Nommé plus tard à Ostheim, il me fit venir dans cette paroisse, pour moi liée à trois souvenirs.

Ce village avait été détruit durant la guerre 1939-1945. Entièrement reconstruites, les deux églises catholique et protestante furent érigées face à face, leurs portes centrales ouvrant sur la même grande place du village. L'heure n'était pas encore teintée d'œcuménisme. L'une des églises ignorait les bénédictions partagées dans l'autre. Et pourtant, sur l'une des maisons bordant cette place, des cigognes avaient fait leur nid

et y nourrissaient leur progéniture. Image connue et légendaire de leur "ministère" de "porteuses de vie à domicile" : elles n'avaient pas d'étiquette ecclésiastique !

*

C'est aussi à Ostheim que je fis connaissance avec Monsieur et Madame Haeberlin, propriétaires et hôteliers d'une des plus célèbres auberges-hôtelleries de France, à Illhäusern. Dans cette "Auberge de l'Ill", les chefs d'Etat de la France Giscard d'Estain et François Mitterrand occasionnellement y réservaient une table pour y accueillir leurs illustres visiteurs. Il est vrai que l'hôtel, à la fois rustique et typiquement alsacien, a un cadre naturel exceptionnel, formé par les méandres de la petite rivière nommée l'Ill. Monsieur Haeberlin offrait des menus cinq étoiles, tandis que son épouse ornait l'hôtel de bouquets de fleurs naturelles d'une rare originalité. Un de ces bouquets avait place à l'église chaque dimanche matin. Ces hôteliers étaient paroissiens fidèles, aussi simples dans leur fraternel accueil, que riches d'une authentique spiritualité et d'une noble civilité.

A chaque fois qu'ils me savaient dans la région, ils me faisaient savoir que j'étais attendu à leur table d'hôte. J'en ai bénéficié à trois reprises, dont la dernière en 1998.

*

Je garde un souvenir ému du pasteur de Barr, Théophile Busch. De trois ans mon aîné, il était à mes yeux le portrait d'un pasteur du dix-neuvième siècle. Erudit, un peu figé dans sa haute et forte stature tout de noir vêtue, il avait l'éloquence mesurée, retenue, solennelle, conforme à celle de sa liturgie au culte du dimanche matin. A la manière luthérienne ancienne, dans son église, la table de communion était un autel. Il y officiait avec des gestes accordés à sa parole, disciplinée et solennelle lors du rappel de la loi, contrite dans la confession du péché, mais soudain heureuse de proclamer la grâce et le pardon.

Son épouse était, elle aussi, dans son habillement, sa coiffure, son maintien, une femme d'un dix-neuvième siècle austère, déférent, sentimental.

Leur commun témoignage et leur piété soucieuse du salut de leurs paroissiens leur fit agréer pleinement mon message d'évangéliste. A deux reprises, ils m'invitèrent pour une semaine. A cette occasion, Monsieur Busch allait dans les familles et pressait les gens d'être présents le soir au temple

Détail surprenant : tandis que j'étais à Barr, leur fille vivait en Amérique des expériences spirituelles bibliques hors du commun. Actes 19.12 rapporte que par les mains de Paul, à Ephèse, s'opéraient des miracles extraordinaires. "On allait jusqu'à prendre des mouchoirs ou du linge qu'il avait touchés pour les appliquer aux malades. Ceux-ci guérissaient et les mauvais esprits s'enfuyaient...". Sachant ma présence au domicile de ses parents, cette fille leur adressa des mouchoirs sur lesquels un "serviteur" avait imposé les mains. Je laissai Monsieur et Madame Busch disposer de

cet "envoi". Non pas que je ne puisse ajouter foi au texte biblique et à son actualisation en Amérique. Cependant l'histoire des fils de Scéva (Actes 19. 13-16) me garda d'user d'une grâce que le Seigneur pouvait avoir accordée à ce couple américain. Le risque de devenir un magicien est souvent ignoré par des chrétiens et serviteurs zélés. L'Esprit a libre souveraineté d'accorder ses dons et d'opérer des miracles. Les opérer par imitation, c'est s'engager sur les chemins de l'occultisme.

Je n'ai plus eu contact avec ce cher collègue, tôt après entré en retraite. J'ignore si l'envoi de sa fille a opéré des miracles à Barr. A vrai dire, je m'en étonnerais.

*

Dans la suite des années évoquées plus haut, j'ai souvent œuvré en Alsace. Il est juste que j'en dise les raisons.

Une des familles les plus proches de la mienne – Bernard et Marie-Claude Ungerer-Schneegans – suite à son histoire exceptionnelle (j'en reparlerai) m'avait largement accrédité auprès de quelques pasteurs et communautés de Strasbourg. Et à côté d'eux, Kurt Maeder, un ancien élève d'Emmaüs. Il ne l'avait pas oublié. Mon témoignage et mon enseignement l'avaient encouragé à œuvrer avec La Ligue, puis à parfaire sa formation à la Faculté de théologie de Strasbourg. Pasteur consacré dans l'E.C.A.A.L. (Eglise de la Confession d'Augsbourg, d'Alsace et de Lorraine) son ministère s'ouvrit aux charismes de l'Esprit Saint. Il y a excellé et a reçu des Autorités de l'Eglise luthérienne – dans le cadre de l'église St-Nicolas – le mandat de berger de tous les charismatiques de la ville, parfois incompris de leurs pasteurs et anciens, parfois simplement désireux d'approfondir les qualifications assurées par l'Esprit. C'est ainsi que, sur la demande des couples Ungerer et Maeder, je suis devenu l'un des enseignants des pasteurs et fidèles de Strasbourg intéressés à la relation d'aide. Pour cette même raison, l'œuvre hospitalière de Béthesda, à deux reprises, m'a confié l'enseignement de ce ministère de guérison dont les sœurs consacrées demandaient le complément.

*

Autre motif de mon ministère à Strasbourg, en février puis en novembre de cette année 2001, chaque fois durant cinq jours : l'église de Pentecôte – huit cents membres – m'a instamment demandé un enseignement et une formation à la lecture personnelle et quotidienne de l'Ecriture. Un événement à la fois anecdotique et historique.

Son pasteur, Michel Schneider – frère de Rolf Schneider, un des chantres de Jeunesse en Mission en terre romande – avait double raison de m'accueillir dans son Eglise.

D'abord parce qu'avec son frère, il participa à l'un ou l'autre de mes enseignements au Chalet-à-Gobet. Ensuite à cause de son épouse, Evelyne Schnetz, d'origine juive. Alors qu'elle était étudiante en 1968 à Paris, agnostique et révoltée, elle milita dans la révolution marquante de cette année. Et pour parfaire son opposition marxiste à la mentalité de

l'époque - et mieux révolutionner, voire contrer la spiritualité de sa double appartenance au peuple élu et à son cadet, l'Eglise - elle s'inscrit comme élève de la Faculté de théologie de Strasbourg.

Humour du Seigneur : elle Le rencontra alors que, dans sa contestation de la vérité, elle était présente lors d'une mission de l'évangéliste Marcel Tabailoux. Un échange d'élèves de Facultés lui offrit la possibilité de venir à Lausanne où elle devint une familière de La Ligue et du Calé.

Evelyne et Michel Schneider, dès longtemps, étaient conscients de l'indigence dont souffraient autant que d'autres, les églises de Pentecôte. Dès sa nomination à l'Eglise de Strasbourg avec la responsabilité qui en découlait, il demanda ma collaboration.

Quelle grâce d'enseigner mais aussi de révéler la richesse de la Parole biblique à un peuple qui, jusqu'ici, et avant tout, connaissait les expériences et la spiritualité valorisées dans les Assemblées de Pentecôte.

*

Pour de semblables raisons, à deux reprises cette année-là, je fus l'hôte de la "Porte Ouverte" à Mulhouse, communauté de deux mille membres gagnés à l'Evangile par l'étonnant ministère d'un artisan de souche mennonite, Jean Peterschmitt, également celui de son fils Samuel.

L'un et l'autre n'ont suivi d'autre Ecole que celle de l' Esprit Saint, de ses dons miraculeux accordés à ceux qui les recherchent dans une constante obéissance au Seigneur.

Humour du Seigneur : Samuel avait connaissance de mon ministère de formateur à la relation d'aide. Il me demanda si, lors d'une pastorale de l'Eglise de Pentecôte, j'acceptais d'instruire ses collègues de cette responsabilité de tout berger.

Dans mon imagination, je pensais m'adresser à une quarantaine de ministres. Or, je me suis trouvé, soudain, devant un auditoire de plus de quatre cents personnes, en majorité pasteurs et serviteurs de Dieu - en partie accompagnés de leur épouse - venus de France, de Belgique et même de Suisse.

Je n'ai pas changé mon enseignement. Mais sur-le-champ, sa tonalité habituellement apportée à une classe d'élèves, devint un message proclamé. J'ose dire qu'il rencontra un large écho. A l'écoute de mon enseignement, Pierre Trüschel, pasteur d'une semblable église de Pentecôte de Grenoble (huit cents membres) me convia à continuer dans son Eglise la formation des pasteurs pentecôtisants.

*

Autre humour du Seigneur, alors que j'étais une nouvelle fois l'invité d'un week-end dans la communauté de Samuel Peterschmitt. Le samedi soir, j'eus à m'adresser à une centaine de responsables de son Eglise puis, dès

22 h. (sic) à la cohorte des jeunes de l'Eglise. Le dimanche matin, Samuel me demanda quel message Dieu m'avait mis à cœur pour sa vaste assemblée. L'autorité de mon âge et l'affection fraternelle qui me lie à Samuel, me donnait liberté de lui dire :

- J'aimerais leur faire découvrir les richesses de la Parole de Dieu lorsqu'elle est attentivement écoutée à la lumière de l'Esprit. Car j'ai conscience de sa méconnaissance chez les Pentecôtistes !

A l'accoutumée, le culte du dimanche matin rassemblait deux mille participants. Après une fervente louange à laquelle présidait Samuel, remarquable chanteur et musicien accompagné de beaucoup d'instrumentistes, il s'apprêtait à me donner la Parole lorsqu'une femme s'avança vers le micro, devant l'estrade, disponible aux paroles prophétiques. Dans son vocabulaire dont je n'ai pas retenu les mots mais la pensée, elle dit :

- O mon peuple, je reconnais la ferveur de vos louanges et votre volonté de me réjouir par votre présence et votre prière... Je suis attentif à vos chants, à tout ce qu'il vous plaît de me dire. Mais l'heure est venue d'entendre ce que Moi j'ai à vous dire. Ce qui manque à votre engagement, c'est la connaissance de ma Parole. A son écoute, vous deviendrez des disciples instruits. Ils manquent à mon Eglise. Prenez donc le temps d'une fidèle attention à ma Parole. Lisez la Bible...

J'étais, moi le premier, profondément ému de ce message. Un coup d'œil complice à Samuel, et je montai en chaire. Durant près d'une heure, avec une attention tangiblement soutenue de la part des écoutants, je commentai les douze versets du premier chapitre de la première épître de Pierre.

En cette matinée mémorable, j'ai pris bonne note de l'hérésie dont se consolent trop de prédicateurs. Ils sont assurés qu'un message de dix à quinze minutes au maximum peut retenir l'attention d'un auditoire !

Cela me rappelle une parole caustique de Madame Thomas Roberts. Thomas me l'a rapportée personnellement. Alors qu'un dimanche matin, ensemble, ils étaient à l'écoute d'une prédication d'un collègue, Thomas, peu attentif non sans raison, eut son regard attiré vers l'épouse du prédicateur assise proche d'eux. Visiblement, elle intercédait. Thomas dit à sa femme :

- Regarde, elle prie pendant que son mari prêche.

Et Madame Roberts de lui murmurer :

- Si tu prêchais ainsi, je prierais aussi !

*

Bien d'autres portes me furent ouvertes en France. J'aurais des pages et des pages à écrire sur cet itinéraire qui, au cours des années, par train ou en voiture, m'emmena à Reims, Nancy, Lille, Bolbec, Paris, Thiers, Clermont-Ferrand, l'Ardèche, Lyon, Annecy, Bonneville, Nîmes, Marseille, Cannes, Nice. Et bien d'autres pages rappelleraient mes nombreuses missions en Belgique, sans oublier le Luxembourg, l'Algérie, le Portugal, la

Grèce, la Guyane française, l'Italie. Et l'Afrique noire. Ce serait un manque d'intelligence et de sagesse d'être mémorialiste de circonstances, d'événements, de personnes qui ont participé de ma vie, certes. A l'égal de certains sermons, une telle chronique laisserait l'attention.

*

Les Eglises mennonites du Jura neuchâtelois et bernois avaient aussi sollicité mon ministère. Luther avait en son temps persécuté ces communautés parce que leur fondateur, Menno, ouvert à la Réforme, refusait le baptême des enfants, condamnait le service militaire, les serments et les procès. L'évêque catholique de Bâle, contre toute attente, les prit sous sa protection, leur offrit de s'installer à partir de 1000 mètres d'altitude sur les crêtes du Jura, avec liberté de culte, à condition que leur lieu de rassemblement soit dissimulé au cœur des forêts ! Faut-il s'en étonner ? Le grain, ainsi enseveli, donna d'abondantes récoltes, au point que ces communautés essaimèrent en Alsace, Hollande, Prusse, Europe de l'Est et même aux Etats-Unis.

Les Mennonites d'Alsace, de Montbéliard, du Pays de Gex - également leur Ecole biblique du Bienenberg près de Liestal - à maintes reprises sollicitèrent ma collaboration. J'étais impressionné par l'authenticité de leur piété. Au Jura, à quatre heures, avant le goûter-souper précédant la traite des vaches, le père ou l'aïeul, à la table d'hôte et devant tous les membres de la famille rassemblés, domestiques compris, lisait un passage de l'Ecriture brièvement commenté, puis il pria.

Par souci de vérité, je dois ajouter que ces solides communautés ne sont pas épargnées. Sous le couvert de leur piété renouvelée de génération en génération peuvent se vivre des drames relationnels, voire passionnels, trop rarement mis en lumière. Leur compréhension erronée de la loi et de la grâce les enferme dans une culpabilité inavouée, quand ce n'est pas inavouable !

Là aussi, là encore, la relation d'aide a permis à quelques reprises que cette misère soit reconnue, confessée, pardonnée, guérie. Semblables à beaucoup de chrétiens d'autres églises ou communautés, ils m'ont rendu conscient d'une vérité élémentaire: la dureté légaliste, ou son contraire, la charité laxiste, étrangères à la vérité scripturaire, sont les pires contrefaçons de la sainteté. Le sang et l'Esprit du Christ Sauveur sont seuls à nous la communiquer.

*

Je suis embarrassé devant l'abondance de mes souvenirs belges. La porte de ce "plat pays" me fut largement ouverte par Théo Snitselaar, l'agent de La Ligue belge et néerlandaise. Avec humour et perspicacité - il n'en manquait pas - il faisait référence à mes titres (pasteur - évangéliste - réformé - évangélique - professeur de l'Institut Emmaüs - speaker de Radio Sottens) pour me recommander à toute église ou communauté, en particulier à l'Institut biblique belge de la Rue du Moniteur à Bruxelles. Non sans quelque raison, il s'attendait à ce que je contribue ainsi à

l'élargissement des cordeaux de la tente de La Ligue et à l'implanter dans tout lieu où j'étais invité. Le président de l'œuvre, Jean Haye et son épouse Valentine devenus par la suite de fidèles et généreux amis, faisaient semblables démarches dans les diverses communautés où leur profession d'intègres joailliers les avait fait connaître.

*

Il conviendra aussi de citer le couple Molinghen de Charleroi. Une sœur de Madame Molinghen était l'épouse du pasteur Philippe Besson de Villeret (Jura bernois), dans la paroisse duquel j'étais régulièrement accueilli. Jean Besson, père de Philippe, avait été connu, lui aussi, comme un des rares pasteurs-évangélistes de la Suisse romande.

Les Molinghen avaient cinq enfants qui devinrent, durant l'été, de fidèles campeurs du Camp de Vennes, tandis que le couple faisait visite à sa famille suisse. Ils furent

les premiers à convaincre les protestants évangéliques de Charleroi de se grouper en vue d'une évangélisation publique qu'ils me confièrent dans une salle louée pour l'occasion.

Il faut dire que mon origine suisse ajoutait facilement à mon crédit. En effet, beaucoup d'églises belges avaient été créées, ou pour le moins avaient bénéficié des services de pasteurs suisses. Les infirmières suisses étaient également sollicitées comme sœurs soignantes. Edmée Cottier fut de leur nombre. Elle était à l'œuvre dans le Borinage en 1940, quand les Allemands envahirent la Belgique. Elle fut parmi les milliers en fuite sur les routes menant vers la France, routes que les avions Stukas, par vagues successives, mitraillaient sans pitié.

J'en termine avec la Belgique, en rappelant qu'au cours de mes missions du soir, parfois complétées durant la journée par des cours à l'Institut biblique de Bruxelles ou par des cours de relation d'aide auprès d'assemblées pastorales, j'ai fait connaissance et lié fidèle amitié avec deux pasteurs : Paul Vandenbroek et Karl Ledune. Si je les mentionne, c'est que cette fraternité avec le premier a favorisé l'accueil de mon fils Jean-Luc durant deux ans comme collaborateur au service de la radio-télévision protestante belge ; elle a incité le second à venir exercer son ministère à Genève où il est devenu un fidèle collaborateur de La Ligue, responsable d'un camp d'aînés et membre du Conseil.

*

Ma deuxième visite à Paris me mit en contact avec des frères rattachés, pour la plupart, à la communauté du Point du Jour qu'avait fondée Thomas Roberts. Jules Thobois, lui aussi pasteur et évangéliste ouvert à la vie et aux charismes de l'Esprit, en était le responsable. Cette fois encore, le privilège me fut accordé de travailler au côté d'un frère renommé : Derek Prince. Durant une semaine, nous eûmes la responsabilité de formateurs de pasteurs et disciples en charge de communautés, plus particulièrement de relation d'aide.

Deux raisons me font garder mémoire de ce séminaire. Pour la première fois, j'étais en même temps collaborateur et à l'écoute d'un frère dont l'expérience d'évangéliste et de libérateur des démons faisait autorité, sans que soit mêlé à son message quelque redondante vertu de la psychologie. Sa personne, son message, son expérience me confortèrent et me confirmèrent dans ma vocation.

Secondement, je fis fraternelle connaissance avec Jules Thobois dont le ministère, semblable au mien sous beaucoup d'aspects, m'intéressa vivement. Outre sa lourde responsabilité à la tête d'une forte communauté pentecôtisante, il avait beaucoup d'intérêt pour la formation des chrétiens engagés et responsables de la vie et du rayonnement de leur église. A deux reprises, il me confia l'enseignement dans l'un ou l'autre de ses séminaires.

Par lui, je fus mis en contact avec des serviteurs qui marquaient les milieux évangéliques de France.

Deux, en particulier : le pasteur Yvon Charles, responsable du Centre missionnaire de Carhaix en Bretagne et rédacteur en chef de la Revue très appréciée "Documents expériences". Puis Clément Le Cossec qui gagna à l'Évangile des milliers de Tziganes. Il devint à la fois leur apôtre et leur évêque.

A ses heures Jules Thobois connut l'opposition discrète – mais non moins réelle – que peut susciter dans les églises traditionnelles et les communautés la théologie "pentecôtisante". Fraternellement unis dans ce combat, nous devînmes "compagnons de misère et de royauté" comme le dit l'apôtre Jean (Apoc. 1.1) sans que nous en restent des stigmates !

Il était frère d'André Thobois, pasteur de l'Eglise baptiste. Il était reconnu comme un serviteur dont le ministère évangélique de stricte obéissance non charismatique faisait autorité. Cela contribua à ma formation et à ma tâche de rassembleur. On peut être frère de sang... et d'Esprit, tout en gardant pleine liberté et fidélité à une vocation différente. L'oreille ne ressemble pas à l'œil. Aussi précieux l'un que l'autre, ils ont des ministères différents quand même ils se réclament l'un et l'autre de la même tête ! L'Ennemi "diviseur" travaille souvent à effacer dans l'Eglise cette vérité élémentaire.

*

Si j'évoque mes quelques passages à Marseille, c'est qu'ils laissent à ma mémoire des heures inoubliables, riches d'une double originalité.

C'est d'abord qu'un pasteur réformé, Jacques Marchand, prit le risque de m'inviter à une évangélisation dans le cadre du temple réformé de la ville. Il persuada les responsables des autres églises de participer à cette mission.

C'est ainsi qu'à cette première occasion, je fis fraternellement connaissance avec les pasteurs de différentes communautés, et parmi elles – une véritable découverte – les pasteurs et responsables de l'Eglise évangélique arménienne. Je me trouvais soudain en authentique communion de foi avec des chrétiens dont la piété était marquée de la ferveur que suscite la persécution.

Une à deux années plus tard, cette première mission encouragea la récurrence, dans le cadre nouveau lui aussi, d'une salle de cinéma louée pour l'occasion. Dieu en connaît les fruits. Entre autres détails, je fus logé dans un Centre qui accueillait les missionnaires en partance par bateau vers l'Orient, mais le plus souvent vers l'Afrique. Ce Centre avait pour responsables la famille d'Emmanuel Bloch, l'intendant de l'Institut Emmaüs à Vennes.

Par la suite, la communauté arménienne m'a invité, non plus comme évangéliste, mais comme enseignant de la Parole. A chaque fois, j'ai goûté à la profonde piété de ce peuple parmi les premiers à avoir reçu l'Évangile. J'ai aussi goûté à la saveur de leurs mets originaux, à leur table généreusement hospitalière.

*

Deux autres régions de France, celles de Thiers et Clermont-Ferrand, ont accueilli mon ministère et ajouté quelques pages heureuses à mon histoire.

Je fus invité à Thiers par Jean Déglon, un aîné appelé Pépé Déglon par ses amis. Vaudois d'origine, expatrié bien avant la guerre de 1939, il avait créé et développé à Thiers une importante manufacture de coutellerie. Il vécut en France toutes les années de guerre. Parallèlement à ses responsabilités professionnelles, à cause de son engagement chrétien il joua dans sa région un rôle hors du commun. La nationalité française de ses enfants fit de l'un d'eux une victime de la répression allemande. Jean parlait aussi cette langue. En beaucoup de circonstances difficiles, il fut requis par l'occupant pour être le médiateur traducteur. De plus, sa foi liée à sa nationalité suisse le fit reconnaître et admettre comme aumônier auprès des prisonniers de guerre, quelquefois comme chapelain d'hommes condamnés et exécutés.

La libération fut l'occasion pour les Autorités locales de saluer en lui un notable hautement considéré alors qu'en fait il restait un homme simple, proche de chacun.

La reprise industrielle de l'après-guerre lui permit de développer son entreprise. Régulièrement, il venait en Suisse, en voyage d'affaires. Il connaissait La Ligue. En accord avec les pasteurs de son Eglise réformée, il en était un membre soutien pour toute la région.

A l'occasion d'une de ses visites à Lausanne – il y avait gardé des amis – il vint faire ma connaissance. Il était porteur de nombreuses pièces de

coutellerie au bénéfice du Camp et renouvela souvent ce geste généreux, Emmaüs n'étant pas oublié.

C'est ainsi que notre fraternelle amitié amena son souhait de me voir à l'œuvre dans le Puy-de-Dôme.

Accueilli chez lui à deux reprises, j'évangélisais la région avec l'appui de l'Eglise réformée de Thiers. Il ne manquait pas de m'emmener en visite dans la diaspora protestante. C'est ainsi qu'en 1959 le pasteur Alain Schvartz de Clermont-Ferrand m'accueillit aussi dans son secteur. De cette rencontre naquit entre le foyer d'Alain et le nôtre une fidèle amitié bientôt étayée par nos retrouvailles annuelles à la Retraite de l'Union de prières de Charmes.

Alain Schvartz était pasteur responsable des protestants de la banlieue. La cité était desservie par deux pasteurs. Non sans raison, j'ai aussi gardé particulière mémoire de l'un d'eux : Alphonse Maillot. Prédicateur réputé, ce qualificatif couvrait ses charismes d'exégète et d'homme de plume, doté d'une trop rare vertu : il était libéré de la solennité du verbe pastoral sans que sa verve éminemment mordante, riche en humour, n'enlève aucun iota à la solennité et à la vérité de la Parole.

C'était redoutable de l'avoir comme auditeur. Je fus gratifié de sa fraternelle amitié. Par ailleurs je n'ai jamais oublié une parole qui retentit à la fin d'un après-midi dans le vestibule sur lequel ouvrait ma chambre alors que j'étais son hôte. Il appela son épouse (je lui donne un prénom puisque j'ai oublié celui par lequel il l'interpella).

- Alice ! Alice... Je suis de retour... Ecoute, j'ai à confesser ce qui vient de m'arriver. J'ai été au cinéma. J'ai vu le film "Les amants". J'ai couché cet après-midi avec Jeanne Moreau... Je te demande pardon d'avoir cédé à cet adultère...

Convié à prendre une tasse de thé, je pris la liberté de demander le sens de ce propos, d'autant plus que Madame Maillot n'en paraissait pas assombrie. J'appris d'Alphonse Maillot que les spectateurs du film "Les amants", pour la première fois dans l'histoire du cinéma, visualisaient en détail et sans "coupure" les ébats amoureux de deux amants.

Cet aveu avait été intentionnellement rapporté à haute voix pour que je l'entende. L'humour n'en était pas absent, ni la loyauté. J'ai apprécié cet aspect d'humilité.

CHAPITRE X

CHARMES, EN ARDECHE

J'ignore les origines du nom de cette localité sise à dix kilomètres au sud de Valence, sur la rive droite du Rhône. Je serais tenté d'évoquer l'arbre qui porte ce nom. Taillé à juste hauteur et multiplié, il devient haie ou charmille. Illustration de la place qu'a prise dans mes souvenirs ce petit village aux maisons étagées sur les premières pentes de l'Ardèche. Les temps de retraite qu'y vivaient les quelques deux cents participants durant cinq à six jours une fois l'an étaient un oasis, cadré par une haie séparant du monde en même temps qu'une charmille à l'ombre du Tout-Puissant.

Un bref rappel de l'Histoire évoquera cette œuvre de l'Esprit. En France comme en Suisse, vers les années 1930, le catholicisme romain était fermé à tout ce que recouvrait le protestantisme. Ce dernier était minoritaire. Ses nombreuses dénominations effritaient son unité. Toutefois, en Ardèche, les persécutions du dix-septième siècle et la contre-réforme n'avaient pas éteint les tisons.

A l'heure où la prédication de l'évangéliste anglais Douglas Scott² faisait souffler sur la France un vent pentecôtiste, Louis Dallièrè était le jeune pasteur de la paroisse réformée de Charmes – Bruzac – Soyons – St-Georges-les-Bains. Sa riche culture le destinait à une chaire de théologie à la Faculté universitaire de Montpellier.

Les échos du réveil pentecôtiste parvinrent en Ardèche. Louis Dallièrè, informé de la présence de Scott au Havre, s'y rendit et en revint convaincu. Dieu était à l'œuvre. La vie, les fruits, les charismes étaient bien ceux de l'Esprit-saint. A cette certitude s'en ajouta une autre. Le Seigneur accorde cette onction à qui la cherche. Les fidèles de Charmes et de l'Ardèche pouvaient aussi la recevoir.

L'attente devint réalité. Plusieurs pasteurs et conseillers presbytéraux des églises cévenoles vécurent dans leurs paroisses un renouveau dans l'Esprit. A l'époque, les églises de Belgique et de France accueillèrent volontiers les pasteurs suisses au terme de leurs études en Faculté. Nombre de pasteurs genevois avaient vécu en Ardèche. Cependant le premier à nous en parler avait été le pasteur français Jacques Desfarges, de la paroisse de Chalençon. Alors que nous habitions encore à Syens, c'est par lui que nous fûmes instruits du Réveil de l'Ardèche, à l'occasion de son passage à Lausanne. André Frommel et Paul Dunant l'avaient vécu avant leur retour à Genève. Tous deux participaient à nos retraites occasionnelles de Fresens où, semblablement nous étions à chercher un renouveau dans l'Esprit.

² nb : voir <http://www.museedudesert.com/article5699.html>

Je ne sais plus l'année de mon premier voyage à Charmes. Par contre, je n'ai jamais oublié les impressions que me laissa ce premier contact.

A l'écart du village, au fond d'une large faille creusée par un torrent habituellement paisible mais tumultueux quand passent les orages, adossée à la pente qui surplombe l'étroite rivière, une ancienne manufacture. Le rez inférieur dont les grandes fenêtres ouvrent sur le torrent proche, est une longue salle voûtée en ogive. Le climat d'août, en Ardèche dans semblable endroit, est une étuve oppressante. Quasi enterrée sur l'un de ses côtés, la salle est un lieu rafraîchissant. Il convient aussi bien à la vie culturelle qu'à l'enseignement ex cathedra.

Le rez supérieur - cuisine, salle à manger, chambres - ouvre sur un terre-plein à son tour adossé à la pente abrupte ; il y fait relativement frais, grâce à l'ombre des grands arbres qui le surplombent. Ce terre-plein est un endroit idéal pour les travaux de ménage - épluchage des légumes, lavage et essuyage de la vaisselle - et, parallèlement, un lieu d'accueil, d'échanges, de communion fraternelle. Prolongées sur l'amont et le long de la rivière, des terrasses de verdure aboutissent à un vaste baptistère, naturellement creusé par une chute du torrent, avec une profondeur qui permet sans risque l'immersion.

A la distance de dix minutes à pied, à l'autre extrémité du village riverain du Rhône qui coule à l'est, le temple de simple maçonnerie surmontée d'un clocher est meublé de longs bancs aux dossiers rudes, dominés par une haute chaire. Un grand auditoire y trouve place. La cour et la route forment un terre-plein, lieu possible de dialogue et de fraternisation au sortir d'un culte ou d'un séminaire. Les dix minutes de marche d'un lieu à l'autre obligent à un déplacement favorable aux échanges, mais favorable aussi à une meilleure écoute, après que nous ayons ainsi pris l'air et que nos jambes aient été dégoûdées.

Je ne suis pas paysagiste. Cette description s'accorde avec une certitude : dans sa souveraineté, Dieu choisit des lieux justement aménagés, favorables à l'enseignement et au renouveau de son Eglise. Vennes, Grandchamp, Saint-Loup, bénéficient d'une même prédestination. Encore faut-il que demeurent fidèles à la vocation de ces lieux ceux qui en ont la responsabilité ou en sont les successeurs. Je pourrais désigner d'autres lieux bénis sur lesquels l'Ennemi a mis sa main par le biais d'une théologie ou d'une spiritualité dites chrétiennes, alors que le fondement et la source en ont été écartés ou marginalisés.

*

Charmes ! C'est d'abord Louis Dallièrre. J'ai rappelé plus haut que l'Eglise réformée l'avait pressenti comme professeur à la Faculté de théologie de Montpellier. Témoignage de son humilité et de son obéissance au Seigneur : sa vie dans l'Esprit lui ouvrit un tout autre chemin.

Les révélations qu'il reçut du Seigneur étayées par sa connaissance de l'Histoire et sa haute culture théologique avaient large écho. Un journal

publié en accord avec les pasteurs de l'Ardèche communiquait son enseignement.

La remise en honneur de la personne du Saint-Esprit, de ses fruits et de ses dons, l'autorité reconnue du Seigneur révélé par l'Esprit et l'Écriture sainte, ne concordait pas avec la théologie libérale en cours. Celle-ci fit connaître ses contestations. Elles ne purent toutefois empêcher l'heureuse réforme finalement agréée par le Synode de l'Église réformée de France : l'enfant baptisé, puis confirmé, peut, en tout temps, demander que cette confirmation s'exprime par une immersion rappelant le sens premier du baptême.

Le pasteur Jacques Bost, ami de Louis Dallière, dans l'un de ses écrits³ rapporte que Douglas Scott eut une mission de plusieurs semaines à Privas, fréquentée par les chrétiens venus de toute l'Ardèche. Il revint plusieurs fois dans la région.

*

La guerre de 1939-1945 mit en veilleuse le rassemblement des pasteurs qui vivaient le réveil. Parallèlement quelques-uns de ceux qui s'étaient groupés autour de Louis Dallière, et parmi eux trois de ses plus proches frères de la première heure, se séparèrent de lui. Jacques Desfarges entraîna dans la dissidence sa paroisse de Chalencon. Emile Dallière, frère de Louis, ouvrit à Evreux une communauté elle aussi hors l'Église réformée. Le troisième, Henri de Worm fit de même, sur territoire belge.

Après plusieurs années, Jacques Desfarges perdit la confiance de sa paroisse et termina douloureusement sa vie comme libraire ambulante à Marseille. Emile Dallière vécut aussi la souffrance de se voir contesté par l'église qu'il avait fondée. Ses qualifications l'orientèrent vers l'évangélisation et la rédaction de commentaires bibliques appréciés. Tardivement, il se réconcilia avec son frère Louis.

Quant au troisième, il vit semblablement son œuvre belge s'effriter, sa santé décliner et la maladie bientôt l'emporter.

L'histoire de ces trois pasteurs fut pour moi un enseignement, en même temps qu'une sévère mise en garde : la dissidence, sous ses aspects de fidélité à la saine doctrine et de marche selon l'Esprit, échappe rarement à quelque orgueil spirituel teinté d'une recherche de pouvoir, finalement d'obéissance inconsciente au Diviseur céleste.

J'en ai discerné la confirmation dans une autre page de l'histoire du réveil dit de la Drôme. Ce département fait face à l'Ardèche, sur l'autre rive du Rhône. Je n'en rapporte pas les annales. Ce réveil eut des artisans comparables à ceux de l'Ardèche. Ils firent une œuvre d'évangélisation féconde, sur place et au loin. La Suisse romande bénéficia du ministère des Brigades de la Drôme. A la différence de ce qui se passait en Ardèche, les pasteurs, très attachés à la prédication de la Parole biblique, se défièrent du pentecôtisme, en suspectèrent les manifestations et mirent en garde contre toute recherche des charismes.

³ La vie des Églises protestantes dans la vallée de la Drôme de 1928 à 1938. Ed. Les Bergers et les Mages, 1977.

Les Brigadiers discernaient certaines faiblesses réelles du pentecôtisme. Monsieur Dallière aussi, mais il ne jeta pas l'enfant avec l'eau du bain !

Les fruits de la prédication des Brigadiers furent réels. Leurs appels à la conversion, au salut, à la sanctification, à la lecture de la Parole, touchèrent beaucoup de gens. Mais le rayonnement de ces nouveaux disciples fut limité à la mesure de la mouvance qui animait les Brigadiers. Elle s'arrêta avec leur disparition.

On peut limiter la souveraineté du Seigneur et celle de l'Esprit en lui opposant nos propres raisonnements issus de nos propres pensées. C'est un des aspects de notre liberté en Christ. Cela n'est pas sans conséquence. Le réveil de la Drôme s'inscrit aujourd'hui dans l'Histoire du passé. Le réveil de l'Ardèche, lui aussi, connaît de nombreuses pages d'histoire passées, mais il n'a cessé d'en écrire de nouvelles.

Ma profonde déférence envers Louis Dallière, du reste partagée par tous les membres de l'Union de prières, est à mille lieues d'un attachement aveugle et servile à un gourou. Non ! Cet homme de Dieu était un véritable père, berger, évêque, docteur, pasteur. Sa riche personnalité était, avant tout, marquée d'humilité. Elle eut pour évidente démonstration le profil modèle qu'il donna à l'œuvre de l'Esprit qui l'inspirait.

Il s'entoura d'un groupe de pasteurs intitulé "Directoire de l'Union de prières". Ils partagèrent sa constante volonté de garder cette "union" dans la mouvance de l'Esprit et d'éviter qu'elle devienne une institution ecclésiale. Son humilité l'amena à renoncer au professorat et à renouveler d'année en année son service fidèle de la petite paroisse de Charmes. Lorsque ses écrits devinrent le sujet de contestations d'ordre théologique, il n'hésita pas à ensevelir sa plume de prophète et de docteur et à limiter aux membres de l'Union de prières la connaissance de ses remarquables études simplement dactylographiées. Son enracinement à Charmes illustre l'arbre planté près d'un courant d'eau (Psaume 1). Sa vue prophétique de notre histoire contemporaine s'inscrit dans le développement et la croissance de trois branches maîtresses :

1. La charte de l'Union de prières.

J'en relève pour vous les quatre aspects fondamentaux :

- a) Le réveil des églises par la conversion personnelle à Jésus-Christ... dans toutes les églises catholiques et orientales aussi bien qu'au sein du protestantisme réformé évangélique de toute dénomination.*
- b) Dès 1930, alors que le peuple juif était encore dispersé dans toutes les nations, y occupant même des postes clefs, il eut connaissance, par le Seigneur, de ce qui allait bouleverser l'histoire et en hâter l'achèvement : la réintégration d'Israël dans sa terre. A cette période d'entre les deux guerres, personne n'imaginait ce que seraient cette nouvelle sortie d'Egypte et cette traversée du désert vers Canaan. Monsieur Dallière, conscient de l'apostasie présente*

en toutes les églises, eut la certitude que "le reste" révélé par Paul aux Romains (ch. 11, 5) était appelé non seulement à l'unité dans le corps du Christ, mais à ne pas l'envisager sans qu'y soit intégré notre frère aîné, le peuple juif. C'est pourquoi il inscrivit dans la charte "la prière pour l'illumination du peuple juif... la réconciliation des Gentils et des Juifs sur le Rocher de Christ".

- c) Accomplissement de la prophétie d'Esaië 10. 22-23 réactivée par Paul dans son épître aux Romains (9. 27), cette marche vers l'unité des Gentils et des Juifs est solidaire, en même temps que dépendante de l'unité visible des Eglises. Le Diviseur les a séparées et souvent dressées les unes contre les autres. La prière proposée à ce sujet inclut l'Eglise universelle et ses dénominations.
- d) La venue de Christ et l'instauration de son Royaume motivent les trois premiers sujets de prière. Non sans raison, Monsieur Dallière le soulignait : "C'est avant tout une prière pour que les chrétiens veuillent le retour du Christ... et la victoire encore retardée de la résurrection des morts.
2. La deuxième branche maîtresse issue de ce réveil prophétique embrassait le domaine contesté – pour ne pas dire le champ de bataille – d'une théologie ressourcée dans l'Ancien et le Nouveau Testament, enrichie du témoignage des pères de l'Eglise, de la connaissance de son histoire aussi éclairante que celle de la première alliance. L'Union de prières, d'année en année, devint la chaire où nous étions enseignés par le docteur de l'Eglise Louis Dallière, bientôt secondé par le savoir inspiré d'autres membres du Directoire de la première heure. Il conviendrait de les citer tous, suscités dès 1950 et, de décennie en décennie, nous apportant la richesse spécifique de leur personnelle vocation : Philippe Blanc, Marc Eldin, René de Richemont, Thomas Roberts, Jacques Serr, Henri Schaerer, et plus tard, Lucien Schneider, Fadiey Lovsky, André Cornette, une liste bien incomplète.
3. La révélation prophétique met en lumière un aspect particulier, souvent effacé de la mémoire de l'Eglise, par contre érigé en volonté première et constante par le prince de ce monde : l'apparition et l'hégémonie mondiale de l'Antéchrist. La mise en œuvre de ce dessein satanique et son avènement est liée à une séduction de l'Eglise. Dans chaque retraite de l'Union de prières, l'importance donnée jour après jour à l'enseignement de la saine doctrine apostolique était déjà une volonté de mettre en échec l'apostasie. Comble de scandale, au long des siècles, elle avait motivé la persécution incessante des fils d'Israël par l'Eglise. La solution finale fomentée par Hitler dans le pays même de Luther en était une terrifiante démonstration. Le prétendu siècle des lumières, la contre Réforme, l'hégémonie cachée de la Franc-maçonnerie, la révolution française style Voltaire, Rousseau, Descartes, idolâtres de la Raison, avaient gagné et asservi l'Europe, la France en particulier, par le biais d'une scolarité laïque et anticléricale. Il fallait porter le combat sur le terrain où elle se cultive : l'Ecole.

Voilà la motivation de cette troisième branche d'activités de l'Union de prières, celle-là véritablement instituée. Dans le village de Charmes, Monsieur et Madame Dallière ouvrirent l'Ecole et le Lycée où les enfants, issus de familles chrétiennes de France ou d'ailleurs, recevaient un enseignement semblable à celui de toute Ecole laïque, cependant éclairé par la vérité de la révélation chrétienne. Parallèlement, au cœur de cette paroisse de l'Eglise réformée se constitua, sous l'égide de Monsieur Dallière, un corps enseignant d'hommes et de femmes consacrés, participants d'une vie communautaire locale.

*

L'enseignement théologique reçu d'année en année à la Retraite de l'Union de prières – Lisette faisait son possible pour m'y accompagner – a nourri notre foi, orienté mes lectures et mes écrits, inspiré mon ministère. Mieux qu'un enseignement, nous avons été formés personnellement et communautairement à la prière et à la vie dans l'Esprit.

Après l'étude du matin précédant le petit-déjeuner, le culte célébré selon la liturgie de l'Eglise réformée nous préparait à la sainte Cène suivie, jusqu'à l'heure du repas de midi, d'une prière commune ponctuée de chants, de visions, de paroles de connaissance ou de sagesse, de chants en langue, d'exhortations prophétiques, de prières d'humiliation, de louanges, d'intercessions. Ces heures étaient la mise en pratique de l'enseignement de Paul au chapitre 14 de la première épître aux Corinthiens.

Monsieur Dallière en était l'ordonnateur vigilant. Debout, comme un berger veillant sur le troupeau – en grec : episcopo – il dirigeait la symphonie inspirée jour après jour, par l'Esprit. Celui ou celle qui souhaitait mêler sa voix à l'oraison commune restait debout, dans l'attente de l'amen prononcé en conclusion de la prière de l'un ou l'autre des participants. Un geste de Monsieur Dallière lui donnait liberté de s'exprimer.

Cette discipline favorisait la participation de tous à la prière. L'exhortation de Paul de veiller au bon ordre comportait une discipline complémentaire. Il était recommandé au nouvel intervenant, si possible, de prolonger l'oraison du précédent. Une véritable édification commune, œuvre de l'Esprit, nous était ainsi accordée.

La solennité de cette forme cultuelle n'avait rien de rigide. Elle nous laissait, au contraire, une grande liberté d'expression où même l'humour et le rire avaient voix au chapitre.

*

Les heures de l'après-midi, dans l'été de la Provence et sa douce chaleur, invitent à la sieste. Mais la plupart des retraitants se retrouvaient, par groupe, dans les cours attenantes aux maisons, plus souvent encore sur les berges du torrent et le vaste pourtour de roches lisses bordant le baptistère naturel où se pratiquait le baptême par immersion.

Je l'ai dit au travers de nombreuses pages de cette biographie, ma personnalité d'origine connaissait des angles, des tranchants, des traits de caractère et de tempérament dont Lisette, sans mot dire, s'accommodait. A cela s'ajoutait un tourment intérieur dès longtemps éprouvé : mes convictions n'étaient pas toujours associées à ma pratique d'une obéissance personnelle et pastorale.

Lisette, bien avant moi, demanda le baptême avec la certitude qu'elle serait bénie dans cette expression de la mort à soi-même et d'une résurrection en nouveauté de vie. L'Esprit renouvela non seulement son amour du Seigneur, mais son amour pour son "bougre de mari" !

Je pris à mon tour la décision de passer par une immersion qui traduirait ma volonté de crucifixion de ma chair récalcitrante et de demander au Seigneur une onction qui, dans mon ministère, accomplirait ce que je croyais, mais pratiquais difficilement.

Les baptêmes n'allaient pas sans une préparation et une approbation du Directoire. Voici quelques extraits de la lettre que j'adressai à Monsieur Dallière:

A l'écoute de votre enseignement se sont imposées à mon esprit la valeur et l'importance du signe de cette immersion. J'ai mis du temps à en comprendre à la fois la grâce et la nécessité.

Vos études du matin m'ont rappelé la fidélité du Seigneur envers son Eglise, au cours de son Histoire aux pages tantôt attristantes, tantôt glorieuses, Il n'a cessé de travailler à l'étendre, à l'édifier, à la réformer, à la restaurer. Vous avez souligné que ce fut l'œuvre de l'Esprit et de la Parole, accueillis et vécus par beaucoup de serviteurs, eux aussi fidèles et parfois martyrs.

J'ai retenu vos exhortations inspirées du ministère des apôtres : "Il faut toujours prier et ne point se relâcher... Nous moissonnerons si nous ne nous relâchons point". Je n'échappe pas à l'interpellation que me font entendre ces paroles. Je m'en explique.

Vous avez eu connaissance de ce que l'Eglise vaudoise vit par la grâce de Dieu. Croisade 58, avec tout ce que cet effort a connu de positif et d'encourageant, m'a laissé pourtant avec l'impression que nous trahissions le glorieux Evangile dont nous étions porteurs, Thomas Roberts et moi.

Certes, le message intéressait la foule, renouvelée durant dix-huit soirs. Elle en témoignait par sa réponse à l'appel à la conversion chaque soir. Mais, en vérité, en faisons-nous dès lors des témoins engagés et, à leur tour serviteurs et disciples du Christ ?

Quelle réformation, quel réveil, apporteraient-ils à leur paroisse ou à leur communauté, si leur foi ne dépassait pas leur conviction première d'être maintenant sauvés ?

En bref, que manque-t-il à notre message pour qu'il soit suivi d'une fondamentale remise en question de la tiédeur générale et ecclésiale des chrétiens convertis ?

Cette question, dès longtemps présente en mon esprit, a été ravivée par Croisade 58.

Or, récemment est venue à ma connaissance un petit livre écrit par un groupe de pasteurs neuchâtelois traitant du "baptême dans l'Eglise réformée".

Cette étude sérieuse, documentée, est une mise en question pertinente du baptême d'enfant généralement pratiqué dans nos Eglises. Elle fait large mention de ce qui s'est passé dans l'Eglise réformée de France, par suite de votre ministère et celui de l'Union de prières.

Elle clame la nécessité de sortir de la confusion que maintient et officialise dans l'Eglise un pédobaptême inefficace, au sein d'une chrétienté moribonde et apostate. Elle démontre bibliquement et historiquement, l'importance et la valeur d'une présentation de l'enfant, avec engagement des parents à l'élever et à l'instruire des choses de la foi. Elle propose qu'à l'âge librement choisi par l'enfant enseigné, il soit convié à un baptême d'eau et d'Esprit, et devienne en vérité un membre visible et actif de son église.

J'ai appris hélas qu'à l'exception de deux pasteurs, les collègues signataires de cet opuscule continuent à baptiser les enfants, sans faire entendre à leur Eglise l'heureuse réformation que serait la présentation en remplacement du baptême des enfants.

Alors que je serais prêt à en blâmer mes frères, je me heurte à la poutre qui obstrue mon regard. Ma prédication s'accompagne-t-elle d'une obéissance personnelle concrète à la Parole ?

Si la maladie de l'Eglise tient à sa théologie, intellectuellement pensée, droitement formulée, mais limitée à son expression verbale, est-ce que, pour ma part, je n'aggrave pas cette infirmité par mes convictions, elles aussi parfois restées au niveau de la formulation ?

Comment me dire convaincu de la vérité de l'immersion dans la perspective et l'annonce du retour du Seigneur, sans l'avoir vécue personnellement et en mon propre corps ?

J'ai décidé d'entrer dans ce chemin d'obéissance sans négliger d'en professer le sens auprès de ceux qui m'en demanderaient raison.

J'ai vécu l'immersion un dimanche après-midi, dont j'ai oublié la date. Cette obéissance m'a engagé dans un chemin de croissance dans la foi, et en beaucoup de domaines, de renoncement à la chair, de marche selon l'Esprit. En maintes situations et circonstances, j'ai éprouvé que Dieu œuvre à notre formation et à notre éducation en vue de son Royaume. Un long apprentissage. J'en bénéficie encore, pleinement conscient qu'il n'est pas terminé.

CHAPITRE XI

AUTRES LIEUX... AFRIQUE DU NORD

A chaque fois que se présente sous ma plume la page blanche d'un nouveau chapitre, je reste de longs moments sans écrire. Que rapporter de la succession d'épisodes qui se présentent à mon esprit ?

Sans suffisance, je compare ma vie à l'arbre planté près d'un courant d'eau. Je n'ai pas délibérément choisi cet emplacement. Dieu m'en a fait la grâce. Conformément à la promesse du psaume 1.

L'arbre a grandi, s'est développé, d'année en année a étagé des branches solides et nouvelles. Ouvrir un chapitre, c'est lever les yeux pour discerner de quelle branche je vais parler. Car, en vérité, l'arbre n'en manque pas ! Ma difficulté ? Les frondaisons que je choisis de décrire auront-elles chez ceux qui me liront l'attrait, l'intérêt que je porte aux souvenirs évoqués ?

*

Dans un ordre plus ou moins chronologique, il est juste de faire état de ma collaboration avec les Groupes Bibliques Universitaires (GBU). Historiquement, ils ont un tronc commun avec La Ligue. Ernest Aebi et Armin Hoppler n'avaient cessé de me recommander ce secteur d'évangélisation dans le cadre des Gymnases et des Universités. Les Eglises réformées y étaient actives sous l'appellation "Association chrétienne des étudiants" (ACE). Alors que j'étais encore en Faculté, j'avais participé à leurs rencontres. Elles comportaient une activité culturelle, faisaient une place à la prière et au chant. Mais l'intérêt premier allait à la réflexion spirituelle et surtout théologique, visait les étudiants des autres Facultés, y compris l'Ecole d'ingénieurs devenue plus tard, à Zürich, le Politechnicum EPFZ, et à Lausanne l'EPUL, l'actuel EPFL. Mais, en vérité, invisible et non moins réel, un mur de séparation se dressait entre l'ACE et les GBU. Ces derniers cherchaient moins une information chrétienne universitaire que la conversion personnelle des étudiants, leur connaissance de la Parole, leur communion fraternelle et culturelle. Le commentaire du Lecteur avait sa place au sein des GBU, plus tard étendu aux GBE (groupes bibliques des Collèges et des Gymnases), au GBI (groupe biblique des infirmières et du personnel soignant). Le secrétaire général de La Ligue se devait donc de porter intérêt à ce secteur de labour et de semailles. Du reste l'un ou l'autre responsable des GBU était, de facto, membre du Conseil de La Ligue.

C'est ainsi qu'à deux reprises, dans la décennie 1950-1960, je fus participant de deux camps des GBU à Moscia près Locarno (Tessin), remarquable Centre de vacances appartenant au mouvement. A l'époque, Hans Bürki en était le responsable. Il avait été élevé dans l'Assemblée darbyste et avait, sans doute, souffert du sectarisme légaliste qui la

caractérisait. Pour s'en défaire, il s'égara bientôt dans une philosophie hautement psychologique et rationnelle. En Suisse romande en particulier, durant quelques années, il marqua de ses déviations le mouvement GBU. Zürich ne tomba pas dans le piège et lui retira tout mandat. Jusqu'à l'heure de cette confrontation avec lui et ses adeptes – parmi eux et tardivement plusieurs jeunes pasteurs – je vécus une heureuse collaboration avec les groupes universitaires, en particulier lors de leurs remarquables camps de Poggio Ubertini. Ce centre évangélique italien sis sur une colline en Toscane est à vingt kilomètres de Florence. Matinées et soirées groupaient la bonne cinquantaine de GBU-siennes et -usiens autour de la Parole, tandis que la plupart des après-midi permettaient les visites des fameux musées de Florence et des villes de Toscane : San Gimignano, Sienne, Pise. Le Chianti cultivé et bu sur place était la boisson préférée de nos repas de midi et du soir ! Il est à remarquer qu'il avait une saveur et une qualité qu'on ne retrouve pas dans les bouteilles paillées du Chianti importé en Suisse !

*

C'est à partir de ces camps qu'une réelle amitié me lia à Louis Perret devenu directeur du Gymnase français de Bienne, à Jacques Blandenier l'enseignant fidèle des Assemblées évangéliques de Suisse romande, à Raymond Gallay devenu pasteur de l'Eglise réformée de Bienne, aux deux fils de John Alexander de l'Action biblique, ainsi qu'à Maurice Gardiol issu de cette même dénomination.

Paul et Philippe Décorvet étaient aussi du nombre. Et bien d'autres jeunes gens et jeunes filles dont je n'ai pas mémorisé les noms alors que, durant les semaines en cette douce et pittoresque Toscane, leurs noms s'inscrivaient dans le Livre de vie, ou pour le moins y étaient destinés.

En vérité, seul Dieu en connaît la liste car, au cours des années qui suivirent et jusque récemment, à ma grande tristesse, j'ai dû apprendre ou constater que plusieurs se nourrissaient d'un autre pain que celui de la révélation biblique.

*

La collaboration Ligue - GBU a connu les heures fastes de Florence, puis des Editions communes : Ligue et Presses bibliques universitaires – une quinzaine de titres – dont Maurice Gardiol fut le principal artisan. Puis vint la période où des novateurs, assurés des bienfaits de leur théologie modernisée, entraînèrent le mouvement dans des zones où La Ligue ne pouvait donner son accord.

On reconnaît l'arbre à ses fruits. Un feuillage psycho-spirituel parfois les remplaça. Béni soit Dieu, depuis quelques années Ligue et GBU se côtoient sur le même chemin en collaboration avec un mouvement chrétien parmi les étudiants dont les origines sont américaines, Campus pour Christ. Un de mes petit-fils y a beaucoup milité, ce dont je me suis profondément réjoui !

*

A quelques reprises, une semblable collaboration s'établit avec les Groupes Bibliques des Infirmières (GBI) de Suisse et de France. Le Docteur Mosimann de la Neuveville (NE) m'associa à la formation spirituelle du personnel soignant. Devenu un cher ami, au côté du pasteur de la paroisse réformée il apporta son soutien et son témoignage aux occasionnelles rencontres d'évangélisation et d'édification qui me furent confiées à la Neuveville.

En France, semblablement, j'établis de fidèles relations avec la responsable des GBI, Eliane Delors, dont j'avais fait la connaissance lors d'une visite à la Léproserie de Valbonne. Ses parents en étaient à la fois directeurs et pasteur. Ils étaient membres de l'Union de prières de Charmes. Eliane, à deux reprises, me confia à ses côtés la responsabilité d'un camp de plusieurs jours à Chamrousse au-dessus de Grenoble. Lisette y fut associée alors qu'apparaissaient les premières manifestations de sa maladie d'Alzheimer. Une très fraternelle attention lui fut accordée de la part de tous les participants. Si je le mentionne, c'est que ce camp fut une des dernières réjouissances de sa vie. Non pas seulement parce qu'elle goûtait à l'affection constante dont elle était entourée, mais parce que le site de haute altitude de Chamrousse lui faisait retrouver ses souvenirs et sa prédilection pour la montagne.

*

C'est à Chamrousse que je vécus une des agressions violentes de l'Ennemi, lors de la libération d'une des participantes au camp. Elle venait d'Afrique du Nord. Elle était d'origine musulmane. Jusqu'à l'heure de sa rencontre avec l'Evangile, elle avait connu les interventions de plusieurs marabouts. Elle en était marquée. Mon enseignement mit en émoi les esprits qui l'habitaient et l'agitaient. Elle demanda d'en être délivrée.

Alors que dans le bureau d'Eliane et avec sa collaboration nous priions pour cette infirmière présente, les esprits au travers d'elle littéralement m'attaquèrent. Mue par une force surnaturelle, à deux reprises elle me précipita contre la paroi. Je ne m'attendais pas à une telle réaction. La surprise passée, je pris autorité sur les esprits. Au nom de Jésus, je les maîtrisai et leur ordonnai de quitter le corps et l'âme de cette jeune femme ainsi que le lieu où nous nous tenions. Je ne cache pas que ce fut un rude combat. Eliane, nullement effrayée, me seconda lucidement. Christ fut vainqueur.

*

Il est dit des douze disciples que, sur le moment, ils ne comprirent pas que la vie et la parole de Jésus accomplissaient le dessein et les promesses de Dieu envers Israël. C'est après l'élévation du Christ dans la gloire, qu'ils saisirent le sens et la portée de ce qu'annonce l'Ancien Testament, aujourd'hui confirmé par tous les textes du Nouveau Testament (Jean 12. 16).

L'expérience des disciples, en maintes situations, a été la mienne. Je fus, un jour, comme illuminé par la parole de Paul aux Colossiens. En effet, dès ma rencontre avec le Christ, ma vie et celle de Lisette et de nos enfants fut une constante mobilisation me séparant d'eux, alors qu'en fait, là où j'allais, pour quelques heures ou pour quelques jours, je n'avais qu'une hâte à l'esprit, c'était de les retrouver. Je dirais même qu'il me fallait lutter pour ne pas céder à l'impatience et au regret d'être séparé d'eux. Or, de retour, il arrivait que je reparte le même jour.

Lisette pouvait avoir de justes raisons d'en souffrir. Mais, en même temps, le lieu où j'étais en service connaissait de réelles bénédictions. L'impatience donnait libre cours en moi à des pensées irritées par la séparation d'avec les miens. C'était contradictoire. Je m'en voulais d'être loin des miens et d'avoir consenti à l'appel reçu d'un collègue ou d'une église. Et en même temps, j'étais persuadé quant à l'approbation du Seigneur, là où je me trouvais.

J'eus la réponse apaisante à cette contradiction intérieure lorsqu'un jour je lus : "Autrefois, vous étiez exclus de la présence de Dieu... Mais maintenant, Dieu vous a réconciliés avec Lui par le sacrifice de son Fils... Il vous a fait, bien sûr, demeurer dans la foi... vous y maintenir, sans vous laisser détourner de l'espérance de cet Evangile... Il vous faut en rester le serviteur... selon la responsabilité que Dieu vous a confiée... avertissant et enseignant tout homme avec toute la sagesse possible" (Col. 1. 21-28).

A l'écoute de cette citation biblique, dépouillée d'une partie de sa richesse et propre au témoignage de l'apôtre Paul, j'ai réalisé qu'en effet, ma nature récalcitrante, avec ses droits et ses revendications légitimes, est heureusement restée dépendante et finalement soumise aux injonctions de l'Esprit Saint.

Quand, avec Lisette, nous nous retrouverons devant le Seigneur, elle dira certainement que cette grâce lui fut aussi une consolation.

Cette présentation d'un aspect de mon ministère n'est pas une forme d'autojustification. Si en maintes occasions, j'ai construit avec du chaume alors que j'y mettais le prix de l'or et de l'argent, le jour de Dieu me le fera connaître (1 Cor. 3. 12-13).

*

Ainsi est-ce par obéissance qu'en 1960 - l'Algérie étant déjà en contestation avec son alliée dominatrice, la France - je répondis à l'appel de Roger Brunnet, agent de La Ligue à Oran. Il avait été parmi mes élèves d'Emmaüs. Il était actif en Algérie depuis quelques années, avait des contacts fraternels avec les diverses communautés plus ou moins missionnaires qui œuvraient dans le pays. La plus vivante et conquérante était la communauté de Pentecôte. La plus ancienne était l'Eglise réformée de France. Cette année-là était prévu un synode réformé. Roger, souhaitant ma collaboration au plan de La Ligue, avait persuadé le pasteur, président du Synode, de m'inviter à la session pour y apporter un message en rapport avec l'évangélisation trop ignorée des Réformés.

Ce président, le pasteur Chastonnaye, avait précisé : "Nous aimerions qu'il nous fasse part de ses expériences personnelles jointes à celles d'autres évangélistes ; qu'il nous entretienne de diverses méthodes d'annonce de l'Évangile au public non chrétien ou seulement christianisé."

Dans mes rares archives de ces années 1960, j'ai découvert le message délivré devant le Synode. J'en rappelle les grandes lignes. Elles apportent un éclairage quant à mon enseignement dans l'Église dont je me réclamaïs.

Mon exorde portait sur quatre constatations :

- 1. Le fossé entre Église et évangélisation demeure. Les pasteurs de paroisse en redoutent la concurrence, en suspectent d'emblée l'esprit sectaire qu'ils lui prêtent à tort. De fait, à cause de la pauvreté spirituelle de la plupart des paroisses, l'évangélisation ne crée pas de nouvelles églises, mais une Église renouvelée, ou réveillée.*
- 2. L'appel à l'unité devrait effacer l'appellation "secte" attribuée aux autres, et la remplacer par celle d'églises sœurs ou parallèles. Le respect fraternel des Réformés à l'égard des Catholiques aurait aussi à s'appliquer aux Évangéliques dénigrés, marginalisés à tort.*
- 3. Évangéliser, ce n'est pas redorer le blason terni d'une paroisse ou d'un ministère en crise. C'est d'abord rejoindre nos contemporains et leur faire découvrir leur profonde ignorance de l'amour et du dessein de Dieu envers eux.*
- 4. Paul donne priorité au ministère de l'évangéliste, à sa vocation, à ses charismes. Si la place et le respect de son titre lui étaient accordés dans l'Église, les pasteurs seraient les premiers à en être bénis. L'évangéliste pourvoit aux nouvelles naissances sans lesquelles l'Église ressemble à une famille sans enfants. Elle n'a pas d'avenir dans le temps présent.*

Comment évangéliser

- 1. On passe des heures à parler "méthodes". Elles offrent quelque intérêt, mais de graves défaillances. Elles tiennent de ceux qui, doctoralement, pastoralement, dans l'Église et les synodes, parlent de l'évangélisation qu'ils ne pratiquent pas. On retrouve en d'autres domaines cette caricature : les célibataires dissertent à la perfection sur le sujet de l'éducation familiale des enfants !*

Quand donc l'Église réformée apprendra-t-elle des communautés telles la Pentecôte, ou l'Armée du Salut, le ministère de l'Évangélisation ? On peut ne pas souscrire aux conceptions théologiques de ces deux mouvances de l'Esprit, cependant apprendre d'elles leur amour des perdus.

- 2. Sortir de la confusion. Thésée Taizé ? – en d'autres lieux – eut pour charisme en priorité, non la conversion ou la nouvelle naissance, mais*

l'ecclésiologie, le renouveau liturgique, sociologique, choses bonnes en soi, mais hors l'intérêt de l'évangéliste.

3. *Toute l'Écriture constitue la Bonne Nouvelle. Toutefois le verbe évangéliser apparaît en Luc 2. 10 : "Je vous annonce une bonne nouvelle... Il vous est né un Sauveur". La prédication de l'évangéliste met en évidence la personne et l'œuvre du Christ, seul médiateur entre Dieu et les hommes. Aspect complémentaire : le visage de l'Église et sa spiritualité sont-ils l'expression d'une bonne nouvelle ?*

Peut-être aurions-nous à découvrir que l'obstacle premier à l'Évangélisation du monde, c'est l'Église elle-même. Ninive était prête, mais pas Jonas. Corneille était prêt, mais pas Pierre.

4. *Paul à l'heure de prendre congé de l'Église d'Ephèse (Actes 20) a rappelé ce que fut son message missionnaire et apostolique :*
- *la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ (21)*
 - *la bonne nouvelle de la grâce de Dieu (24)*
 - *la prédication du Règne de Dieu (25)*
 - *tout le conseil divin (27)*

L'ordonnance de ces quatre étapes de la vie d'un chrétien est-elle observée, après que la première lui appartienne telle une expérience vécue ? La "décision" qui la caractérise n'est-elle pas le moment crucial du message de Billy Graham ? Ne correspond-elle pas au "banc des pénitents" que tend à négliger le responsable salutiste ?

5. *Urgentes interrogations : l'Institution de l'Église contribue-t-elle à en étouffer la vie ? N'a-t-elle pas confondu la grâce éternelle avec la profession d'une foi conforme à sa traditionnelle institution ?*
6. *Alarmante statistique d'une paroisse de l'Allemagne de l'Est :*

	<u>Année 1950</u>	<u>1957</u>	<u>1958</u>	<u>1959</u>
Baptêmes	300	170	100	60
Mariages	120	60	50	20
Services funèbres	300	200	250	200
Confirmands	325	225	180	3
Présence au culte	700	600	450	350

Le Courrier du cœur à Radio Sottens, mieux que les rapports de l'Église aveuglée sur elle-même, m'informe de la méconnaissance de l'Évangile et du ministère oublié ou méconnu de l'évangéliste.

7. *Marx a-t-il été meilleur observateur que les pasteurs, lorsqu'il a dit : "La religion est l'opium du peuple" ?*

Esaïe 1. 9 nous dit que l'Éternel, de siècle en siècle, a maintenu "un reste".

Il appartient à l'Église de le discerner, de l'encourager, de le mobiliser, de l'équiper.

... les pasteurs étant peut-être les premiers à devoir être instruits, à devoir prier pour que Dieu les secoure en leur envoyant des évangélistes.

*

L'ordre du jour de la session du synode ne prévoyait pas la mise en discussion de mon message. J'étais un invité de passage. Le synode était intéressé par bien d'autres délibérations.

Je m'en fus, moi aussi, vers les tâches que Roger Brunnet avait prévues à mon programme : l'accompagner dans ses visites à plusieurs communautés d'Oran, de Mostaganem, de Trois Maraboux, de Tiemcen. La ville d'Alger n'était pas comprise dans cet itinéraire. Outre les distances, les tensions grandissantes entre l'Algérie et le gouvernement français l'avaient dissuadé de me faire courir un quelconque danger.

En de nombreuses régions du pays, des violences étaient commises, prélude à ce qui aboutit à la guerre d'Algérie. Entre autres tristes conséquences, elle amena la disparition de la plupart des églises. Leurs membres, affrontés aux dangers, de semaine en semaine librement ou sous contraintes regagnaient la France. Roger Brunnet à son tour y fut contraint.

J'eus tout de même un écho favorable de mon passage au synode d'Oran. Une lettre fraternelle du pasteur Chastonnaye, lui aussi rentré en France quelques mois plus tard, m'assura de sa reconnaissance. Un peu bousculés par mon message, disait-il, les membres du Synode en avaient reconnu la pressante actualité.

Cette lettre ne manqua pas de me troubler à mon tour. Qu'elle soit d'un continent ou d'un autre, l'Eglise était-elle une copie conforme des cinq vierges folles ? Non seulement – en tout cas en Afrique du Nord – elle avait éteint sa lumière devant l'arrogance de l'Islam antitrinitaire mais, sans plus avoir le temps d'en acquérir, découvrait qu'elle était sans provision d'huile devant une porte dès lors fermée à l'Évangile.

Fille aînée de l'Eglise catholique, la France, dominée par la Franc-maçonnerie antichristique, était une fois de plus responsable de cette trahison. La communauté anglicane universelle était certes regrettamment colonialiste, mais son amour du Seigneur et de l'Évangile mystérieusement, à l'exception du Moyen-Orient et d'Israël, en tout pays lui faisait importer la vérité chrétienne là où elle était présente.

Je constatais ce double aspect de la réalité. Je ne savais pas en expliquer la cause. Aujourd'hui je crois l'avoir discernée. Mais ce n'est pas l'heure de l'écrire !

*

Une seconde fois, l'Afrique du Nord m'accueillit lors d'une visite prolongée aussi originale qu'insolite.

La première édition de "L'occultisme à la lumière du Christ" parut en 1959. Via une librairie chrétienne du Maroc, un exemplaire aboutit chez un couple habitant El-Jadida.

Slavko Tadic, dentiste et Duska son épouse, elle aussi universitaire, s'étaient soustraits à l'oppression serbo-communiste en émigrant au Maroc. Tous deux se réclamaient de l'enseignement de leur Eglise orthodoxe. Toutefois, Duska s'en était plus ou moins distancée. Sa quête spirituelle l'avait entraînée sur le terrain de l'occultisme, par ailleurs présent dans la Tradition de son Eglise.

La lecture de mon livre l'amena à la conviction que les troubles psychosomatiques, mais aussi conjugaux dont ils souffraient l'un et l'autre, tenaient à leur ouverture à l'occultisme.

Nos échanges épistolaires aboutirent au projet qu'ils me proposaient : je résiderais dans leur foyer. Ils m'accompagneraient dans les quelques communautés réformées évangéliques où, par leur témoignage, ils auraient préparé mon accueil et mon enseignement.

Cette proposition trouva l'accord de mon zèle d'évangéliste. Un jour de je ne sais plus quelle année, j'atterris à Rabat. Venu m'attendre, Slavko dont je faisais la connaissance, sur un trajet de plusieurs heures en voiture, me conduisit à El-Jadida.

J'ai deux souvenirs pittoresques de cet accueil chaleureux. D'abord la personnalité de mon hôte. Les heures de voiture me firent auditeur un peu abasourdi d'un chrétien formellement nourri de sa piété liturgique orthodoxe. Non seulement il m'en réserva la primeur, mais il l'accompagna du témoignage inlassablement raconté de ses certitudes... Et tout cela dans un français approximatif, momentanément forgé selon l'imagination verbale de mon interlocuteur serbe.

Si je n'avais pas su écouter, je l'aurais appris durant le trajet où il me fut rarement donné l'occasion de m'exprimer à mon tour !

Sans le savoir, Slavko, dès lors devenu, ainsi que son épouse, des compagnons particuliers de mon cheminement spirituel, m'a exemplairement enseigné l'identité d'un homme volubile.

Ce n'est pas le lieu d'explicitement l'étouffement dont souffrait Slavko. A posteriori et avec la part d'humour à garder en toute situation, j'en viendrai à mettre en lumière la raison première du métier de Slavko. Sur le fauteuil et sous l'œil dominant du médecin, son interlocuteur est, à chaque fois, un modèle recherché. Le patient, bouche ouverte, est contraint au silence alors que le dentiste soignant a pleine liberté de parole !

Trêve d'humour et hommage à Slavko. Il est un remarquable dentiste et artisan. Généreusement et gratuitement, semblablement à d'autres chrétiens, j'ai bénéficié de son savoir médical et de ses soins...

*

Quant au deuxième souvenir, il traduit également la générosité de mes hôtes serbo-marocains.

A mon arrivée à Rabat, j'appris que ma valise contenant mes vêtements et mes effets de toilette avait été égarée durant son transfert à Marseille. D'une part, on m'assurait qu'elle me reviendrait. D'autre part on me laissait entendre que les recherches exigeraient plusieurs jours.

Dès le lendemain, mes hôtes m'emmenèrent dans un ou deux magasins de leur petite ville. J'en revins avec une valise neuve emplie des chemises, sous-vêtements et pyjamas nécessaires pour la durée de mon séjour.

Résultat ? Après dix jours, je repartis du Maroc doublement équipé, d'abord de ma valise récupérée après cinq jours d'attente, le temps de son voyage en pays de l'Est... ensuite, de la valise et son contenu de vêtements, le tout offert généreusement par mes hôtes.

*

D'autres vivants souvenirs me restent présents. Bien sûr et d'abord mon ministère de relation d'aide, de libération, d'évangélisation auprès du couple et, à l'époque, de leurs trois filles encore en bas âge.

Duska ne ménagea pas sa peine. A trois occasions, elle invita leurs amis locaux à ce qui correspondrait aux petits-déjeuners contacts d'aujourd'hui. Sauf qu'à la mode de l'Orient, le déjeuner fut un riche repas que deux Marocains préparèrent chez mes hôtes.

Je fus prédicateur dans les rares églises du pays, en particulier à Casablanca et Azemmour, Tanger. Ce fut l'occasion d'y faire connaissance de l'auteur des premiers livres d'enfants que Claire-Lise de Benoît avait inscrits aux Editions Ligue : Patricia St-John, l'auteur du "Secret de la clairière", de "Hamid, le petit Marocain". A Casablanca, je rencontrai Mademoiselle Hauenstein, missionnaire enseignante, par ailleurs intéressée à développer au Maroc l'œuvre de La Ligue. Des années durant, elle resta fidèle collaboratrice de l'œuvre sur place. Elle était la sœur d'Alfred Hauenstein rencontré plus tard en Angola.

Le couple Tadic ajouta encore à sa générosité. Il programma, au cours de mon séjour, un voyage touristique en leur amicale compagnie. En voiture, nous visitâmes successivement Safi, Mogador, Marrakech, Fèz et Meknès.

Le tourisme et ses visites n'ont jamais captivé mon esprit. J'en pris conscience une fois de plus, quand même reste en ma mémoire, d'une part l'originalité architecturale des constructions du pays, d'autre part la civilisation à la fois espagnole et islamique, l'ambiance colorée et

odoriférante du marché de Marrakech, l'aspect étouffant et funéraire de la ville de Fèz.

L'attachement de la famille Tadic est demeuré. Il s'est approfondi dès l'heure où ils ont quitté le Maroc et pris pied à Bienne. Ils m'ont associé autant aux aléas de leur patrie d'origine, la Serbie, qu'à ceux de leur vie conjugale et familiale souvent éprouvée.

Dieu sait que mon affection envers eux leur a fait une place constante dans mon intercession.

CHAPITRE XII

VOYAGES AFRICAINS

Entre les diverses sociétés et champs missionnaires que soutenaient les Eglises de Suisse romande, la Mission Philafricaine en Angola avait sollicité ma collaboration au titre de membre de son Conseil.

Plusieurs raisons motivaient mon intérêt pour ce champ. Des paroissiens du Sentier – en particulier Madame et Monsieur Georges Golay, président du Conseil de paroisse – avaient éveillé mon attention à cette mission. Le président de La Ligue de Suisse romande, Monsieur Edouard Champendal, pasteur de paroisse du Petit-Lancy / Genève, était aussi le président de cette œuvre. Annie et Rodolphe Bréchet médecin-chirurgien, frère de Léonard directeur de La Ligue de France, étaient les responsables du champ. A Caluquembe où il résidait, sous son initiative avait été construit un important hôpital dont il était le responsable. En accord avec les pasteurs africains de l'Eglise née de la mission, il avait introduit les commentaires bibliques de La Ligue.

L'Angola était alors une colonie Portugaise. Abel Rodrigues, ancien élève d'Emmaüs devenu responsable de La Ligue de son pays, était l'importateur des notes bibliques en portugais. Parmi les missionnaires à l'œuvre, tous anciens ligueurs venus jeunes aux Camps de Venne, Edmée Cottier, amie de Lisette au temps où la famille Zwahlen louait le chalet de Flendruz, avait gardé de profonds liens d'affection avec nous. Enfin, une vive amitié me liait à Albert George, secrétaire de la mission à Lausanne, par ailleurs ancien de l'Assemblée évangélique et directeur de la chorale des élèves d'Emmaüs.

Ultime et non la moindre des motivations, une confession de foi authentiquement évangélique distinguait l'Eglise et l'œuvre de la Philafricaine.

Les missionnaires y étaient actifs durant cinq ans avant de revenir en vacances au pays. D'année en année, un ou deux membres du Conseil visitaient le champ afin de manifester l'intérêt des églises envers celles d'Angola. Mais aussi et surtout pour partager les difficultés et les besoins de l'équipe à l'œuvre, se réjouir avec elle et avec l'Eglise de leur travail, établir le soutien financier nécessaire et constant.

*

Le 21 juin 1972, en réponse aux souhaits des missionnaires et de l'Eglise d'Angola, en accord avec les Conseils de la Mission et de La Ligue, Lisette et moi quittions l'aéroport de Genève, et via Lisbonne, atterrissions à Luanda. Après quelques heures de voiture sur des routes empoussiérées, nous étions accueillis par Edmée Cottier dans sa maison justement nommée "L'Abricotier".

Le champ de mission comprenait surtout un large et haut plateau (1800 mètres d'altitude) longeant une partie de cette latitude africaine. Le soleil y était ardent le jour, alors que les nuits nous ramenaient à une température proche du zéro. Lisette y était sensible alors qu'à mon habitude, je goûtais au bien-être apporté par cette chute du thermomètre me rappelant les soirées d'été frissonnantes de la Vallée.

Non loin de l'équateur, l'horaire fait alterner l'égalité de douze heures de jour et douze heures de nuit. Juste revanche : cela convenait à Lisette alors que j'eus quelque peine à me former à cette discipline. Elle bousculait d'autant plus mes habitudes de couche-tard qu'en certaines stations l'électricité était distribuée parcimonieusement et coupée à neuf heures du soir - l'Angola souffrait d'une sécheresse prolongée - alors qu'en d'autres lieux la lampe à pétrole et l'âtre allumés constituaient notre seul éclairage.

J'ai dit la sécheresse. Tout le pays en souffrait. Les étendues arides étaient fréquentes. Sur de grandes superficies éloignées des rivières, du reste à leur niveau le plus bas, les points d'eau en surface étaient en grande partie asséchés. Ceux qui subsistaient étaient des points de ralliement de toute une région. Tableau biblique des puits d'Israël transposés en Angola, les femmes venaient en cortège pour y puiser l'eau.

J'étais dans l'admiration de ce défilé féminin aux riches couleurs, de hautes cruches coiffant chaque tête, sans que la marche ne perde rien de son élégante souplesse.

Anecdote vécue dans le territoire d'Edmée : le point d'eau était un vaste étang en partie asséché. Ce qu'il en restait n'atteignait pas la hauteur de nos genoux. Le rare bétail qui avait survécu venait s'y désaltérer en avançant à pleine eau. Semblablement aux indigènes. Sauf que ces derniers agréaient le risque que des bêtes y laissent leurs excréments.

Je compris pourquoi Edmée nous interdisait de boire de l'eau qui n'aurait pas été bouillie, filtrée et sortie du réfrigérateur !

*

Dans chaque station, l'accueil de l'Eglise était la répétition de ce qu'avaient raconté les membres du Conseil, avant nous venus en visite : une démonstration d'affection et de reconnaissance, traduite par des mains serrant et embrassant les nôtres ; par des chants souvent transcrits de notre hymnologie européenne ; heureusement aussi - et à ma préférence - par des cantiques autochtones rythmés, souvent antiphonés par un solo masculin ou féminin, avec cette coloration harmonieuse et gutturale propre à l'Africain.

Les indigènes ont leur langue - l'umbundu ; ils connaissent également la langue de leurs colonisateurs : le portugais. Notre frustration fut grande de ne pouvoir dialoguer à notre gré avec ce qui devint rapidement notre famille. Edmée s'employa bien sûr à le rendre possible par sa

connaissance de la langue et sa proximité d'affection avec chacune et chacun.

*

Autre anecdotique découverte : à cette période du siècle passé, sauf rares exceptions, les gens du lieu n'avaient pas de montres. Pour eux, les rendez-vous fixés se lisaient à l'horloge du soleil, c'est-à-dire à sa hauteur sur l'horizon. L'heure de ma montre n'était donc pas la leur. Exercice de patience très salubre pour un Maurice Ray officiellement tenu pour un homme toujours à l'heure. A la satisfaction de Lisette qui en était parfois bousculée, mon impatience – elle aussi officielle ! – fut rabotée plus souvent qu'à son tour !

*

L'évocation de ces deux mois en Angola ne saurait s'arrêter aux flashes qui surgissent en ma mémoire lorsque, en pensée, je refais l'itinéraire de notre visite. Je me suis attardé à ces premières impressions vécues chez Edmée dans sa station de Nondumbo. Leurs empreintes ont marqué toutes les étapes qui suivirent. La musique de leurs noms est encore inscrite dans mes souvenirs. Catala, Cassua, Gamba, Benguela, Lomolo, Nondumbo, Ebanga, Caluquembe, Sussangue, Kukala, Ngola. Mais je ne saurais assurer que ce qui va suivre ait été vécu dans telle station ou dans telle autre.

J'ai mémoire des visages plus que des noms. La personnalité du pasteur, collaborateur d'Edmée, est parmi celles qui m'ont fait attester qu'il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni Européen, ni Africain. Dans le Royaume momentanément limité à nos personnes, de grands hommes et femmes de Dieu, en toute culture, témoignent par leur conversion à Jésus-Christ de l'autorité, de la sainteté, de l'amour de Dieu notre Père. Le pasteur d'Edmée était de ceux-là et, avec lui, un des responsables de l'Eglise, un sorcier libéré de ses démons par le ministère d'Edmée et de son pasteur.

Cette même présence du Royaume est aussi attachée au souvenir de tel infirmier, telle infirmière, tel instituteur, tel diacre, tel "seculo" (personne âgée) qui, fruits de la mission, leur vie durant ont participé à l'édification et à l'élargissement des cordeaux de leur Eglise locale.

Lorsque celle-ci célébrait le culte, dans le cadre d'un site ou à l'ombre des eucalyptus ou d'une bâtisse en torchis couverte d'un toit de feuilles et de branches, j'admirais les groupes compacts des femmes accompagnées de leurs enfants, habillées d'amples robes et de turbans de couleurs vives, qui contrastaient avec les rangs, eux aussi serrés, des hommes uniformément vêtus généralement d'une chemise blanche.

Témoignages, prières, chants par groupes, messages s'échelonnaient durant deux à trois heures. Et l'offrande n'était pas le moment le plus discret. Jusqu'à la table où, dans une corbeille, elle était déposée, chants et marches rythmées en disaient la solennité, chacun se levant de son siège et emboîtant le pas.

Parabole vivante de l'Eglise – épouse du Christ responsable de "donner le lait pur de la Parole qui fait grandir en vue du salut" (1 Pierre 2. 2) – durant le culte, librement les mères ouvraient leur corsage et allaitaient leur enfant.

*

Nous n'étions pas venus en touristes. Cependant, les déplacements d'une station à l'autre en voiture ouverte, plus généralement en camionnette propriété de la mission, nous faisaient découvrir le pays. Chaque fois avec le même titre de transport: la poussière rougeâtre qu'en roulant nous soulevions et qui restait collée à notre peau et à nos habits jusqu'au terme du voyage. Une douche d'eau atténuée nous attendait à l'arrivée.

Puisque je rappelle nos déplacements d'autant plus ennuagés de poussière que la sécheresse avait changé les routes en larges rubans de poudre, je n'ai jamais oublié ma colère et mon indignation en découvrant ce qui suit :

Hors les villes, lorsque notre véhicule les croisait ou les dépassait, les gens à pied s'agenouillaient au bord de la route en signe de salutation et se relevaient couverts de notre poussière.

Les colonisateurs portugais, issus de la "Sainte Eglise" catholique exigeaient ce geste, témoignage de la reconnaissance que leur devaient les indigènes... ! !

Honte aux blancs et à leur Eglise. Elle aura, à son heure, à discerner la poussière de scandale dont elle s'est couverte !

*

Nous étions venus d'abord rencontrer, mais aussi faire connaissance avec les missionnaires. Plusieurs venaient de Suisse alémanique. En priorité et de la part du Conseil de la mission, nous étions venus leur apporter encouragement, formation spirituelle, écoute de leurs difficultés personnelles, parfois communautaires et relationnelles. Même l'amour conjugal connaît des moments difficiles. L'amour fraternel n'en est pas exempt. A cet égard, nos ministères conjoints – celui de Lisette et le mien – en chaque station eurent occasion de s'exprimer.

Mais sur le plan spirituel et relationnel, le moment marquant de notre séjour eut pour cadre la station de Sussangue, où durant plusieurs jours, tous les missionnaires étant présents, un séminaire, avec temps de prières, de témoignages, de partages, nous unit à l'écoute de l'épître aux Hébreux que j'avais choisi de leur enseigner. Cette halte communautaire fut l'occasion de ressourcement de la foi, d'élargissement de la connaissance biblique et d'ouverture personnelle et communautaire à la vie, aux dons de l'Esprit Saint.

Un détail pittoresque marqua ce séjour. A notre arrivée à la station, nos yeux s'émerveillèrent de trouver, malgré la sécheresse, un petit verger de citronniers couverts de fruits mûrs. Dûment préparés, ils donnèrent

saveur à nos crèmes, desserts, et à nos boissons bien nécessaires dans le climat particulièrement desséchant de ce haut-lieu de la mission.

*

Les temps forts de notre séjour angolais furent d'abord liés à l'affection fraternelle qui, d'emblée, s'établit avec le, la, ou les missionnaires de chaque station.

Ils eurent une autre dimension : celle de notre commune édification à l'écoute de la Parole, à l'écoute du témoignage – bonheurs et difficultés de chacune et de chacun – associé à la prière des uns pour les autres.

J'ai dit l'heureux temps de retraite spirituelle à Soussangue. Lisette a gardé longtemps le riche souvenir d'une retraite de quelques jours à laquelle participaient uniquement des femmes africaines. Avec Annie Bréchet qui avait la responsabilité de ce camp à Ngola, elles avaient vécu à l'africaine, en brousse, dans des huttes de branches et de feuillages construites de leurs mains.

Ma visite d'un jour dans ce camp me fit faire une découverte : les femmes présentes jouèrent et mimèrent paraboles et scènes bibliques avec un art théâtral de haute classe. Si le personnage mis en scène était dans les larmes, littéralement elles coulaient des yeux de l'actrice. En fait, ce n'était pas du théâtre. Ces femmes vivaient la parabole ou l'événement raconté par l'Écriture.

*

Un autre temps fort de notre séjour fut un séminaire de plusieurs jours, rassemblant les pasteurs et diacres du champ désireux d'être enseignés sur le ministère de relation d'aide et de la libération, aussi nécessaire en Afrique qu'en Europe. Caluquembe fut le lieu de ce temps d'études, étendu pour quelques heures, au personnel infirmier. Avec eux et avec le Docteur Rodolphe Bréchet, je vécus à l'Hôpital une déconvenue assez frustrante.

Une femme de haute stature, encore relativement jeune, avait été amenée par sa famille qui la disait victime de Satan. Effectivement, elle était démonisée. Le combat spirituel s'engagea en vue de la libération. Rude combat. Nous étions aux prises avec de nombreux démons. Littéralement, ils faisaient de cette belle et plantureuse jeune femme une sorte de momie, respirant la mort et offrant une farouche résistance à mes ordres de la quitter.

Nous étions en fin de journée. Manifestement cette patiente était épuisée par la résistance dont elle était l'enjeu de la part des démons. Et avec moi, l'équipe de prières peinait dans ce combat inattendu. La nuit tombait. Il fut convenu de prendre du repos, et après un temps de prières, le lendemain matin, de réengager la bataille jusqu'à la victoire.

Au matin suivant, stupéfaction : la malade avait disparu. A l'accoutumée, tout patient de l'Hôpital était accompagné d'un parent qui veillait sur le

malade, le nourrissait selon indications du médecin, la nourriture étant apprêtée sur des foyers voisinant l'Hôpital. Ce parent avait pris peur à la vue et à l'écoute de notre combat de prières. Durant la nuit, assisté de membres de sa famille, ils étaient venus enlever la malade et la soustraire... à nos menaces et ordres prenant à partie l'Adversaire. Celui-ci nous avait floués...

*

Je n'ai pas oublié notre émerveillement à la découverte de la station de Jamba, aménagée, construite, traversée de routes bordées d'arbres selon les plans de Rodolphe Bréchet, chirurgien, médecin, architecte, paysagiste, arboriculteur, constamment accompagné dans son travail et son ministère par Annie, sa chère épouse, aujourd'hui encore de ce monde !

A Jamba, on soignait les lépreux. La découverte des mutilations consécutives à cette maladie nous émut beaucoup, en même temps que nous remplit d'admiration le travail de réparation chirurgicale et d'ajustement de béquilles artistement travaillées à la main, pour permettre aux mutilés de se déplacer et pour faciliter leur réinsertion dans la vie.

C'est à Jamba que nous fûmes spectateurs d'un cortège de funérailles inattendu. Le défunt étant décédé à l'Hôpital le matin, l'inhumation devait avoir lieu le jour-même pour des raisons de climat. Familles et chrétiens de la station firent le parcours de la maison jusqu'au cimetière en chantant et dansant les certitudes de l'Évangile sur un rythme africain, le défunt drapé dans un linceul porté à bout de bras en tête du cortège. Cette fête célébrait la victoire du Christ avec une ferveur qui manque singulièrement à nos ternes funérailles chrétiennes de l'Europe.

*

Une grande fête eut lieu le dimanche précédent notre départ d'Angola. Elle rassemblait des délégations venues de toutes les stations du champ. Chacune d'elles disposa d'un moment pour dire en paroles et en musique sa part de la vie ecclésiale. Le culte dura du matin jusqu'à la fin de l'après-midi de ce dimanche. Une célébration véritablement annonciatrice du Royaume qui vient.

*

D'entente avec Lisette mais à regret, je vécus seul mes trois autres voyages africains, dont l'un au service des GBU de ce continent. Ce séminaire rassemblait étudiants et étudiantes dans un important centre d'accueil chrétien de Yaoundé.

Au retour de ce séminaire, j'étais accompagné d'un responsable GBU anglais, Alastair Kennedy, et d'un étudiant habitant Lagos, au Nigeria où notre avion faisait escale. Or, à l'aube, une révolution politique et militaire, sans effusion de sang, paralysa le pays. Notre avion,

semblablement aux autres, n'eut pas l'autorisation de décoller. On nous avertit que cet arrêt forcé pourrait durer plusieurs jours. Nous n'avions pas les moyens de vivre en hôtel. Un campement sur place à la température du pays n'était guère envisageable.

Notre GBUisien précisément domicilié à Lagos proposa de nous trouver gîte et couvert pour ce temps d'arrêt indéfini.

Je fus logé par la tante de cet Africain, responsable d'une maternité. Providentiellement elle disposait d'une chambre libre. Dans l'étouffante moiteur des 40 degrés de la maison où une dizaine de chambres accueillait des femmes venues pour accoucher, j'eus le loisir de goûter de jour et de nuit aux cris des accouchées et à celui de leur progéniture réclamant le sein.

Nous étions à deux kilomètres de l'aéroport qui, pendant cinq jours, devint le lieu de rencontre avec mon compagnon anglais logé ailleurs en ville. Chaque jour, on nous laissait entendre que notre avion décollerait "peut-être" le lendemain, responsabilité nous étant laissée de venir nous informer.

Je passe sur les détails de ces cinq jours d'attente en vêtements humides de transpiration, le corps déshydraté et ragaillardi par les mets et la boisson indigène d'une maternité africaine. Par contre je rapporte ma stupéfaction au spectacle quotidien de la circulation automobile en ville de Lagos.

Les feux rouges y étaient inconnus. Dans un sens et dans l'autre, les voitures, leur avant collé sur l'arrière de la voiture la précédant, se frayaient un passage à coup de klaxons, en se faufilant dans tout espace libre, y compris celui qui tenait lieu de trottoir. De la même manière et dans les deux sens circulaient les piétons. Matin et fin d'après-midi, j'eus le loisir de dégourdir mes jambes et de prendre rang parmi les audacieux et l'agglomérat d'autos, circulant sur la route menant ou revenant de la région de l'aéroport. De quoi maigrir de sueurs et d'exercice de patience.

Notre avion bloqué au sol appartenait à la compagnie belge Sabena. Au cinquième jour, Swissair vint de Zürich pour rapatrier les passagers du continent européen.

Ce séjour imprévu me fit découvrir mon naturel récalcitrant devant l'inconfort et la contrariété. Comparativement, je pris conscience de la distance qui me séparait encore de la disponibilité des apôtres Paul, Pierre et Jean engagés dans des voyages aux conditions combien plus éprouvantes.

*

Je ne donnerai que de brefs échos de mes deux autres voyages africains. Je n'en sais plus l'année, dans la période 1965-1975.

Le premier m'amena à Bangui, pour quinze jours d'enseignement à la Faculté de théologie des Eglises évangéliques de plusieurs pays proches du Centre Afrique.

Notre séjour en Angola m'avait rendu attentif aux lacunes de notre enseignement théologique commun à l'Occident. Histoire, dogmatique, exégèse, connaissances bibliques y jouent un rôle majeur correspondant à notre vif intérêt pour la culture. Mais la vie – la vie de l'Esprit en particulier – avec ses exigences concrètes et ses fruits, en est généralement le parent pauvre.

Le pasteur africain, à ses heures de ministère, doit ajouter quotidiennement un travail pratique – souvent agricole – s'il veut assurer à sa famille le pain quotidien. D'autre part, il y a une trentaine d'années, les communautés chrétiennes comptaient une majorité « d'agneaux » pour quelques « brebis adultes ». Elles avaient passé d'une spiritualité animiste à une communion personnelle avec Christ, de la polygamie tribale à une vie conjugale et à un profond bouleversement de la vie sociale et ecclésiale. Mon enseignement de la théologie pratique devait être repensé et adapté à une formation au ministère correspondant à la situation africaine.

L'enseignement était en français, que connaissaient tous les étudiants et les professeurs. Non seulement il fut enrichi par le constant dialogue qui accompagna chaque heure d'enseignement, mais sa compréhension sans traducteur favorisa une fraternité telle que j'aurais souhaité la vivre sur le champ de la mission philafricaine.

Cette fraternité confirma ce que m'avaient appris les missionnaires d'Angola : l'Africain est tenu de se plier aux exigences et à la mentalité des "blancs", y compris leurs missionnaires et pasteurs. Pourquoi ? Les "blancs" savent, connaissent, disposent, possèdent, maîtrisent. Inconsciemment, ou le voulant, ils imposent, ordonnent, oppriment... même au nom de Jésus-Christ. Leurs pensées, leurs conceptions, leurs méthodes, prévalent. Sans le vouloir, même inconsciemment, ils apprennent aux disciples noirs à revêtir la Haute Couture du savoir européen. En réalité, et à la barbe des Européens bien intentionnés, l'Africain reste l'Africain. Ce qui l'amène souvent à une contrefaçon de lui-même : il imite l'Européen, épouse ses mœurs et coutumes.

Cette tapisserie, collée sur son identité, est un habit taillé selon une mesure officielle, conforme aux caractéristiques du pays. En maintes occasions et en maints domaines, il laisse paraître sa fragilité et ses déchirures.

Comme en Europe, l'habit ne fait pas le moine. La fausse recherche de titre et de pouvoir, la profession de foi démentie dans le quotidien, font de la religion un vêtement suspendu aux patères extérieures de la porte des familles et des églises.

*

En rapport avec ce pharisaïsme à la fois importé et facilement épousé, un incident révélateur a ici sa place.

Le Conseil œcuménique de Genève m'avait demandé d'accueillir trois pasteurs africains, intéressés à notre style d'évangélisation des enfants et désireux de suivre une formation en participant à l'un de nos camps de Vennes.

Naïvement, je les inscrivis comme coéquipiers du camp garçons dont j'avais la responsabilité, chacun comme chef de chambrée à côté d'un de nos chefs, avec leur place à une table désignée, aux jeux organisés, aux entretiens du groupe auquel ils étaient adjoints.

Mes trois pasteurs, à l'heure attendue, sortirent d'un taxi. Ils étaient en habits noirs, avec col dur, cravate, et chapeau assorti. C'était l'heure du repas de midi. D'entrée, ils s'offusquèrent d'être assis à une table d'enfants, me firent comprendre qu'ils mangeraient à une table dressée pour eux.

Dans la discussion qui suivit le repas, je les mis au courant de ce que serait leur formation de quelques jours. Quasi réprobateurs, ils me firent comprendre qu'ils tenaient à être reçus avec la déférence qu'on doit à des pasteurs venus de l'étranger. Ils seraient spectateurs de notre travail. Pour l'heure, fatigués de leur voyage, ils me demandèrent d'être conduits dans la chambre que je devais leur avoir réservée.

C'était le temps des vacances. Les élèves d'Emmaüs étaient en congé. Trois chambres leur furent aussitôt trouvées et aménagées. A l'instant de nous y rendre, ils me désignèrent leurs valises. Sous le regard étonné et amusé des enfants, je les conduisis du Camp jusqu'à Emmaüs. J'étais porteur de leurs trois valises. Dignement, ils me suivirent.

Au troisième jour, ils estimèrent avoir pris connaissance de ce que leur offrait gratuitement le Conseil œcuménique. En taxi, ils descendirent à la gare pour regagner Genève.

Je compris bien vite qu'avec un authentique sérieux de pasteurs consacrés, ils avaient appliqué à la lettre ce qu'ils avaient vécu en Afrique, à l'Ecole de "certains blancs".

Dans leur comportement gonflé de dignité, ils étaient le reflet exact de ce qu'ils avaient observé et vécu dans leur pays.

Je m'empresse d'ajouter que je n'impute pas ce comportement à tous les pasteurs blancs de brousse africaine. Mais j'y ai vu l'effet de l'enseignement faussement exemplaire de l'Européen chargé d'instruire de futurs pasteurs africains.

*

Une heureuse révolution surviendra sur l'ensemble des champs missionnaires africains. J'en serai personnellement prévenu par le témoignage de nos frères et sœurs d'Angola. A leur grande et salutaire confusion, ils vécurent cette révolution à l'Ecole du pasteur et évêque ugandais Festo Kivengere. Par cet homme de Dieu dont le message opéra un profond changement chez la plupart des missionnaires, fut dénoncée

et guérie la contrefaçon qui avait rendu difficile la relation des chrétiens africains avec leurs frères ou sœurs blancs.

Les noirs purent se débarrasser du fardeau d'infériorité dont les avaient chargés les blancs. Ils purent déchirer la tapisserie ou le voile de déférence, que depuis des générations, ils avaient été contraints de porter. Ils surent dorénavant l'identifier, le contester, faire entendre leur conviction.

Détail piquant : au Centre Afrique, les quelques ombres et difficultés rencontrées le furent moins avec les étudiants qu'avec l'épouse blanche d'un enseignant africain ou encore avec tel professeur venu d'Europe.

*

Mon voyage de retour fut l'occasion d'une halte d'une bonne semaine à Abidjan en Côte d'Ivoire. Trois Suisses y étaient actifs. Lucy Schwarzenbach, après plusieurs années de service en Angola, avait accepté d'être responsable de l'œuvre de La Ligue. Je fus dans l'admiration devant le remarquable travail qu'elle assumait. Elle était à la fois l'évangéliste accueillie dans les églises de toute dénomination, la formatrice de responsables qui, un jour, reprendraient le travail de ses mains, la coordinatrice de l'œuvre : comptabilité, librairie, journaux, correspondance. Elle y était encouragée par un président de haute valeur, contrastant avec sa petite taille d'homme affecté de naissance d'un rachitisme déformant. Monsieur Gnaléga était le directeur incontesté d'une grande Ecole d'Abidjan, un disciple du Christ respecté par toutes les églises, un homme cultivé et comblé comme époux et père d'une famille de neuf enfants.

Charles-Daniel Maire-Décorvet était le responsable des GBU africains, parallèlement intéressé au travail de La Ligue. Son frère John était sur place, au service de la Wycliffe. Ce séjour me lia d'affection à ces deux fils du pasteur Georges-Ali Maire de Colombier, à ses heures collaborateur de Lisette dans ses camps d'aînés.

*

Mon troisième voyage en Afrique me laisse également des souvenirs inoubliables.

Danilo et Lisette Gay-Berdoz avaient repris à Kinshasa l'œuvre de La Ligue laissée partiellement en friche par un collaborateur précédent. Répondant à leur appel, je fus leur hôte comblé, durant un temps prolongé dont je ne sais plus la durée. Là aussi, je fus admiratif du ministère de ce couple, pionnier à beaucoup d'égards. Outre le travail de secrétaire - agent de La Ligue, il était formateur de coéquipiers, enseignant qualifié de la lecture quotidienne de la Bible dans les églises de la ville et du vaste champ du Zaïre. Il avait ouvert dans un quartier principal de cette capitale - à l'époque déjà largement étendue - une

librairie diffusant de la littérature chrétienne, en particulier nos publications Ligue.

En brousse angolaise, j'avais appris à tenir compte de la vermine, à me défier de l'eau, des légumes et fruits non lavés. A Kinshasa, j'appris la constante surveillance de nos effets personnels. Le vol, accompagné de violence, pouvait être soudain notre lot. La maison de Danilo et Lisette, en plein quartier africain, était une cible rêvée pour les amateurs des biens d'autrui. Ils avaient été contraints de l'entourer d'un haut mur coiffé de tessons de bouteilles et fermé par un portail de fer barré et cadencé.

La Ligue du Zaïre avait un président de grande notoriété et de haute originalité. Monsieur Makansu était dans l'ensemble des églises de la ville reconnu avec son titre d'évêque. Cette hiérarchie tenait de ses connaissances bibliques, de ses dons d'orateur évangéliste, de ses talents d'écrivain. Dans le contexte culturel zaïrois, ce titre correspondait aussi à son rôle de chef de tribu, ecclésiale certes, mais non moins inféodée à son autorité incontournable.

Par Danilo et la recommandation de l'évêque Makansu, mon ministère fut largement accrédité avec portes ouvertes sur les Eglises, la Faculté de théologie, divers groupements de jeunes où militaient trois contemporains de Danilo : Jean-Claude Schwab, était au service des GBU ; Philippe Maire et son épouse, étaient diacres et catéchètes ; Claude et Anne-Marie Décrevel militaient aussi parmi les étudiants. Le groupement des infirmières évangéliques avait également une agente venue de Suisse, Danielle Bolay – nièce de Louis et Alice Bolay, nos amis et collaborateurs cuisiniers dans les camps de La Ligue – elle aussi participante au travail d'évangélisation et associée à nos rencontres.

Dernier acte inattendu de mon séjour à Kinshasa : à la veille de mon départ, une convocation rassembla dans une des églises, les pasteurs et responsables évangéliques. Après un discours circonstancié et avec la solennité que peuvent mettre les Africains à un tel acte, par l'évêque Makansu me fut remis un bâton-sceptre sculpté, typiquement africain, insigne octroyé par l'Eglise du Zaïre, et remis aux mains d'un serviteur reconnu pour un chef!

CHAPITRE XIII

ACTIVITÉS ANNEXES

La Communauté de Grandchamp / Areuse

Je n'ai pas répertorié les nombreuses retraites dont Sœur Geneviève Michaeli m'a confié la responsabilité en accord avec les sœurs de la Communauté. Parlons d'elle d'abord, et des sœurs qui reconnaissaient sa vocation.

Française, fille d'une noble famille, elle avait un fils qui fit carrière d'ambassadeur. Le deuil qui l'avait privée de son époux genevois lui ouvrit le chemin d'une vocation originale.

En rupture avec l'Eglise catholique et ses couvents cloîtrés, l'Eglise réformée du dix-neuvième siècle avait pris à cœur et reconnu le ministère des diaconesses au service des malades. Saint-Loup en Suisse romande, Communauté de Reuilly à Paris, etc.

Geneviève Michaeli avec d'autres femmes eut la vision d'une communauté appelée à une diaconie évangélique réformée originale. En maison apparentée à un couvent non cloîtré, ouverte à l'Eglise universelle et au monde, leur diaconie serait essentiellement celle de l'oraison. Parallèlement, elle serait un service d'accueil de ceux et celles qui éprouvent la nécessité d'un face à face avec Dieu, avec eux-mêmes, dans un lieu tranquille, où le silence fait barrage aux tumultes bruyants du monde. Sans rappeler son histoire, la beauté de son site entre Areuse et le lac, ses maisons à l'architecture ancienne, Grandchamp correspondait en tous points à la vision de sœur Geneviève.

Je ne sais plus le moment et l'occasion de ma rencontre avec elle. J'ai encore à l'esprit la beauté de son écriture occupant l'espace d'une page de hautes lettres dressées vers le ciel comme une acclamation ou une louange.

Une profonde et réciproque déférence, sertie dans l'unité d'un amour du Seigneur et de Sa Parole, avait effacé nos différences d'âge et de classe.

Cet attachement me lia à plusieurs sœurs, en particulier à celles qui, après la mort de Madame Michaeli, présidèrent à la vie de la Communauté, et surtout à Yvonne Delâtre, qui devint la marraine d'une de nos filles.

Après son veuvage, Yvonne avait vécu quelques années aux Etats-Unis. Dans l'obéissance au Seigneur, elle vint rejoindre Grandchamp. Elle y fut consacrée après son temps réglementaire de noviciat. Elle y apporta ses talents de tisserande.

*

Une fois l'an, au cours de nombreuses années, j'ai présidé soit des retraites de couples, soit des retraites ouvertes à tous. Les cinq messages du week-end commencé le vendredi soir, portaient sur l'enseignement des vérités fondamentales de l'Écriture, ou bien sur l'écoute d'un chapitre de l'Ancien ou du Nouveau Testament, l'accent étant donné à leur mise en pratique.

Les participants étaient d'environ une trentaine. J'étais motivé dans la persévérance de ce service. Lisette m'y accompagnait, y trouvant sa part de repos, de renouvellement, de convivialité dont elle était parfois en manque.

La beauté du lieu, la solennité de la vie cultuelle animée par les sœurs faisaient large place à la liturgie communautaire antiphonée et chantée. Je ne trouvais nulle part ailleurs, sinon dans les offices catholiques romains, cette sobriété, cette approche de la sainteté de Dieu, cette recherche et cette communion de l'Esprit Créateur, la beauté des formes, des gestes, de l'aménagement et de l'architecture du lieu, de son éclairage, de la plénitude du silence.

Cela contrastait avec l'habitat souvent commun des lieux où j'étais habituellement actif. J'en étais profondément réjoui et édifié. J'y rencontrais des participants sensibles à ces aspects culturels, conscients de l'importance du contrepoint de la Parole révélée, correctif de ce qui aurait pu rester au stade de l'émotionnel, ou de l'esthétisme religieux mais charnel.

Grandchamp a été – est resté – un des lieux de Suisse romande où mon ministère, où notre famille, ont été soutenus, accompagnés, par la prière des sœurs. J'en rends grâce à Dieu.

*

Avant de tourner la page de cette évocation de la Communauté et de sa fondatrice, je ne saurais passer sous silence le délicieux incident vécu par sœur Geneviève à Charmes. Elle y avait été invitée et j'avais insisté auprès d'elle, lui offrant de l'y emmener au côté de Lisette, dans ma propre voiture.

Monsieur Dallièrè lui fit une place d'honneur à ses côtés. Sa longue robe de forme sacerdotale, la beauté de son visage et de ses cheveux blancs, la dignité et le rayonnement de sa personnalité n'échappaient à personne, d'autant plus que son fauteuil avait été placé face à l'auditoire.

C'était dans les années où le pasteur Henri Schaerer habitait Charmes. Son asthme, la nuit surtout, rendait suffocante sa respiration. Il arrivait qu'il passe quelques heures assis sur son lit, peinant à trouver son souffle. Madame Schaerer son épouse, femme petite, menue, discrète, effacée, le reconfortait, lui venant en aide avec les moyens limités dont on disposait alors.

Le couple Schaerer - Monsieur était d'origine neuchâteloise - avait souhaité accueillir dans leur appartement Madame Michaeli. C'est ainsi que, de sa chambre, elle avait perçu et mesuré l'épreuve que la maladie imposait à ce couple, par ailleurs toujours présent aux heures où la communauté se réunissait.

Plusieurs des enfants Schaerer étaient présents à chaque rencontre, à l'écoute de l'enseignement autant qu'aux heures de prières.

Parmi eux, Madeleine, quinze ans, charmante jeune fille, vive intelligence, visiblement habitée par l'Esprit Saint.

La place d'honneur, la déférence manifestée par chacun envers Madame Michaeli avait offusqué Madeleine. Elle le manifesta auprès de Madame Michaeli elle-même. Avec humour et une grande humilité, elle nous rapporta le fait durant le voyage de retour. Un soir, à l'insu de ses parents, Madeleine vint frapper à la porte de la chambre de sœur Geneviève.

Accueillie, elle ferma la porte derrière elle, se tint droite et résolue devant "la grande dame" et s'exprima avec un brin d'humeur :

- Madame, je vous respecte, mais j'aimerais vous le dire : ma mère est une plus grande femme que vous.

Sœur Geneviève l'entoura de ses bras, la regarda avec émotion :

- Madeleine, je suis profondément touchée de ce que tu es venue me dire. Sache que moi aussi, je tiens ta mère pour une très grande Dame.

Et elle l'embrassa, laissant repartir Madeleine sans qu'aucune autre parole ait été échangée entre elles.

Détail qu'il importe d'ajouter : nous étions tous solidairement affectés par les suffocations que connaissait Monsieur Schaerer. Et nous fûmes unanimes quand, lors d'une retraite de Charmes, il fut proposé sur sa demande, de lui faire une onction d'huile. Et le miracle s'opéra de la manière que nous n'avions pas envisagée. Il était alors pasteur à Bolbec en Bretagne où, sur son invitation, j'ai présidé à une semaine d'évangélisation. Sur le chemin du retour de Charmes à Bolbec, il s'arrêta à Paris où un médecin ami lui proposa un remède nouveau. L'asthme le quitta. Ce fut une joie partagée par tous de le revoir présent dans nos retraites suivantes, où il assumait à nouveau le don qui était le sien : entonner et conduire nos chants.

*

Au bord des lacs de Thoune... et des Quatre-Cantons

Le Parkhotel de Gunten, localité connue comme lieu de villégiature au bord sud du lac de Thoune, est propriété des Eglises apostoliques de Suisse. En hiver, durant les semaines où l'hôtel n'a plus d'hôtes, les

responsables de cette dénomination y organisaient des séminaires et des pastorales. Je fus sollicité comme enseignant de l'une d'entre elles. Ainsi ai-je fait connaissance avec le Directeur de l'hôtel et son épouse. Ils considéraient leur travail comme une vocation et un service. C'est pourquoi, à leurs hôtes en vacances organisées de quinzaine en quinzaine, outre l'agrément d'un très bon hôtel, ils offraient le complément quotidien d'une prestation spirituelle. Dans une salle de l'hôtel aménagée à cet effet, un pasteur était, responsable le matin d'un enseignement biblique, et le soir d'un culte abrégé comportant tout de même un message. La langue allemande était de règle en ces occasions. Il me fut proposé une quinzaine en langue française, avec traduction en langue allemande assurée par une collaboratrice.

Cinq années durant, je fus appelé à ce service. Plusieurs personnes seules et des couples d'Allemagne et de Suisse devinrent les fidèles de cette quinzaine.

Quotidiennement aussi se joignaient à l'étude du matin ou au culte du soir des chrétiens de la région. Ce furent cinq années de profonde communion spirituelle et d'heureuse entente avec ma traductrice, Madame Marianne Wenk, de Horgen. Elle le disait ouvertement, la fidélité de sa présence durant ces cinq années tenait à l'enrichissement spirituel qu'elle trouvait, et à la constatation que son témoignage et la qualité particulière de sa traduction, autant que mon message, étaient en bénédictions aux hôtes de langue allemande. Un certain nombre d'entre eux allèrent même jusqu'à agencer leurs vacances en relation avec cette quinzaine.

*

Je considérais cette quinzaine à Gunten comme une plage vacancière pour mon épouse. Un très bon hôtel, dans une région touristique et un climat agréable m'apparaissaient une heureuse diversion dans le quotidien de Lisette. Je dois à la vérité de le dire : Lisette n'y trouva pas ce dont elle rêvait. Et pour cause !

Je ne pouvais délivrer deux messages chaque jour sans m'y être préparé. Et il arrivait que les hôtes veuillent prolonger l'impact de l'Évangile par un ou des entretiens personnels. Même avec tous les agréments de l'hôtel et du séjour, ma chère épouse était partiellement frustrée. Une fois de plus tenue d'agrée que son mari soit d'abord au service des autres !

*

Il pourrait paraître étonnant, voire insensé, qu'après cinq années à Gunten, j'aie opté pour une semblable quinzaine, cette fois au Seeblick d'Emmetten, un centre hôtelier chrétien à quatre cents mètres au-dessus du lac des Quatre-Cantons, sur la route côtière sud menant de Lucerne à Altdorf.

Nul entêtement dans cette décision, mais l'assurance que Lisette y trouverait son compte, et que j'y trouverais aussi le mien.

En effet, l'identité première de Lisette était sa convivialité. Les hôtes de Gunten étaient en majorité de langue allemande, idiome sans affinité avec Lisette ! La traduction allemande obligée de Gunten la fatiguait. J'ose même dire : l'indisposait ! Contraste : Emmetten serait un rassemblement de Suisses romands... Un – et non pas deux – message quotidien serait de ma responsabilité. Le séjour prévoyait des excursions quotidiennes dans une Suisse centrale lacustre et montagneuse. La collaboration avec les invitants et coéquipiers Etienne et Aimée Dufour, les couples Marmillod de Château-d'Oex et Montreux, était attractive ; le confort hôtelier semblable à celui de Gunten.

Sept années consécutives, nous fûmes accueillis dans ce Centre issu des Eglises pentecôtistes de langue alémanique. Avec une participation croissante, même maximale, et une convivialité chrétienne amicale, fraternelle, spirituelle, d'année en année renouvelée. Mes deux sœurs Emeline et Mary-Anne y étaient présentes. Et beaucoup d'amis de Suisse romande, et même de France. Avec la joie de découvrir ce cœur de la Suisse, de parcourir des villes et des régions jusqu'ici connues seulement par nos livres d'Histoire suisse : le Pilate, le Righi, Lucerne, Altdorf, Flüelen, le Grütli. Ajoutons le privilège d'une vie d'hôtel dix-huit carats, puis le privilège de vacances avec excursions quotidiennement organisées, en montagne, sur le lac, en autocar, avec des fins de soirées entre amis, dégustant des glaces et des crèmes, des boissons, comme on s'en offre seulement en vacances !

C'était pour moi une approche de ce que dit l'Ecriture des fêtes d'Israël, prémices de la fraternité joyeuse, laborieuse, festive du Royaume à venir. La fête comprenait, chaque matin, un moment de prières en commun préparant à l'écoute de la Parole que j'avais responsabilité d'apporter, Etienne Dufour ayant aussi sa part.

Lisette, quant à elle, y trouvait sa pleine part de convivialité, d'escapades, de balades, de renouvellement, et de repos.

Détail en passant : Alexandre Lukasic et sa famille, – fondateur et animateur de TVP Cortaillod - en séjour à Emmetten – me proposa d'enregistrer mes messages sur cassettes audiovisuelles. Il renouvela l'expérience durant trois ou quatre ans.

*

Nous n'occupons pas toutes les places disponibles de ce grand hôtel. Des hôtes de langue allemande occasionnellement se joignaient à nous pour l'étude du matin. Ce fut le cas, durant plusieurs années, d'une octogénaire juive, disciple du Messie et enseignante de la Parole. Un profond attachement nous lia à elle. Je n'ai jamais oublié sa liberté d'ajouter à mon enseignement, de l'enrichir de sa connaissance de l'hébreu, voire de l'interrompre lorsqu'elle suspectait une possible hérésie, pour le moins une possible altération de la Parole annoncée.

J'avais exposé un texte de l'Ancien Testament et associé le mot "Loi divine" au mot hébreu la "Torah". J'entends encore la voix gutturale de notre sœur. Assise au premier rang, elle se leva soudain, et tournée vers l'auditoire s'écria dans un vocabulaire approximatif, rocailleux, mêlant l'allemand, le français, le grec et l'hébreu :

- Maurice, je t'entends bien, mais ton vocabulaire occidental risque d'égarer le peuple que tu instruis. Tu parles des ordres de Dieu, tu les dis être des lois. Tu emploies l'expression : les dix Commandements, les deux Tables de la Loi. Ce ne sont ni des ordres, ni des lois. Ce sont des Paroles de l'Eternel, du chemin de vie qu'Il ouvre devant nos pas. S'en détourner, ce n'est pas transgresser des préceptes. C'est se priver de vie et de sainteté.

Juste indignation dénonçant notre inconscient légalisme, nos fausses culpabilités, nos chemins de devoirs et d'obligations, caricatures d'une obéissance bénie.

Le chiffre 7 est la juste mesure de l'œuvre de Dieu. Ce qu'on y ajoute risque la complaisance envers soi-même, une accoutumance et une habitude soustraites au dessein de l'Esprit. De pleine entente avec mes chers amis Dufour et les collaborateurs de cette halte communautaire, j'ai mis fin à cette prestation de l'été à Emmetten.

*

Les Pèlerins de Montbéliard

Étais-je un incorrigible ? On pourrait le penser puisque durant sept ans également, une activité apparemment semblable bien que fort différente m'entraîna avec Lisette, sur les routes de France comme accompagnateur pastoral des Pèlerins de Montbéliard.

J'avais été informé de leur ministère par Thomas Roberts, qui avait évangélisé ce territoire connu par les importantes usines Peugeot, et réservoir d'une population ouvrière restée ouverte à l'Évangile.

A côté de la classe manœuvrière, Peugeot comptait nombre de collaborateurs qualifiés. L'un d'eux, Daniel Coulon dit Nello, intéressé à l'art pictural était également un musicien, doué d'une voix exercée à l'art choral. Sa rencontre avec le Seigneur le lia d'amitié avec nombre de chrétiens, employés comme lui et à différents titres des usines Peugeot.

Sous la conduite experte de Nello, une vingtaine d'entre eux formèrent une chorale chrétienne de qualité, rendant un témoignage personnel. Bientôt sollicités, les "Pèlerins" évangélisèrent sous cette forme nouvelle les Églises du pays. La raison première de leur appellation tient à la vocation à laquelle ils consentirent.

En week-end, ils allaient chanter dans d'autres communautés ou paroisses de leur Département ou des Départements plus ou moins

proches du leur. L'écho rencontré leur fit envisager une nouvelle dimension de leur service.

Ils prendraient une quinzaine sur leur temps de vacances. Accompagnés de leur famille, ils feraient du caravanning sur un camping adapté à leur projet. Sous une grande tente tabernacle, ils auraient, le matin, un temps de prières communes et d'édification à l'écoute de la Parole. L'après-midi, dans la région choisie par leurs soins ou en réponse à l'invitation d'une ou de plusieurs églises locales, par équipe de deux, ils visiteraient les villages, iraient dans les rues de la localité distribuer une invitation au concert de la soirée.

L'entrée en était gratuite, ou dans un temple réformé, ou évangélique, ou catholique, ou dans la salle d'une des Mairies. C'était une heure et demie de chant choral à quatre voix, entrecoupé ou bien du témoignage d'un pèlerin évoquant sa rencontre avec Jésus-Christ, ou bien d'un commentaire préparant à l'écoute du cantique suivant. La soirée se terminait par une invitation à passer du rang d'auditeur à celui de disciple du Seigneur.

Sept années de suite, André Adoul, l'évangéliste de La ligue de France, fut l'accompagnateur et responsable non pas des Pèlerins, ni non plus de leurs soirées, mais de la matinée communautaire de tout le caravanning, sous la tente-tabernacle.

Avec l'accord des Pèlerins que je n'avais personnellement ni rencontrés, ni entendus, il me demanda d'assurer après lui, cet accompagnement.

Je n'imaginai pas que notre ministère – Lisette fut pleinement à mes côtés – y serait engagé durant sept étapes !

En vérité, ce jumelage de ma vocation avec celle des Pèlerins reste parmi mes plus vivants et valeureux souvenirs. D'année en année, notre amitié et notre fraternité affermies durant les camps auront été un avant-goût de ce que sera l'Eglise parvenue au Royaume.

*

Album de photos en mains, j'énumère ces sept étapes en évoquant quelques reliefs de chacune d'elles:

Du 4 au 14 août 1981, le camping de la Salvélat-sur-Agout dans le Tarn, nous réserva une surprise. Alors que nous pensions être au bénéfice d'un climat méditerranéen, c'est encore les vents de l'Atlantique qui, froidement, nous oxygénaient... et mettaient en vedette la frilosité de Lisette . A part une ou deux exceptions, les Pèlerins ainsi que les familles amies qui les accompagnaient disposaient tous d'une caravane. Nous étions venus avec notre modeste tente. Quand il était au rendez-vous, le soleil de la journée réchauffait Lisette, mais les trois à quatre degrés du matin la bleuissaient au sortir de son sac de couchage. Elle s'en accommoda en déjeunant enroulée dans des couvertures et des pull-overs que les "dames Pèlerins" s'empressèrent de lui octroyer.

Cette déconvenue climatique n'assombrit nullement notre séjour dans le Tarn, à la découverte duquel plusieurs de nos après-midi furent consacrés. Pays pittoresque, avec ses deux grands lacs de Laouzac et de Raviège.

Premier touchant témoignage de l'affection constante que nous manifestèrent les Pèlerins : l'année suivante, ils nous avisèrent que dans le camping de Saint-Alban nous attendrait, à l'arrivée, une caravane louée par leurs soins. Il en fut ainsi.

*

Nous étions, cette année 1982, près de Ruoms, sur les bords et près des gorges de l'Ardèche, non loin de Balazuc, un village aux maisons et aux rues pavées datant du 12^{ème} siècle.

Le temps libre dans la journée nous permit de nous rendre au Pont-d'Arc. Pierre et Inge van Woerden vinrent nous rejoindre durant quelques jours. L'orgue électronique de Pierre et son art d'en jouer marquèrent cette étape.

*

En 1983, le camp nous rassembla au pied de l'Aigoual, dans cette vallée chère au cœur de Nancy Décorvet. Parmi les églises où les Pèlerins chantèrent, celle de Valleraugue fut le lieu et l'occasion de rencontrer ses parents. Ils nous reçurent à leur table dans leur belle propriété aux grands arbres dans un hameau proche de la localité. Saint-Jean-du-Gard eut aussi la visite des Pèlerins. Je les y accompagnai, heureux de revoir ce bourg où mon ministère d'évangéliste m'avait vu à l'œuvre quelque quinze ans auparavant.

*

En 1984, changement complet de climat et de paysage, au sud de Saint-Malo. Découverte des marées, de l'architecture propre à cette région, des magnifiques buissons d'hortensias.

Des amis de La Ligue de France nous y rejoignirent : le couple Schüler qui, publiquement, racontèrent leur étonnante aventure.

Responsable du bureau de poste du village, sis au rez-de-chaussée de leur maison – ils occupaient le premier étage. Soudain, en pleine nuit, deux hommes surgirent dans leur chambre à coucher, revolver au poing.

Ils ordonnèrent à Monsieur Schüler de leur ouvrir le coffre de la poste, au rez-de-chaussée. Or, un système d'alarme ne permettait pas que le coffre s'ouvre avant l'ouverture de la porte au matin. Une fille adolescente logeait dans la maison. Réveillée par les éclats de voix, elle rejoignit la chambre à coucher de ses parents, prit place dans le lit de son père emmené au rez-de-chaussée sous menace d'un revolver. Un des deux

assaillants était resté dans la chambre, un revolver braqué sur les deux femmes.

Madame Schüler lui dit qu'elle et sa fille, comme son mari au rez-de-chaussée, étaient sans peur devant leur intimidation. Ils étaient gardés et protégés par l'invisible Seigneur Jésus, lui aussi présent.

Avec sa fille, elles se mirent à chanter des cantiques de louanges, accompagnés de paroles bibliques lues à haute voix. Ce jeu se prolongea durant deux heures, parce qu'au rez-de-chaussée, l'autre larron tentait en vain d'ouvrir le coffre. A l'étage, chants et paroles de louanges étaient devenus message d'évangélisation, avec appel à se convertir, en dépit des ordres du malfaiteur qui leur ordonnait de se taire. Imperturbables, même joyeuses, nos deux évangélistes maintenant joignaient à leurs chants des prières, appelant l'onction de l'Esprit sur l'homme qui était devant elles et sur celui qu'à l'étage en-dessous affrontait le mari. Lui aussi, à l'ouïe de ce qui se passait au-dessus, joignait son chant et des paroles d'exhortation à l'adresse du gars de plus en plus décontenancé, voire affolé devant le grotesque de la situation.

Le jour pointait. L'homme au rez-de-chaussée héla son complice resté à l'étage et, sans plus tarder, ils s'enfuirent par la porte qu'ils avaient fracturée.

L'événement fut publiquement dévoilé au village et à la direction des postes. Les félicitations qu'elle adressa à toute la famille furent accompagnées de quelques jours de congé favorables à l'apaisement de leurs émotions. Ils ne les refusèrent pas. Elles étaient un cadeau supplémentaire du Seigneur qu'ils avaient ainsi glorifié.

*

En 1985, dans les Côtes-du-Nord, la vaste Baie de Perros-Guirec et son camping proche de la mer accueillit la grande famille des Pèlerins et nos retrouvailles chaleureuses avec elle. Là encore, l'ouverture de la côte vers l'Océan nous donna l'occasion de balades dans cette région côtière impressionnante par la dimension des rochers et grosses pierres qui la constituent.

Perros-Guirec est aussi le lieu d'une des résidences secondaires de la famille Ungerer-Schneegans de Strasbourg, dont l'amitié fraternelle se manifesta là encore par un accueil généreux à leur table de famille.

*

Dans un camping de grande classe nous prenions quartier en 1986, cette fois non plus en Normandie mais en Bretagne dont nous faisons la découverte. A Concarneau où nous résidions, la pastorale évangélique avait organisé la série des concerts que donnaient chaque soir les "Pèlerins" dans l'une ou l'autre des salles communales de ce Pays de Cornouaille.

Des souvenirs marquants sont attachés à ce camp de dix jours. D'abord la lande bretonne avec ses gras pâturages, ses mets riches en beurre, ses Bretonnes se rendant à la messe du dimanche en costume ample et bigouden, haut bonnet blanc à rubans . Puis, la ville de Concarneau, son port et sa vieille cité fortifiée en pierre de granit, sauvegardée telle quelle depuis le quinzième siècle, ses chenaux bordés de hautes murailles, de bâtisses ouvragées, ses portes aux voûtes monumentales, ses deux ponts de pierre la reliant à la ville moderne. La pêche au thon a fait de cette ville un des deux ports thoniers de la France. Un matin à cinq heures, nous étions présents à l'arrivée des chalutiers, très intéressés au déchargement et à l'étalage des bacs emplis de poissons et, en peu d'heures, vendus à la criée.

Nous fûmes un jour en balade jusqu'à la pointe du Raz, presque île française la plus avancée vers l'Océan. Par gros temps, les vagues y déferlent dangereusement sur les nombreux rochers qui la caractérisent. Il faisait beau temps. Le vent y était fort. Il eut vite raison de la température minimale supportée par Lisette qui regagna l'auto où elle se savait à l'abri. Elle avait fait l'achat d'une carte portant les paroles et la musique de la Paimpolaise. En m'attendant dans la voiture, elle rafraîchit la mémoire qu'elle en avait gardée et me la chanta pendant le voyage de retour !

Outre leur caravane familiale, les Pèlerins avaient acheté et emmené avec eux une grande tente dont les toiles latérales protégeaient les occupants par temps de pluie ou de grand vent. Une bonne centaine de personnes pouvaient s'y abriter. Reliée au réseau local, l'électricité y était installée. Chaire, haut-parleur et un certain nombre de chaises en complétaient l'équipement.

C'est sous cette tente que, chaque matin, se retrouvaient ceux et celles qui disposaient de temps pour la prière en commun, suivie d'un moment de chants sous la direction de Nello le chef de la chorale. Puis, une heure m'était accordée pour une étude de la Parole. Exaltant ministère que celui d'instruire les Pèlerins, leurs familles, les amis qui les accompagnaient et parfois des gens de la région. J'ose dire que c'était mon redoutable et glorieux privilège, et notre bonheur à tous de vivre des décisions, des mises en ordre personnelles, des guérisons, des réconciliations.

Dès le premier camp, j'avais pris conscience que parmi les nombreux enfants des Pèlerins, tout en participant à la vie communautaire souvent organisée – sport, jeux, balades, visites, distributions de tracts dans les localités – beaucoup étaient aux prises avec les difficultés propres à l'adolescence. La prestation chorale de leurs pères ne les attirait plus. Les soirées au camping, souvent éloigné d'une agglomération, n'étaient pas leur moment de prédilection.

Avec leur libre accord, je pris la responsabilité d'animer ce moment-là. Sauf exception, de camp en camp, je vécus chaque soirée avec eux, me prêtant à un échange de réflexions, de réponses à leurs questions, d'interpellations quant à leurs doutes, leurs révoltes, leurs difficultés, leur mise en question de l'école, de la société, de l'Eglise.

C'était un investissement de temps, de disponibilité, de patiente écoute, parfois d'oppositions. Mais j'avais beaucoup de raisons d'y consentir.

Sans qu'ils me les aient demandées, ces heures participaient à mon gré de la responsabilité spirituelle que m'avaient confiée les Pèlerins. Il est important que je le rapporte : au cours des années, j'étais devenu leur compagnon "paternel", m'étais attaché à eux comme à leurs parents. Je vivais leur évolution, leur croissance, leurs doutes, leurs difficultés familiales, leurs questionnements en rapport avec les événements. Ils m'instruisaient !

A l'heure où j'écris, je me réjouis de préciser que dix ou quinze ans après cette étape de sept années "Pèlerins", plusieurs me donnent encore de leurs nouvelles, certains m'ont invité à leur mariage. L'un d'entre eux, en particulier, m'a constamment associé au difficile - voire périlleux - chemin de guérison sur lequel, par lettre ou visite, je l'ai accompagné. J'exulte : il est guéri, libéré. Si Dieu me prête vie, je participerai à son mariage l'an prochain.

Ma dette envers les Pèlerins tient aussi à leur incomparable hospitalité et fraternité. Ils prenaient à leur charge la caravane qui nous abritait dès notre arrivée et jusqu'à notre départ, puis nos frais de route complétés par une offrande à l'œuvre de La Ligue. De plus, les repas de midi et du soir nous étaient offerts dans l'une ou l'autre des familles qui veillaient à ce que le même menu ne nous soit pas servi deux jours de suite !

Cet accueil en chaque foyer était, parallèlement, l'occasion de mieux connaître chacun d'eux, de prolonger l'impact des messages du matin, de prier lorsque le partage de certaines difficultés nous y appelait.

Cette évocation fait comprendre qu'avec Lisette, d'année en année le camp "Pèlerins" ait été programmé au nombre de nos semaines festives. Par mon enseignement de chaque jour, je participais à l'arrière au ministère des Pèlerins évangélistes. Lisette, libérée de travaux ménagers et culinaires, trouvait le repos et la possibilité d'exprimer quotidiennement son charisme de convivialité. Semblable au mien, son profond attachement à l'égard des Pèlerins est demeuré jusqu'à l'heure où sa santé ne me permit plus de répondre aux invitations d'un court séjour dans leurs foyers du Montbéliard. Je ne cite pas leurs noms, dans la crainte d'omettre de citer celui de l'un(e) ou l'autre d'entre eux.

Outre la photographie, un des hobbies de Lisette était de ne pas visiter un lieu sans repartir avec quelques cartes postales illustrées, rappelant la beauté du paysage, telle maison, tel monument, tel tableau, qui avaient suscité son intérêt.

Avec un brin d'émotion, tandis que je rédige ces lignes, à maintes reprises j'ai feuilleté l'album "Pèlerins", complété d'année en année par Lisette.

Quand elle en avait le loisir, un atlas en mains, elle faisait des voyages imaginaires, ou bien, collection de cartes en mains, refaisait les voyages du passé.

Par la suite, j'ai fait usage pendant presque dix ans de ces multiples douzaines de cartes postales pour répondre en quelques lignes à l'un ou l'autre de mes nombreux correspondants. Le stock en est aujourd'hui épuisé !

*

En 1987, notre septième camp nous ramena dans l'Hérault, où le passage des Pèlerins en 1983 avait laissé d'heureux souvenirs. L'emplacement du camping permit non seulement de retourner à Valleraugue, mais nous ouvrit les églises ou les temples de lieux nouveaux tels Sumène, emplacement de camps de La Ligue de France.

Le Domaine de Saint-Julien-de-la-Nef où nous étions accueillis était un camping ombragé par de nombreux arbres, sur le terrain d'une très ancienne propriété. Il en restait deux impressionnantes bâtisses : la première, une importante maison aux murs épais en pierres sèches, avait dû être la gentilhommière d'un riche paysan. La deuxième, un peu à l'écart, était un temple lui aussi fort ancien, fait de hauts murs de pierres apparentes, avec deux fenêtres en plein cintre ouvrant les deux faces latérales et une porte d'entrée percée dans un très haut mur surmonté d'un étroit clocher où pendait une modeste cloche. La pénombre de l'intérieur en faisait un lieu de silence, propice au recueillement.

Je n'y ai prononcé aucune prédication ; nous n'aurions pas tous trouvé place. Par contre je n'ai pas oublié la musique que le propriétaire du camping y transmettait à partir de bandes enregistrées. Je n'avais jamais goûté à une telle acoustique, à un tel régal d'œuvres classiques.

*

Deux raisons majeures nous amenèrent à la conviction que l'heure était venue de mettre le point final, non pas à notre profonde amitié pour les Pèlerins et leur ministère, mais à la poursuite de notre cheminement à leur côté.

Sept années à l'écoute du même enseignant prédicateur était une mesure à ne pas dépasser. Ce qu'André Adoul avait dit avant nous. Les Pèlerins l'admettaient en même temps qu'ils proposaient une prolongation d'une année au moins.

Une deuxième raison nous fit décliner cette invitation chaleureuse : rejoindre le camping lorsque le rendez-vous se situait dans le Midi de la France était un parcours facilité par l'autoroute et par des heures de conduite limitées. Le voyage jusqu'au bord de l'Atlantique demandait deux jours avec nuitée dans un hôtel, l'attention continue du conducteur de l'auto sur un réseau routier ayant peu d'autoroutes et beaucoup de nationales au trafic intense dans les deux sens.

Or, le camp de 1988 avait à nouveau pour tréteaux une région proche de l'Atlantique. Un évangéliste aujourd'hui décédé, Marcel Graber, y prit ma

place. Cela effaça tout regret que nous aurions pu éprouver d'avoir mis un terme à notre engagement de pasteur-enseignant des camps "Pèlerins".

Il était difficile, pour eux comme pour nous, d'interrompre notre mutuelle communion. Plusieurs visites de quelques jours au pays de Montbéliard nous donnèrent l'occasion de la renouveler.

Entre tous les Pèlerins, Maddy et Maurice Mouhot étaient, par l'âge, nos plus proches amis. Le décès de Maurice et celui de Lisette ont ramené nos échanges à des lettres ou à des coups de fil.

Je garde envers chacun de ces frères et de leur famille, une profonde reconnaissance.

* * *

6. SUR LA ROUTE DE LA DERNIÈRE ÉTAPE

CHAPITRE I

UN DON D'ENSEIGNANT

L'évocation des dates, des lieux, des particularités de chacun de nos séjours avec les "Pèlerins du Montbéliard"⁴ m'a été facilitée par les photos dont Lisette était l'auteur, mais surtout par l'album de photographies qu'elle a triées, mises en page, annotées après chaque camp.

Alors que je feuilletais cet album, une pensée s'attardait à mon esprit. Si, au cours des années, à ma manière, j'avais pris le temps de résumer, en quelques lignes, sinon le quotidien de mon ministère et de notre vie de famille, pour le moins un rappel occasionnel de sa trame et du message qu'y tissait la navette du Seigneur, que de pages j'aurais à écrire. Je prends conscience toutefois que cette absence de notes et points de repères n'est pas une perte. Limité à ma mémoire et trié par l'oubli, ce qu'il en reste n'encombrera pas mes récits et allégera votre attention ! Ce qui va suivre me donne l'occasion de répondre à une question que je me suis posée et qui viendrait peut-être sur vos lèvres.

Mes activités d'évangéliste, ajoutées à celles de responsable de la Ligue pour la Lecture de la Bible, remplissaient mes semaines, souvent aussi mes dimanches. Pourquoi ai-je consenti à tant de labeurs supplémentaires, parfois multipliés, alors qu'ils ne s'inscrivaient pas directement dans le cahier des charges qui m'était confié ? Ce que j'en dis pourrait paraître une autojustification de mon penchant activiste. Une tout autre motivation en est la clef.

J'ai réalisé progressivement que Dieu m'avait accordé un don naturel d'enseignant, voire de pédagogue. Par l'Esprit, ce don est devenu un charisme, un complément à ma prédication, un appoint à la relation d'aide. Reconnue de beaucoup – la publication de mes livres y aidant – cette qualification d'enseignant m'a valu d'être sollicité dans le secteur d'activités diverses, sans rapport direct avec mes prestations de directeur de La Ligue.

Progressivement aussi, j'ai pris conscience que les Eglises – jusqu'au sein de ceux qui en sont les ministres – souffrent d'une absence de bergers enseignants. La connaissance biblique fait défaut à beaucoup de brebis, en manque de véritables enseignants. Et pourtant, sans en citer les références très nombreuses, insistantes sont les paroles de l'Ancien et du Nouveau Testament qui nous invitent à nous instruire sans cesse des richesses incomparables de la sagesse et de la volonté de Dieu.

⁴ Volume 3, chapitre XIII.

Les quatre Evangiles soulignent la priorité de l'enseignement de Jésus. Par Lui, les apôtres ont reçu vocation et inspiration pour nous transmettre la connaissance de l'histoire du salut et, en conséquence, à y inscrire le passé, le présent et l'avenir de nos vies et de notre monde. L'exclamation de l'apôtre Pierre exultant devant cette révélation n'était pas fortuite : "A quel autre irions-nous qu'à Toi ? Tu as les paroles de la vie éternelle."

Et bien non ! La majorité des hommes leur préfère la folie de la sagesse humaine. Encore faut-il en rechercher la cause première. Au jour où tout viendra en lumière, combien d'hommes laisseront entendre devant Dieu que leur ignorance est imputable d'abord à ceux qui étaient appelés à les instruire ? Eux les premiers ont substitué leurs propres pensées à la pensée de Dieu.

Mes nombreuses années de service dans l'Eglise – au sens le plus large de ce terme – me l'ont appris. Nombre de brebis, sous la conduite de bergers plus riches de diplômes que de vraie connaissance, ont foulé des pâturages couverts d'une herbe desséchée. Sa substance élémentaire devait plus à la sagesse humaine livresque, rationnelle, académique, théorique... qu'à la Parole éclairée par l'Esprit Saint.

Historiquement, la théologie a été le fondement ou la source du savoir universitaire. Or, elle en est devenue le parent pauvre, – osons même dire : l'appendice encore toléré ci ou là, en réalité détaché, refusé.

Elle s'en défend et travaille à garder sa place sur l'arbre du savoir. A cette fin, elle se réclame des lumières de ce siècle et en nourrit sa connaissance. Elle en est même aveuglée et tient le collyre de l'autorité et de la vérité de la Parole inspirée pour un remède de "bonne femme" aujourd'hui dépassé. Nul étonnement donc si ce savoir, puisé essentiellement à la source académique, laisse l'Eglise en état d'anémie et de sécheresse, et répond à la description de Laodicée.

Par ailleurs, manque aux pâturages de beaucoup de brebis une rosée surnaturelle. Comparables à des musiciens, les bergers enseignants ont une vaste culture "musicale", savent déchiffrer les portées de toute partition, de tout instrument vétéro ou néotestamentaire. Mais savent-ils en jouer ?

De plus, parfois à leur insu, ils sont des instrumentistes sans formation. Ils n'ont pas appris l'art de la communication verbale ou scripturaire. Paul disait qu'il se faisait tout à tous. Aucun acteur ou actrice de cinéma, de radio, de télévision, aucun orateur de parlement ne se fait entendre et comprendre, s'il n'a pas appris à s'exprimer ou à écrire de manière à rejoindre ses interlocuteurs et auditeurs.

A défaut de la rosée céleste et terrestre d'un persévérant apprentissage, les brebis reçoivent une pâture maigre et inféconde. Celle du monde est manifestement plus alléchante.

Ce constat est-il celui de ma seule observation ? Celle-ci serait-elle arbitraire ? Le serait-elle partiellement ou partialement, elle n'en a pas

moins pour appui la parole fondamentale qui, à son heure, a illuminé ma vie pastorale. Je m'en explique.

Qu'il s'adresse aux Corinthiens ou aux Ephésiens⁵, Paul énumère les ministères dans un ordre précis : apôtres, prophètes, évangélistes, pasteurs. Mais il fait suivre le dernier nommé d'un charisme révélateur : "...et docteur". C'est-à-dire "enseignant". Donc les ministères sont inséparables de la connaissance de l'Écriture. L'onction renouvelée de l'Esprit, **inséparable d'une écoute biblique quotidienne et de la pratique qu'elle génère**, est la qualité première du "ministre".

Il n'y a pas lieu de s'opposer à la piété de beaucoup de jeunes chrétiens animés par la vie de l'Esprit Saint, riches des nombreuses expériences qu'Il leur accorde. Il convient cependant de le souligner, voire de le rappeler avec force : l'homme ne vit pas de miracles, ni d'expériences dans l'Esprit, mais de la Parole qui sort de la bouche de Dieu.

Si l'un ou l'autre des prophètes et des apôtres s'exprimait dans le contexte ecclésial d'aujourd'hui, il dirait que l'amour de la Parole – son écoute, sa compréhension, sa communication – ne saurait se limiter à une perception émotionnelle ni à une perception intellectuelle de ce qu'elle enseigne.

Je connais les accusations de "littéralisme" ou de "fondamentalisme" que suscite une telle écoute. Je n'en ai jamais été troublé. Jésus n'a-t-il pas dit que ne disparaîtrait de l'Écriture ni un trait de lettre, ni un iota jusqu'à ce que tout soit accompli⁶ ?

Aujourd'hui comme hier, j'aime enseigner. Lorsque j'étais élève de l'École primaire supérieure de Grandson, mon maître Monsieur Ernest Jan, trois ans durant, l'avait discerné et pour cette raison m'avait encouragé à me préparer à l'examen d'entrée à l'École normale formant les instituteurs.

Mon échec aux examens ne porta aucune ombre sur le projet du pasteur Ferrari de me faire accéder aux études universitaires.

Qu'on m'entende bien. Je ne recherche, ni ne conteste un titre de doctorat académique. Simplement, mais fermement, je laisse entendre que sans le vouloir et encore moins le rechercher, ma vocation de pasteur-enseignant a motivé les responsabilités qui, progressivement, ont ajouté à mon labeur de Secrétaire général de La Ligue (on dit aujourd'hui : Directeur général).

Mon champ d'action fut d'abord l'Institut biblique d'Emmaüs qui, tôt après notre arrivée à Vennes, me confia l'enseignement de la théologie pratique. Les trois heures de cours mensuel rassemblaient tous les élèves. Lorsque l'un ou l'une d'entre eux, aujourd'hui, croise ma route, il ne manque pas de me dire le souvenir et la bénédiction qu'il garde de cette instruction. Cela s'explique.

⁵ 1 Cor. 12. 28 ; Eph. 4. 11-12.

⁶ Matt. 5.18.

Je mêlais à mon enseignement mes expériences pastorales passées et celles de l'apprenti évangéliste que j'avais été et que j'étais encore. Mais l'heure la plus goûtée des élèves était celle du "Courrier du cœur". Monsieur Pache, le directeur de l'Ecole, m'avait accordé la liberté de consacrer une des trois heures à la lecture anonyme de lettres reçues pour mon émission à la radio. Je voulais former les élèves à l'écoute, à la réflexion, à l'élaboration d'une réponse chrétienne aux interrogations et aux situations difficiles qu'exposaient les lettres des auditeurs. Je leur apprenais ainsi à s'exprimer sans recourir au patois de Canaan.

Après quelques années, l'Institut de Nogent puis la Faculté de Vaux-sur-Seine me convièrent à donner une série de cours semblables. A l'Institut biblique de Lamorlaye, je fus aussi l'enseignant invité pour quelques jours.

La confiance qui m'était faite tenait d'une part à ma personne, d'autre part à mon enseignement novateur.

Ma personne ? J'étais issu d'une Faculté de théologie réformée. J'en avais gardé les richesses sûres et n'avais pas agréé sa fréquente suffisance à l'égard des Ecoles bibliques évangéliques. Par ailleurs, tout en récusant certaines affirmations de la théologie pentecôtiste, je ne passais pas sous silence mon baptême dans l'Esprit, ma pratique de certains charismes, y compris la glossolalie.

Mon enseignement novateur ? Je dénonçais sans concession les pratiques occultes et les médecines parallèles ; je remettais en valeur les dons de guérison parfois associés à l'exorcisme ; je m'en prenais à l'inhumanité des légalismes bibliques ou moraux, à l'égarement du sectarisme puritain, aux tabous maléfaisants entourant toute expression de la sensualité et de la sexualité.

Je ne peux que rendre hommage à tous ceux qui, informés de mon enseignement, me firent entière confiance. "Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? " Je le dis sans prétention : ils étaient assurés que ma liberté de paroles n'emprunterait pas les chemins de la controverse, et encore moins ceux de la provocation devant la regrettable et prudente retenue de l'enseignement évangélique de l'époque dans les domaines de l'occultisme et de l'éthique sexuelle et conjugale.

* * *

Tôt après l'installation de Jeunesse en mission (JEM) au Chalet-à-Gobet, je m'intéressai à la vocation et aux objectifs de cette œuvre. La proximité de leur maison et de la nôtre, notre commun intérêt pour une théologie pratique attachée à la guérison de la personne et à sa formation missionnaire me firent aussitôt nouer de fraternelles relations avec les responsables de l'œuvre, malgré le handicap de mon ignorance de la langue anglaise. Il en résulta des bénédictions réciproques souvent partagées. Simple vérité : ma présence, mes messages occasionnels dans

les soirées publiques de JEM contribuèrent à accréditer auprès de nos Eglises l'heureux ministère de cette mission de couleur américaine.

Parallèlement à La Ligue, JEM a fait œuvre d'unité entre les chrétiens de toute dénomination en Suisse romande. Lorsque fut venue l'heure de ma retraite – non pratiquée ! – mon ministère d'enseignant fut requis dans plusieurs de ses Ecoles de disciples, d'évangélisation, de formation à la relation d'aide, au Chalet-à-Gobet, à Burtigny, à Wiler, à Gault-la-Forêt, à Saint-Paul-les-Trois-Châteaux.

De fait, une grande part de mon ministère de ces vingt dernières années, sauf quelques actions d'évangélisation, a eu pour objectif d'enseigner la Parole et la pratique de la relation d'aide.

En communion avec beaucoup d'autres serviteurs qualifiés – René Pache, Pierre Gadina, les deux frères Paul et Samuel Perret, Georges-Ali Maire, Jacques Blocher, Jules-Marcel Nicole, Gaston Racine – ce ministère d'évangéliste-enseignant me vit au nombre des orateurs de la Convention de Morges, de la Gardonnenque à Anduze, des grands rassemblements de la Porte Ouverte à Lux Chalon-sur-Saône et, par la suite, des rencontres pastorales des communautés pentecôtisantes de France.

CHAPITRE II

UNE COLLABORATION À "CERTITUDES"

Sans que j'aie à le rechercher, voire avec une réelle réticence face au surplus que cela ajouterait à mon labeur, mon charisme d'enseignant s'est vu happé par deux activités, elles aussi étrangères à ma responsabilité d'agent de La Ligue.

Mes mains handicapées par la maladie de Dupuytren et les interventions chirurgicales qui en limitaient les dégâts – quatorze opérations successives ! – m'écartaient du clavier d'une machine à écrire et de celui d'un ordinateur. Que j'aie donc à tenir la plume pour écrire les notes et les pages rédactionnelles du périodique de La Ligue "Le Lecteur"⁷ allait de soi. Mais mon cahier des charges ne portait nulle mention d'une part à donner au travail de journaliste et de la publication de livres.

Lorsqu'il s'agit d'un service en accord avec Sa volonté, Dieu prend l'initiative de nous le faire entendre. Il me donna la certitude que ce labeur de journaliste avait son approbation. Il y ajouta ma conviction que j'en serais béni et que, par cette prestation supplémentaire, je me formerais à mon ministère d'évangéliste-pasteur-enseignant.

Formation nécessaire ? En effet, ma mémoire étant à la fois auditive et visuelle, je prends acte de ce que je pense lorsque je peux l'exprimer ou alors le mettre par écrit. D'où mon élocution mesurée, mot à mot, articulée, comprenant comme en musique des pauses intentionnelles, laissant la parole être accueillie par l'auditeur. D'où mes textes écrits, corrigés, réécrits jusqu'à deux ou trois fois, à la quête de la teneur exacte de ma pensée et des mots qui la traduisent.

Oui, j'ai toujours cultivé l'art oratoire et souvent déploré que les prédicateurs l'ignorent ou le négligent. Et j'ai longtemps peiné à trouver un style bien ordonné, heureusement élagué d'expressions maladroites ou ampoulées. Le journalisme et la publication de livres devinrent donc une gymnastique à la fois correctrice et révélatrice de ma pensée, donc en parallèle, un pensum et un plaisir !

Soit dit en passant, lorsqu'il m'arrive de lire tel article ou telle page écrite autrefois, peut jaillir soudain à mon esprit la réflexion :

- Tiens ! Je ne savais pas avoir écrit ces justes paroles !

Ou bien :

- Oui, c'est bien de ma plume. Mais j'aurais dû l'écrire plus heureusement !

* * *

⁷ Claire-Lise de Benoît avait la responsabilité du Jeune et du Petit Lecteur.

Pierre Gadina fut le premier à me demander d'assurer une chronique régulière dans son périodique bimestriel, qu'avec l'appui de quelques frères des communautés évangéliques francophones il envisageait de publier.

Il était un évangéliste pionnier. Il œuvrait, en particulier sous la Tente Romande dressée de lieu en lieu, afin de faire connaître un Evangile vivant et salubre au vaste auditoire de la chrétienté "Laodicéenne" de Suisse romande.

Dieu l'avait convaincu ; il connaîtrait large audience si son message était diffusé en Europe francophone sur les ondes de la radio. Avec le soutien financier de beaucoup d'amis chrétiens, il acheta quotidiennement un temps d'antenne à "Radio Luxembourg", poste ouvert aux émissions religieuses matinales.

Il avait à cœur d'en prolonger l'impact par une publication richement illustrée, à même d'approfondir la foi des auditeurs dont il était devenu un guide écouté.

La similitude de nos ministères avait fait de nous des amis. Je ne pouvais lui refuser ma collaboration. Il m'en laissait la libre expression. Dans "Certitudes" – appellation du périodique – une page entière était mise à ma disposition. Mon constant intérêt pour le dialogue accrocheur d'attention me fit choisir le titre permanent déjà éprouvé dans le Messenger paroissial du Sentier : "Un autre point de vue".

De 1962 à 1976, soit durant quatorze années, je pris le temps – il faut le racheter ! – de soumettre aux lecteurs une manière de voir, de comprendre, de décider, différente ou parfois opposée à celle qu'ils exposaient. Sans nécessairement le spécifier, l'Evangile animait mon propos quelquefois acéré comme la pointe de l'épée dont se réclame l'apôtre Paul quand il caractérise la vérité de la Parole.

*

CHAPITRE III

TROIS FRÈRES PARMIS D' AUTRES

Alain Burnand

Mieux que moi, Alain saurait évoquer l'heure où notre profonde amitié a fleuri soudain sur le même arbre de vie.

Elle a eu, par ailleurs des racines tout humaines. Il fut pasteur de Lignerolles-Moncherand, paroisse chère à mon cœur et associée aux pasteurs qui s'y succédèrent: Edouard Chassot, Ernest Jomini (mon successeur au Sentier) remplacé justement par Alain Burnand, suivi d'un autre ami très cher, André Rochat.

Selon un modèle original et différent du mien, il aura été un évangéliste au ministère largement reconnu et d'autant plus apprécié qu'il a proclamé et implanté la Parole dans des terrains que je n'aurais pas su atteindre. Pour les raisons suivantes :

En toute situation, il savait se faire tout à tous, aussi bien au matin d'une abbaye de village qu'à une fête de gymnastique, au giron des sociétés chorales qu'à une assemblée de cafetiers-restaurateurs. Il disait l'Evangile à cette majorité de gens de notre pays dont la foi, peu ou prou, séchait sur tige. Il en arrosait les racines restantes. Il leur rappelait que Dieu restait passionnément, voire jalousement attentif à leur destinée. Il le disait dans des improvisations à la fois préparées et ouvertes à l'inspiration du lieu et du moment.

Mieux encore – ce que je n'ai jamais su faire – il le disait en mêlant à la manne du ciel la musique de sa guitare, rythmant les chants du psautier, bientôt complétés par ceux qu'il composait. Le chœur de jeunes qu'il a rassemblés et motivés sous le nom de "Croix de Camargue" participait fidèlement aux cultes qu'il présidait.

Par son ministère, l'Eglise vaudoise est sortie de ses murs et a rejoint le peuple. Pour mieux se faire entendre, il disposait d'un répertoire dont il était l'auteur (paroles et musique), complété par un choix de chansons d'heureuse venue, écrites par d'autres chansonniers.

La Parole transmise par la plume a été, très tôt, un autre aspect de son ministère. Une même vision nous rapprocha, à l'enseigne de la "Commission d'Evangelisation de l'Eglise réformée vaudoise", dont le pasteur Bovon m'avait officiellement nommé membre. Ce geste était, à ses yeux, une approbation de l'Eglise quant à mon propre ministère.

Cette Commission devint non seulement le lieu de nos rencontres avec Alain, mais celui où nos plumes, trempées dans un même encrier, apprirent à mettre en lumière puis publier l'une ou l'autre des richesses de l'Evangile.

Il y eut d'abord trois dossiers dont Alain eut la vision et l'inspiration. Parus successivement et offerts en particulier au stand de l'Eglise lors de la Foire d'automne de l'officiel Comptoir suisse de Lausanne, les dossiers "**Dieu**" (1962), "**Mariage**" (1963), "**Famille**" (1965) – en un volume chacun – rassemblaient les écrits des pasteurs ou des chrétiens sollicités d'apporter leur enseignement, leur expérience, leur témoignage.

Lire ces textes, les apprécier, les compléter, les publier, harmonisa nos longueurs d'ondes. Ce fut davantage le travail d'Alain que le mien. Toutefois la mise au net de ces "dossiers" nous fit découvrir la complémentarité de nos dons.

Ceux d'Alain étaient empreints de sa culture littéraire, de son goût affiné pour l'image, le mot propre, la syntaxe allégée, la parabole caustique. En retour, j'apportais ma part de verve au service d'une fidèle communication de la vérité biblique rejoignant la diversité et parfois la complexité des problèmes humains.

Mon ministère d'évangéliste m'avait rendu conscient de la difficulté des pasteurs réformés à reconnaître le témoignage et les exigences nouvelles de leurs paroissiens éveillés à la foi. A leur décharge, il faut dire qu'ils n'y avaient pas été préparés, ou même y étaient étrangers.

Au vu de la défaillance et de l'embarras de beaucoup de pasteurs, mais aussi de la frustration attristée de leurs paroissiens, j'avais rédigé un opuscule enseignant les étapes de la marche par la foi, l'importance de la prière personnelle et communautaire, de la lecture de la Bible, du service du prochain, de la résistance à l'Ennemi, de la sanctification, de l'intégration à la vie et au témoignage d'une église ou d'une communauté.

Je soumis à l'appréciation d'Alain le projet rédigé. Il me le rendit accompagné d'une proposition: il m'offrait de compléter mon texte par des commentaires et des images de son cru. Ce fut notre première publication à quatre mains. Elle parut sous le titre "**Chrétiens à plein temps et à pleine part**". Elle fut accueillie favorablement par beaucoup de chrétiens éveillés à la vie de l'Esprit, également par les pasteurs préoccupés d'affermir la foi de leurs paroissiens.

Anecdote regrettable : la Ligue de Suisse allemande demanda d'en faire la traduction. Avec désinvolture, hélas, le traducteur élagua notre texte de ce qui en faisait l'originalité colorée. Notre bel oiseau "welsch" et chamarré n'avait plus que la peau et les os alémaniques. L'auteur de ce méfait alla jusqu'à s'étonner de mes sévères remarques à son endroit et de la menace que je ne mis pas à exécution: la mise au pilori de sa publication et l'obligation d'en refaire une édition conforme à la version française.

Lors de la foire annuelle du Comptoir suisse, le stand de l'Eglise était de la responsabilité de la Commission d'Evangelisation. Deux de mes livres y avaient trouvé place au côté des "Dossiers" cités plus haut. "**S'aimer**" en 1956, et "**L'occultisme à la lumière du Christ**" en 1959.

A la vérité, l'enseignement de ce dernier livre était novateur. Il était admis de la Commission d'Évangélisation que le stand de l'Église réformée ne devienne pas le lieu ou l'occasion d'une mise en cause de son pluralisme théologique. C'est pourquoi, sans atténuer la vigueur de l'Évangile dont la proclamation nous incombait, du mariage amical et fraternel de nos deux plumes naquirent en 1972 "**Deux oui pour un nom**", et en 1974 "**Demain l'au-delà**".

Je ne saurais omettre la participation de Walter Staub, remarquable publiciste, dont le talent mit en valeur les textes. Les deux livres parurent dans une présentation originale quant à leur couverture et leur exposition ornementée.

Il n'était pas écrit que nos ministères doivent dès lors rester jumelés et s'orienter vers une similitude d'expression. La volonté partagée d'assumer fidèlement nos vocations respectives nous fit choisir nos propres chemins. Alain et la Croix de Camargue étaient appelés à ensemercer des terres différentes de celles que réclamait mon labeur. Une part de son talent de chanteur et d'animateur choral trouva sa vivante expression dans une rénovation de l'officielle Liturgie des cultes en paroisse et en plein air. Sa nomination d'aumônier du Centre hospitalier vaudois puis de la Clinique "La Source" vit ses charismes renouveler providentiellement l'apport de l'Évangile aux malades et aux endeuillés.

* * *

Dans l'évocation des années passées, deux autres personnages chers à mon cœur doivent impérativement trouver place ici. Leur histoire, sans rapport l'une avec l'autre – la part que j'y ai prise parce que Dieu l'a voulu – pourrait faire l'objet d'une saga aux nombreux épisodes. Je m'en tiendrai aux événements les plus significatifs, aux bénédictions et aux enseignements qui en marquèrent le cours.

Willy Niederhauser

J'étais l'évangéliste invité par les deux pasteurs de la paroisse réformée de Tavannes, première agglomération sise au terme de la descente nord du Col de Pierre-Pertuis ouvrant sur la vallée dite de Tavannes. Des visites antérieures dans les villages et villes de ce Jura, à l'époque encore entièrement bernois, m'avaient fait connaître.

Durant plusieurs soirs, la grande salle vit se joindre aux Réformés les membres de plusieurs communautés évangéliques de la région. Willy Niederhauser, comme plusieurs paysans de ce haut jura, ne parlait que le patois bernois. Accompagné de l'un de ses aînés comme traducteur, il participa à l'une des soirées. A l'issue de celle-ci, il vint me saluer et me demander de lui accorder un entretien chez lui, au pâturage de la Tanne, un hameau de plusieurs fermes, sis sur la crête de la montagne séparant Tavannes de Tramelan.

Je m'y rendis le lendemain, fus présenté à son épouse Marguerite, elle aussi bernoise. Ils me reçurent très simplement dans la cuisine de leur demeure, un grand bâtiment comprenant également deux écuries et une vaste grange.

*

Je fus mis au courant de leur épreuve :

Avec son frère jumeau Alfred, tous deux issus des "Cœurs purs" (en allemand Brüderverein), ils avaient souffert de l'étroitesse légaliste de cette dénomination. Son fondateur, un pasteur réformé bernois, avait entraîné hors de l'Eglise des fidèles séduits par sa théorie "novatrice". En résumé, la résurrection de Jésus-Christ ouvrait aux chrétiens une vie nouvelle, libérée du péché, dès la conversion marquée d'une réelle sainteté. En bénéficiant, c'était se garder de toute mondanité et s'attacher à la mise en pratique de toute la Loi. Une sorte de nouvelle version du pharisaïsme à la gloire de Jésus-Christ. Les "Cœurs purs" se voulaient sincèrement fidèles à leur appellation ; ils avaient gagné à leur cause nombre de chrétiens. Ils avaient constitué une dénomination immanquablement sectaire.

L'authentique piété d'Alfred et de Willy, leur recherche de sainteté, connut des fruits pour eux inattendus : un baptême dans l'Esprit, un amour du Seigneur et de Sa Parole. Au bénéfice de la petite communauté qui se retrouvait le dimanche dans leur maison, la prédication fut accompagnée des signes promis : des guérisons, des libérations de démons, la pratique des dons charismatiques.

Leur maison devint un lieu de rassemblement d'hommes et de femmes nés de nouveau, guéris, libérés, réconciliés. Le dimanche, tout leur appartement devenait un sanctuaire. Il fallait agrandir. Prise sur l'espace de la grange, une salle fut créée. En plus de leur labeur quotidien, ils consacraient l'un et l'autre des heures pour prier avec ceux qui, en nombre grandissant, se convertissaient, trouvaient la guérison, en apportaient le témoignage.

Très vite désapprouvés par les autres rassemblements "Cœurs purs", à l'évidence ils ne pouvaient que se constituer en une entité. Les deux frères, et d'autres avec eux, sans en avoir les titres, devinrent les anciens de leur propre communauté, suspectée et gardée à distance par les pasteurs et les responsables des autres églises. Elles étaient nombreuses dans la région. On assurait même que Tramelan rassemblait le dimanche, dix-huit dénominations différentes !

Leur vie dans l'Esprit aurait perturbé tout rassemblement auquel ils se seraient joints. Il fallait un nouveau lieu pour accueillir ces "brebis" en quête de foi et de soins. Il fut construit de manière à former avec les bâtiments existants, un large et profond parvis ouvert au soleil levant.

Alfred, marié, père de cinq enfants (Willy en avait six), de par son tempérament, ses qualifications naturelles, ses dons dans l'Esprit, était le premier berger de ce troupeau. Willy, humblement, était son alter ego.

*

Tel un coup de foudre, l'épreuve inattendue bouleversa l'existence de cette communauté en pleine croissance. Des soins dentaires révélèrent qu'Alfred était atteint d'une septicémie. Trois semaines de soins ne purent empêcher qu'il décède. Willy se trouvait soudain seul à la tête d'une exploitation agricole qui faisait vivre une veuve avec cinq enfants et sa propre famille. Il avait à assumer parallèlement la responsabilité d'une église qui le désignait, non sans raison, berger en remplacement de son frère.

Dans la cuisine où j'étais accueilli, en présence de son épouse, il me conta l'épreuve qu'ils avaient traversée. Il précisa, s'exprimant en patois bernois :

- Je ne sais pas le français... Je n'ai pas tout compris dans votre message d'hier, mais je sais que dans mes responsabilités, j'ai besoin de vous. Accepteriez-vous une mission à La Tanne, en français avec un traducteur allemand ?

Tel fut le premier acte d'une collaboration renouvelée jusqu'à deux fois par année et qui dura plus de vingt-cinq ans. Je ne m'attarde pas à en décrire les étapes en vérité originales. Pour le moins dirai-je qu'une nouvelle fois, il fut nécessaire d'agrandir la salle, d'en diversifier les différents usages par des locaux d'accueil, chambres, dortoirs, bureaux, en rapport avec le développement de la communauté. Ses cultes furent agrémentés par l'apport musical et choral d'un groupe de jeunes, d'un chœur mixte, d'une fanfare. Par ailleurs, la communauté soutint le travail de plusieurs églises au Bénin et aux Philipinnes.

Inévitablement, la première équipe à l'œuvre a pris de l'âge ou a rejoint la maison du Père. Le groupe des jeunes, instruits dans la communauté, a vu naître la vocation et l'installation de nouveaux anciens. Parmi eux, Marcel, le second fils de Willy. A leur côté, Willy a gardé discrètement son rôle de berger, laissant pleine liberté à l'équipe nouvelle d'apporter des innovations cultuelles et ecclésiales.

*

Je ne veux pas glorifier Willy en tant qu'homme - qu'avons-nous que nous n'ayons reçu ! - mais simplement dire ce qu'à son contact j'ai vécu pour notre mutuelle édification. Sans qu'il l'ait recherché, Willy a été et est resté pour moi un homme de Dieu collaborant à mon édification.

D'abord quelques mots de son histoire à partir de la mort de son frère. Deux des enfants d'Alfred et un de ses propres fils étaient à ses côtés pour tout le travail de la ferme. Et quel travail ! Un troupeau d'une trentaine de vaches laitières, une porcherie, un élevage de poules pondeuses, les récoltes de foin, de pommes de terre, l'entretien des machines, et j'en passe. Payant d'exemple, il était le père des deux familles, le responsable d'une entreprise agricole dont le revenu pour moitié appartenait à la veuve et à ses enfants. Il le leur attribuait généreusement.

Cette même attention, il la portait aux familles constituant la communauté. Il en restait le père, le prédicateur, l'exorciste à ses heures, le médecin et le réconciliateur. Alors qu'il avait été sans cesse l'humble "second" de son frère, le départ de ce dernier mettait soudain en évidence les richesses de sa personnalité et de ses dons. Mystère de la souveraineté de Dieu.

Contre toute attente, il y fut confronté une nouvelle fois. Son épouse Marguerite fut emportée par un cancer en quelques mois. Je fus à leur côté au jour de ce nouveau deuil. Certes, ses cinq filles étaient capables d'assumer une large part du labeur de leur mère. Cependant, connues pour leur engagement spirituel, elles étaient successivement demandées en mariage par des jeunes hommes de la communauté, ce qu'il accepta dans l'assurance que Dieu pourvoirait.

Plusieurs membres de leur rassemblement étaient conscients de la tâche alourdie qui lui incombait. La veuve d'Alfred, femme forte et fervente chrétienne, vivait avec ses enfants dans une maison proche de la ferme. Un veuf, la veuve d'un frère jumeau, une entreprise commune, en bonne logique humaine, pourquoi ne se marieraient-ils pas ?

Avec tout le respect que Willy portait à sa belle-sœur et toute l'affection qu'il avait pour ses neveux et nièces, il n'avait pas la conviction que c'était la volonté du Seigneur. Il me rendit participant de sa réflexion. Au regret de beaucoup, il demeura ferme dans sa résolution. Dans les années qui suivirent, il épousa Jacqueline, membre de l'Armée du Salut de Tramelan, dont il eut un fils. Quant à sa belle-sœur, elle devint l'épouse d'un artisan potier de l'Oberland bernois. Sans relater les événements qui marquèrent dès lors les étapes des deux familles, ils attestèrent que la constante obéissance de Willy, coûteuse souvent, éprouvante sous beaucoup d'aspects, avait accompli les desseins de Dieu.

Sans autre formation que sa lecture biblique quotidienne éclairée par l'Esprit, confirmée dans la pratique et les expériences de son ministère, Willy fut, par son témoignage personnel, un authentique théologien, berger, prédicateur et enseignant inspiré. Alors que l'Ennemi avait renouvelé l'épreuve par une contestation menée par des membres influents de sa propre communauté, il garda envers eux une attitude et des attentions attestant qu'il ignorait la rancune mais vivait le pardon. Certains en ont perdu la face. Il est demeuré, lui, aimant.

Ensuite et dès le premier instant, il n'a jamais consenti à un compromis ecclésial qui aurait pu l'avantager auprès de l'une ou l'autre dénomination qui aurait souhaité l'agréger. Il est resté le simple frère tendant la main d'association, sans prévaloir des bénédictions dont la communauté de La Tanne est l'objet.

Enfin, sans jamais imposer son autorité, il n'a cessé de stimuler la foi et le ministère des autres, de se retirer pour leur faire une place, de se réjouir de leur service, et avec une patience maintes fois renouvelée, de leur accorder liberté de trébucher, d'apprendre au travers de leurs échecs. Avec eux, toujours il les a assumés.

Vous aurez compris pourquoi, dans la liste de mes activités, La Tanne est ce lieu où je fus si souvent présent.

* * *

Mickaël Berreby

Après avoir révééré le frère de La Tanne, c'est goûter à l'humour de Dieu que d'évoquer la personnalité de Mickaël. Le contraste entre ces deux hommes ne laisse pourtant pas douter qu'ils soient enfants du même Père céleste et disciples du même Seigneur. L'un est l'homme de la terre, porteur des senteurs de la bergerie, sans cesse occupé à pétrir de ses rudes mains le quotidien mêlé à l'Évangile. L'autre est l'homme du ciel, porteur de sa rosée, elle aussi quotidienne, recueillie par son esprit et mêlée à la révélation biblique d'une saine théologie que ses mains transcrivent par la plume ou le clavier de l'ordinateur. Sa contribution à mon édification tient à des sources et à des circonstances providentielles. Elles datent des premières années de 1980, alors que nous venions d'emménager à Pully.

Marianne, sa future épouse, était fille d'une famille de Bienne, très attachée à La Ligue. J'en fus l'hôte à quelques reprises. Marianne s'était vue brusquement placée devant la déclaration d'un homme – authentique portrait d'un jeune et beau rabbin à chevelure et barbe noire, au regard vif, riche de convictions – lui disant tout de go : "Dieu vous a choisie pour être mon épouse" ! Surprenante déclaration laissant entendre l'originalité du personnage, confirmée par le commentaire aussitôt ajouté : "Dès ma jeunesse – cela fait près de vingt ans – j'ai prié notre Dieu de me faire rencontrer celle qui serait mon élue... Vous l'êtes !"

Bien évidemment, le cœur et l'esprit de Marianne furent profondément troublés. Je le fus aussi, lorsque sur la recommandation de sa mère, elle vint solliciter mon conseil.

Je conviai Mickaël chez moi. J'étais favorablement disposé à cette rencontre avec un fils d'Abraham, disciple du Messie. L'Union de prière m'avait dès longtemps instruit des desseins de Dieu envers l'Israël d'hier et d'aujourd'hui. A part André Chouraqui lors d'une rencontre à Charmes, je n'avais jamais engagé jusque là de dialogue avec un Juif messianique. Je lui manifestai dès le premier instant mon affection.

Son amour pour le Seigneur, son évidente communion dans l'Esprit, sa connaissance de la Parole, son exceptionnelle culture théologique bien vite nous unirent, alors que nos différences auraient pu nous garder respectueusement distants ! Je pus rassurer Marianne, tout en la laissant libre de ne pas tenir compte de mon feu vert. Son "oui" à cette soudaine vocation la confronta d'emblée à la spiritualité de Mickaël et à son identité d'homme blessé et naturellement sur la défensive.

Son père avait déserté sa famille, laissant ses trois enfants à l'entière responsabilité de leur mère. La vocation de Mickaël se heurta très tôt à

cette douloureuse trahison, également perçue comme telle par beaucoup de tenants de la piété juive et de la piété évangélique. Il était offusqué que la sainteté de Dieu et de sa Parole soit constamment démentie par les comportements, le prétendu savoir, les actes de ceux qui faisaient profession de foi chrétienne. Il en était souvent bousculé et le laissait entendre par des paroles sans nuance, jusqu'à la provocation.

Je fus mandé pour célébrer le mariage.

Mikaël offrait à son épouse le cadre d'une maison sise à Blonay qui abritait une Ecole biblique. Sa création était l'exaucement de la prière et de la vocation, qui faisait de Mikaël le Porteur d'un message appelant à la repentance et au salut. Les fruits de son ministère étaient nombreux ! Conscient de l'indigence biblique et spirituelle de l'Eglise en général et des communautés en particulier, assuré plus encore que l'enseignement théologique des Facultés et des Ecoles bibliques était privé de l'apport de la richesse spirituelle d'Israël, son Ecole accueillerait jeunes gens et jeunes filles qu'il avait gagnés à l'Evangile et qu'il voulait instruire de la révélation juive et chrétienne.

Il était à la fois le directeur de l'Ecole et son principal enseignant, l'autre part étant l'apport sporadique de frères de France et de Suisse partageant sa vision. Il demanda ma collaboration. Ce n'était pas sans risque. Je le prévoyais mais j'étais décidé à l'assumer. Il convient d'en préciser la principale raison.

Après Paris – Jérusalem – l'Ecole biblique de Kolding au Danemark, et bien d'autres lieux, Mickaël avait débarqué sur le territoire helvétique dans l'ignorance de sa configuration ecclésiastique. Il eut été nécessaire et recommandable, avant d'envisager l'ouverture de l'Ecole, de prendre avis et contact avec les responsables des églises de la région.

Le frère X. qui s'était engagé avec lui dans la mise en œuvre de l'Ecole aurait dû l'y rendre attentif. Il était actif et domicilié dans la région. Son silence s'expliquait. Il était en rupture de communion avec son Eglise. Son zèle était parallèlement discuté par les chrétiens d'autres communautés. Il disposait d'une certaine fortune. Par ailleurs, son réel amour du Christ trouvait en Mickaël, "l'envoyé" correspondant à sa vision du réveil des Eglises. C'est pourquoi, il lui avait offert généreusement abri dans les bâtiments dont il était le propriétaire. Plus encore, il avait mis à sa disposition les fonds nécessaires au démarrage d'une telle Ecole. Quand je fis connaissance de Mickaël, elle comptait déjà un certain nombre d'élèves. La vision d'une Ecole où la révélation scripturaire serait replacée sur ses racines hébraïques m'était familière, par suite de mon affiliation à l'Union de prières. Je ne pouvais qu'y souscrire et apporter à Mickaël mon entier appui. Le risque encouru tenait à la réaction prévisible qu'une telle Ecole suscitait.

Mickaël, jusque là totalement étranger au pays, apparaissait un intrus d'autant plus suspect que son enseignement mettait effectivement en cause la théologie et l'ecclésiologie officielles et dès longtemps reconnues. S'ajoutaient à la défiance du grand nombre, la large place accordée à une psalmodie moderne dont il était l'auteur paroles et musique, et à l'exercice des charismes de l'Esprit. De plus, il était sans indulgence

devant le manque de sainteté de tout professant de la foi chrétienne. Son verbe était riche de connaissances exégétiques et linguistiques. A ses heures, tel le prophète, il usait sans ménagement du glaive de la Parole à l'égard de certains contradicteurs. Il s'en prenait à la pratique d'une ferveur spirituelle qui oubliait ou ignorait la crucifixion de la chair et l'indispensable enseignement de l'Écriture.

Il est vrai que sa fougue impétueuse pouvait parfois choquer. J'en étais à la fois conscient et témoin.

La proximité de l'École d'Emmaüs soulignait les contrastes des deux Instituts.

La désapprobation de certains était alimentée par une autre inconvenance de son cru : au faîte du toit de son École, éclairée même durant la nuit, en grosses lettres visibles au loin une enseigne inscrivait sur le ciel : "Jésus sauve". Un comble d'extravagance !

J'étais donc enseignant à Emmaüs. Pouvais-je agréer d'être parallèlement inscrit parmi les maîtres occasionnels de cette École ? En l'acceptant j'encourais une certaine désapprobation sans que j'en sois ému. On pouvait certes mettre en question certaines hardiesses de Mickaël. Envers lui, ma fidélité fut et resta indéfectible. Elle était le pendant de ma solidarité prouvée et tout aussi éprouvante avec la théologie somnolente des traditionnels réformés et, parfois, des non moins traditionnels évangéliques.

*

Il faudrait beaucoup de pages si je voulais rapporter ce qu'il est advenu de cette École, puis du frère qui en assumait fidèlement le financement quotidien, enfin de Mickaël et Marianne aujourd'hui parents d'une famille bénie en chacun de ses six enfants. Je me contente de souligner la souveraine sagesse de Dieu tout au long du chemin à la fois inattendu, difficile et glorieux de ce couple ami resté proche et attachant.

Son histoire, en effet, tient d'une évidence. Là où Dieu est visiblement à l'œuvre, le diable se mobilise. Impossible de rapporter les multiples aspects de ce combat. Satan a porté son opposition d'abord de l'intérieur. C'est du reste sa tactique connue, mais oubliée des intervenants aveuglés...

Il a usé de la contestation de ceux qui, premiers artisans convaincus de l'École, voulurent l'inféoder à leur certitude : elle devait prioritairement être au bénéfice de "leur" dénomination, voire de "leur" ministère.

Je soutins entièrement Mickaël qui s'y opposait. Le frère X., lui aussi à sa manière responsable de l'École, restait partagé. S'ajoutait à son désarroi le contre-témoignage de sa propre famille. Quelques autres difficultés contribuèrent à lui faire perdre la vision première de l'École. Malgré lui, il contribua à la mise en cause de l'œuvre. Vint l'heure éprouvante, pour Mickaël surtout. A l'écoute de la Parole rappelant qu'il n'y a pas de fruits sans la mort du grain, l'École ferma ses portes.

Cela ne suffisait pas à l'opposition ennemie. Satan s'en prit à Mickaël lui-même. L'attaque porta – elle porte encore – sur sa santé. Un vrai mystère d'iniquité, cependant éclairé par une étonnante consolation.

Alors que l'existence de Mickaël, depuis des années, a tenu d'un miracle sans cesse renouvelé, un événement majeur en a marqué le cours. Constamment éprouvé, affaibli, chancelant, malade à l'extrême de sa résistance, Mickaël a trouvé et trouve encore la force et l'aptitude d'écrire. Ce sont des milliers de pages qui transmettent, avant tout à l'usage des théologiens et autres protagonistes universitaires, une connaissance inégalée, reconnue par ses pairs, et déclarée richement inspirée de la révélation du Seigneur, seule vraie Parole.

Mickaël s'exprime aisément en français. Du reste il a acquis la bourgeoisie vaudoise et, depuis son départ de Blonay, réside près de Paris. Cependant, c'est en anglais qu'il a rédigé la plupart des ouvrages de haute culture scripturaire hébraïque et grecque, mais aussi historique, philosophique. Il en a été hautement récompensé en 2003 par deux doctorats attribués par les séminaires théologiques de Londres d'une part, des USA d'autre part.

* * *

Je connais très mal l'hébreu. Je ne suis pas un helléniste au sens premier de ce terme. Mon seul vrai mode d'expression est le français. Depuis l'obtention de ma licence universitaire en 1939, je n'ai jamais porté grand intérêt envers les hautes et savantes études. Le domaine de la science n'est pas de ma compétence. La philosophie est restée, à mon entendement, une spéculation plus distrayante qu'enrichissante. La part que j'ai pu consacrer à la culture littéraire est restée inférieure à la part que j'aurais souhaité lui consacrer. J'ai aimé lire et goûter à ce que les auteurs apportaient à la connaissance de l'homme qui reste toujours le prochain à écouter, à comprendre, à aimer.

Dans ce contexte banal, comment le terrien vaudois que j'ai été et suis resté a-t-il, d'année en année, maintenu un dialogue riche de profondeur, de largeur, et de hauteur, avec un fils d'Israël, enraciné en l'Histoire du peuple élu, nourri de la connaissance accumulée de ses pères, à même de les entendre et d'en communiquer la substance incarnée en son Messie ? Comment le "goïm" que je suis, originellement de petit savoir, pouvait-il faire écho à cet héritier des prophètes et des apôtres et se faire entendre à son tour ? Comment a-t-il été possible que ce fils aîné de la famille de Dieu, réconcilié avec le Père et disposant de l'entier de son héritage, étreigne de cœur et d'esprit ce frère cadet, de nature dépouillé, mais par la foi revêtu de la grâce et de la vérité ? Comment en nos deux personnes Israël et l'Eglise se sont rencontrés, ont communié ? Il ne s'agit pas de comprendre ! Simplement, nous nous sommes reconnus, disciples du Seigneur, en marche sur le chemin du Royaume, membres vivants de son corps, chacun, en son originalité, reconnaissant à l'autre son entière valeur.

Depuis notre première rencontre, construite à travers des temps de silence réciproque, mais jamais privée de prière et de loyauté envers l'autre, notre amitié profonde, étendue à nos épouses, à nos enfants, s'est établie, attestée dans l'amour mutuel, fruit de l'Esprit.

De vocation je suis pasteur ; il est docteur. L'un et l'autre, ces dons du Christ à l'Eglise⁸, restent une richesse partagée.

⁸ Eph. 4. 11.

CHAPITRE IV

ULTIME ÉTAPE À VENNES

Dès longtemps je m'y étais préparé. Mon ministère itinérant m'avait rendu conscient de la nécessité de se soumettre à la loi de la mise à la retraite à soixante-cinq ans. Donc, d'agréer la rupture de l'engagement qui nous lie à une œuvre ou à une communauté. Or, précisément dans ces secteurs d'activité, les responsables ont liberté de n'en pas tenir compte. A maintes reprises j'en avais constaté les séquelles, souvent ignorées de ceux qui pensaient avantager l'œuvre ou la communauté et, dans cette bonne intention, en restaient les responsables.

"Il y a un temps pour tout et un moment pour toutes choses"⁹, dit l'Écclésiaste. Outrepasser ce temps tient davantage de la tentation que de la sagesse. C'est souvent que l'une est confondue avec l'autre. Surtout si le responsable, à divers titres – fondateur, directeur, animateur, inspirateur, leader, ancien – en a été l'artisan reconnu et diligent. Sa crainte de voir l'œuvre ou la communauté abandonnée à d'autres mains forcément moins expertes, se réfère à ses propres expériences et à sa préoccupation de garder à l'œuvre son essor.

Sauf rares exceptions, ce prolongement d'autorité et de direction est un leurre. Certes, l'œuvre demeure telle qu'il l'a progressivement établie, mais le mouvement qu'il lui avait insufflé n'échappe pas à la trilogie connue : mouvement, moment, monument. Sa présence accompagnée d'un esprit de contrôle occupe tout l'espace. Sans qu'il s'en doute, il fait obstacle aux innovations dont il n'a pas le charisme. Par ailleurs, les personnes qui vont dorénavant tenir les guides auront le bonheur et l'avantage qu'il a connu et dont l'œuvre a finalement bénéficié : elles apprendront au travers d'erreurs et d'échecs ce que Dieu veut faire par leurs mains et en leur temps.

C'est ce que j'enseignais aux élèves d'Emmaüs : empêcher nos devanciers, dans l'obéissance à l'Esprit Créateur, de devenir des meubles vermoulus à déplacer chaque fois qu'on veut innover, c'est les honorer!

Je leur disais ma constatation : des communautés étaient en stagnation ou en perte de croissance parce que leurs aînés, anciens et pères, ne préparaient guère leurs fils à prendre leurs responsabilités et ne les laissaient pas devenir anciens et pères à leur place.

C'est pourquoi, en 1978 déjà, en prévision de mon départ de Vennes (au plus tard le 30 novembre 1979, d'entente avec Claire-Lise de Benoît d'abord, avec les membres influents du Conseil tel Armin Hoppler en particulier et, bien sûr, Philippe et Nancy Décorvet pressentis pour me succéder), j'avais déclaré en Conseil de La Ligue qu'à l'heure de ma "retraite" je quitterais non seulement l'emplacement de Vennes, mais l'œuvre elle-même. Je ne garderais aucune responsabilité ni dans le

⁹ Eccl. 3.1.

Comité directeur, ni dans le Conseil. Par contre, profondément attaché à l'Œuvre, je resterais un agent disponible si mon avis ou mon aide étaient sollicités.

Lors du tri de mes archives mises à la déchetterie, j'ai retrouvé une lettre écrite à Claire-Lise de Benoît alors que j'étais en mission à Kinshasa, invité par Danilo Gay pionnier de La Ligue au Zaïre, ex-Congo belge. En voici quelques extraits exposant le déroulement souhaité de mon départ de Vennes.

Kinshasa, le 5 avril 1978

Chère Claire-Lise,

Au cours de ces deux dernières années, j'ai progressivement pris conscience que ma présence à Vennes resterait un obstacle, même une perte pour La Ligue si j'attendais la dernière minute pour passer la main à mon successeur.

Vous savez les charismes de Philippe Décorvet, solide théologien et bibliste assuré de l'autorité de la Parole biblique, à même d'assumer la vocation de La Ligue. Nous pouvons nous réjouir de la manière dont il reprendra le flambeau. J'ai une entière certitude à cet égard.

Par contre, j'avais quelque crainte quant à la marche pratique de l'entreprise, à la direction de l'équipe en particulier. Un chef doit veiller à l'évolution en même temps qu'aux détails de la vocation spécifique de l'œuvre. Il faut être vigilant, garder les yeux ouverts sur les projets en voie d'exécution. (...) Ma suggestion d'une association Philippe - Danilo, d'emblée agréée par Philippe, a été tenue pour une réponse de Dieu à notre intercession.

Ma fatigue excessive de la fin de l'année dernière, encore présente en janvier, m'a fait beaucoup réfléchir. Dois-je passer la main, envisager un temps sabbatique pendant six mois, puis faire équipe avec Danilo et Philippe durant le deuxième semestre 1979 ? J'en étais à opter pour cette solution quand Dieu m'a inspiré une conviction contraire et pour moi inattendue.

En effet, alors que je réfléchissais à la constitution de l'équipe à l'œuvre, j'ai réalisé qu'en retardant mon départ de Vennes, j'entravais la mise en place et la répartition des tâches de l'équipe qui me succéderait. Il fallait que je m'en aille si je voulais qu'au mieux et le plus vite possible soient reprises les responsabilités par ceux auxquels elles seraient confiées.

Je le souligne. Ils n'ont pas à me succéder. Ils ont à être eux-mêmes, avec leurs charismes. Ils ont à œuvrer selon leur vision et dans la fidélité à ce que Dieu leur demandera. Il fera des choses nouvelles, plus excellentes peut-être. Mais pour cela, il m'est apparu qu'après le temps mesuré accordé à Danilo pour maîtriser sa responsabilité d'administrateur, et lui et Philippe devaient disposer d'une place nette. Dès le premier jour, ils auraient à agencer leur commun travail sans buter constamment sur le meuble que je suis en attente de déménagement. Donc je ne devrais pas retarder jusqu'au 1^{er} décembre le moment de laisser l'ouvrage en leurs mains. Ce serait sans raison valable leur léguer

une transition encombrée de ma présence alors que mon absence leur laisserait pleine liberté d'action au gré de leur personnelle vocation.

Un ami que vous connaissez me propose la petite villa inoccupée dont il est le propriétaire à Pully. Avec Lisette, nous sommes allés la voir et avons aussitôt convenu qu'elle correspondait à ce que nous ne pouvions même pas espérer.

Le lundi 13 mars, veille de mon départ pour le Zaïre, nous avons convenu des aménagements qui nous feront locataires de cette villa dès juillet prochain. Cela permettra qu'avant l'arrivée des Gay, quelques retouches soient faites à l'appartement qu'ils occuperont au rez-de-chaussée du Calel à partir d'août 1978. Ainsi auront-ils un gîte assuré dès leur retour en Suisse.

Reste un dernier sujet dont nous avons longuement parlé avec Armin Hoppler : la question du dit "Bureau" de La Ligue, soit l'équipe directrice de l'Œuvre entourant de son soutien ou de son contrôle le duo Philippe – Danilo. (...) Un nom s'est imposé à nous : celui de Donald Geneux. Au cours des années, il a appris à connaître l'Œuvre. Elle lui tient à cœur, ô combien. C'est un homme mûr, expérimenté en beaucoup de domaines, exceptionnellement cultivé. Il est chef d'entreprise. Il serait à la fois un président du Bureau et un président de La Ligue. Je vous rappelle la décision de Robert Rouge de renoncer à la présidence de La Ligue au jour de mon départ.

* * *

L'ensemble de ces dispositions fut réalisé au cours des deux mois qui suivirent. En mai, accompagné de Lisette, je vécus ma dernière participation au Conseil bisannuel de La Ligue d'Europe de l'Ouest. Le mur de Berlin érigé par les Soviétiques n'était pas encore tombé. Ce fut l'occasion de prendre congé des collaborateurs et collaboratrices, agents et responsables de La Ligue de cette moitié du Continent. Seewis en Allemagne du Sud fut, je crois, le lieu de cette ultime rencontre.

*

En juin eut lieu l'inauguration du Clos des Pierres, à Rougemont. Cet événement était la conclusion d'une étape initiée à l'heure où la construction de l'autoroute Genève – Lausanne avait obligé Emmaüs à élire un nouveau domicile à Saint-Légier. La proximité de cette nouvelle artère posait aussi la question d'un maintien des camps à Vennes ou de son éventuel déplacement hors ville. Car cette dernière avait peu à peu gagné tout le territoire à l'est et à l'ouest de la route Lausanne – Berne, et peu à peu nous encerclait.

Après avoir envisagé divers lieux, le souvenir qu'avec Lisette nous gardions du Pays- d'Enhaut, avait retenu notre attention. J'étais en amitié avec le couple pastoral de Rougemont : Jacques et Jacqueline Roehrich . Par ailleurs, des liens spirituels nous avaient attachés au couple Schwitzguebel, distributeur des journaux de La Ligue dans leur village. Enfin les parents d'Edmée Cottier y résidaient ; mieux encore, le syndic, Monsieur Oesch et le secrétaire communal Monsieur David Saugy étaient

d'authentiques frères en Christ, rencontrés lors d'une de mes "missions" dans la paroisse.

Notre obéissance à Dieu me fit prendre contact avec le couple Roehrich. Je l'informai de notre projet d'un camp en montagne offrant, en surplus, la bénédiction d'un véritable changement d'air pour les enfants.

Jacques et Jacqueline étaient au courant des difficultés des Schwitzguebel, paroissiens avancés en âge : ils peinaient à assurer l'exploitation de leur petit domaine agricole. Ils prirent contact avec eux et trouvèrent aussitôt un écho favorable. A leur tour, les enfants de leur famille donnèrent leur accord. Il fallait l'assentiment de la Commune et de l'Etat. Messieurs Oesch et Saugy, consultés, s'engagèrent à plaider et devant le Conseil communal et devant les Autorités cantonales, en faveur de cette nouvelle affectation d'un domaine agricole. Dans un court délai, La Ligue devint propriétaire du Clos des Pierres.

Le chalet laissé vacant fut d'abord utilisé pour des camps pionniers, la grange tenant lieu de réfectoire et de salle d'enseignement pour les jours de pluie. Les campeurs logeaient sous tente. Pierre et Marthe Morier-Genoud furent les aventuriers de cette transplantation réussie et renouvelée durant quelques années. La générosité des membres de La Ligue permit bientôt que la chanson de Jacques Dalcroze s'actualise. Le vieux chalet entièrement démoli, sauf sa belle façade aval, fut reconstruit plus beau qu'avant.

Le vaste espace de l'ancienne grange – devenu grande salle – offrit à l'une de mes filles l'occasion de réaliser une fresque de vives couleurs dont elle étoffa la haute et large façade intérieure. Une réussite.

Ce terme convient aussi à la journée d'inauguration. Une fête qui vit la présence des Autorités de la Commune, des Ligueurs accourus de toute la Suisse romande, d'Armin Hoppler devenu entre temps le secrétaire international de La Ligue pour la Lecture de la Bible.

*

Puis ce furent, dans ce même mois de juin, les préparatifs de notre déménagement. Je devrais plutôt écrire : les derniers préparatifs, car Lisette s'était mise à l'œuvre dès l'instant où s'en était profilé la perspective.

*

Constat qui me laisse moi-même étonné : s'est effacée de ma mémoire notre prise de congé de l'équipe de Vennes. Madame et Monsieur André Bellon, précieux collaborateurs – elle comme cuisinière, lui comme intendant – quittaient aussi l'équipe pour prendre leur retraite. Ils avaient partagé durant vingt ans leur travail complémentaire. Leurs compétences, leurs sens de l'économie, leur fidèle attention dans le service – en clair, leur consécration – avaient été un constant appui dans mes responsabilités. Je leur en ai toujours gardé une vive reconnaissance.

Autre événement à rappeler : Philippe, dès longtemps mon compagnon et jeune frère dans la foi, quittant son ministère pastoral de la paroisse réformée de Saint-Gervais/Genève, avec Nancy et leurs trois enfants prenaient notre succession à la tête de l'œuvre et emménageaient au rez-de-chaussée supérieur du Calel.

CHAPITRE V

SIX ANNÉES À PULLY

A tous égards, elles furent une heureuse étape. D'abord à cause des agréments de la maison – une coquette villa – mais aussi à cause de sa situation dans un quartier relativement tranquille et de ses dépendances. La large pelouse sur laquelle elle ouvrait comportait une petite maison en retrait, comprenant un garage, un réduit pour les outils et, à l'étage au-dessus, une chambre habitable.

Autre agrément : de charmants voisins avec lesquels nous eûmes aussitôt d'amicales relations ; pour Lisette la proximité de la "Coopérative" bien achalandée ; à une minute au nord, et au sud deux lignes de trolleybus. Enfin le proche voisinage de l'Eglise du Prieuré, au cœur du pittoresque Vieux-Pully.

Autant que moi sans doute, nos petits-enfants raconteraient l'enchantement qui était le leur, lorsqu'ils venaient nous rejoindre pour quelques heures. La petite tonnelle flanquant la maison, l'important galetas que recouvrait le toit, la chambre-réduit décrite plus haut, devenaient autant de lieux dont ils prenaient possession. Ils les transformaient en un château de leur rêve, avec liberté d'en aménager à leur gré et selon leur fantaisie, l'ameublement et l'usage. Autre évocation d'un des souvenirs que gardent certainement tels d'entre eux : les visites qu'avec leur grand-mère ils faisaient au cimetière maintenu au cœur de la commune, soigneusement entretenu et abondamment fleuri. L'attraction première de la visite était l'imposante tombe du Général Guisan, avoisinant d'autres stèles portant le nom de personnalités connues, venues terminer leurs jours à Pully considéré comme la banlieue de l'aristocratie du Grand Lausanne.

Je me souviens encore du mot d'un de nos petit-fils, admirateur des tombes de ce cimetière où il aimait être conduit par Lisette :

- Grand-maman, quand tu seras morte, je viendrai te faire visite !

*

La transition Vennes – Pully motivait le réajustement de mon ministère maintenant libéré de toute obligation. Quels choix opérer dans cet espace de liberté dont Lisette aurait dorénavant sa juste part ? Avoir transmis mes responsabilités à Philippe, ce n'était pas fermer la porte à ma vocation. Aucune parole de l'Écriture n'enseigne qu'à soixante-cinq ans le "serviteur de l'Éternel" a sa place dans la confrérie des "anciens combattants". Sans remarque critique à l'égard de mes collègues réformés, obligés par la loi à une sorte de mise en quarantaine de leur vocation, je pouvais apprécier de ne pas avoir, comme eux, à tirer la barre et mettre un point final à tout ministère paroissial. Avec la difficulté supplémentaire – contre mon gré vécue plus tard au Sentier – d'avoir à m'abstenir de toute relation pastorale avec les familles du lieu, le titulaire prenant inconsciemment ombrage même de ... notre présence.

Merci Seigneur ! Ce ne fut nullement le cas à Pully. Tout au contraire, nos relations avec les trois pasteurs de Pully – Chamblandes, en particulier avec le pasteur qui desservait la communauté restée fidèle à l'Eglise libre après la fusion des deux dénominations, furent constantes. Cela se traduisit par d'occasionnelles présidences et prédications du culte dominical, la liberté de visite à qui me la demandait, la conduite d'un groupe de prières rassemblant des chrétiens de diverses communautés évangéliques.

Ainsi se nouèrent d'amicales relations avec plusieurs couples. Le dimanche, au sortir du culte, notre agréable cottage et son espace vert les accueillit à quelques reprises pour un apéritif.

Autre avantage de notre nouvelle résidence : en cinq minutes, nous pouvions rejoindre en voiture les quais d'Ouchy. Outre la bienfaitante promenade, Lisette appréciait le spectacle floral dont la ville de Lausanne ornait cette partie du bord du lac. Elle prisait aussi d'être mêlée aux nombreux promeneurs et touristes qu'attirait l'enchantement de cette partie de la rade.

Quant à mon propre loisir, il trouva son compte sur place. L'espace vert, au sud de la maison, ensoleillé à souhait, n'eut pas de peine à me convaincre qu'il pouvait aussi être aménagé en jardin potager. Comme toutes les terres de Pully, la nôtre s'avéra généreusement maraîchère.

* * *

Je n'avais nulle raison de mettre un terme à mes trois heures d'enseignement mensuel auprès des élèves d'Emmaüs. Je les savais appréciées et j'y trouvais moi-même un vif intérêt.

Mon double charisme d'enseignant et de praticien en relation d'aide suggéra aux responsables de JEM (Jeunesse en Mission établi au Chalet-à-Gobet), de solliciter ma collaboration dans leurs Ecoles de disciples. Au cours des années, je fus invité à en faire bénéficier leurs Centres francophones de Paris, Gault-la-Forêt, Saint-Paul-Trois-Châteaux. Cela me donna l'occasion de rencontrer et faire connaissance avec plusieurs enseignants de ce ministère, plus qualifiés que je ne l'étais : Colin Uhrquarth, David Pauwson, Bruce Thompson, Neil Anderson, John Edwards, Manfred Engeli, Leane Payne, tous leaders du ministère de guérison en Christ.

A relever que ce charisme, don de l'Esprit Saint, était une manifestation en plein essor. J'étais loin d'y être le seul intéressé. Lors des conventions de la Porte Ouverte¹⁰ où était demandée ma collaboration aux côtés de Thomas Roberts, du prêtre canadien Regimbal et de Gaston Racine – les quatre "R" selon l'appellation familière des participants – ce ministère était largement pratiqué. Dans notre région, plusieurs pasteurs des dénominations dites Apostolique, Réveil, Pentecôtiste, le vivaient dans

¹⁰ à Lux, Chalon-sur-Saône.

leur communauté, alors que l'Eglise réformée et les Assemblées des frères évangéliques n'y portaient guère attention.

Samuel Grosjean, rentré de France et nommé pasteur de la communauté évangélique de Villard à Lausanne, reçut du Seigneur la conviction de pratiquer ce ministère, secondé par son épouse Ida. Cela fortifia notre communion fraternelle élargie à d'autres pasteurs et fidèles intéressés. Parmi eux, notre chère Edmée Cottier que la guerre d'Angola avait ramenée au pays, dans les conditions tragiques que vous savez. Entièrement disponible, elle ne pouvait tenir ses nombreux charismes sous le boisseau. Une fois de plus, le Seigneur nous révéla sa volonté.

D'abord, par la prière, en nous unissant dans la recherche et le discernement de la collaboration appropriée de nos ministères.

Puis en nous donnant la certitude que ce projet devait aboutir à la création d'un lieu de relation d'aide ouvert, à Lausanne, à toute personne qui chercherait en Christ la libération de ses difficultés.

Un autre couple missionnaire, Thomas et Ilse Bearth, contraint lui aussi de rentrer au pays, se joignit à notre rendez-vous de prière et, bientôt, à la mise en œuvre de ce ministère dont nous ne discernions pas encore le lieu d'implantation.

Nous fûmes au bénéfice d'un miracle. Ida Grosjean eut la vision d'un appartement dans le périmètre ouest, au pied de la cathédrale, secteur entre la Riponne et la Place de la Palud. Avec Samuel, une visite du quartier lui fit découvrir un appartement libre au n° 4 de la rue de la Madeleine. Mis au courant de notre projet, le propriétaire en facilita la réalisation. Je passe sur tous les détails de la mise en œuvre de ce lieu d'accueil, bientôt appelé "La Barque". Au cœur des vagues parfois tempétueuses de la vie des gens, La Barque devint très vite l'îlot et le havre de secours pour lequel nous nous étions préparés. A ce jour, il subsiste et reste le lieu de guérison et de bénédiction de beaucoup.

Lisette fut aussi intégrée dans l'équipe à l'œuvre, équipe bientôt en relation fidèle et fraternelle avec l'Accueil de Saint-Loup. Et plus tard avec les centres semblables créés en Suisse romande le ministère de relation d'aide ayant trouvé accueil auprès de laïcs non seulement intéressés mais consentants à s'y former.

Durant les six ans de Pully, selon un horaire hebdomadaire convenu, avec ou sans Lisette, j'eus mes heures de présence à la Rue de la Madeleine 4. Détail à noter : nous n'avons pas créé ce centre sans en avoir informé les Autorités de toutes les Eglises et communautés – catholiques aussi – du Grand Lausanne, ainsi que les municipalités.

Une fois de plus, le Seigneur honora notre acte de foi. La Barque d'aujourd'hui continue d'être soutenue par des dons ; dans le canton, d'autres centres sont à la même enseigne.

* * *

Notre disponibilité de "couple à la retraite" nous valut de nombreuses sollicitations, agréées parce qu'elles venaient de serviteurs et responsables d'œuvres chrétiennes, devenus de véritables amis. Pour mémoire, entre autres le major salutiste Vogel et son épouse, à la tête de l'important centre d'accueil "L'Espoir" de Genève. A plusieurs reprises, il me demanda d'instruire en relation d'aide le personnel d'accompagnement d'hommes et de femmes rejetés de la société et, pour un temps, hébergés dans l'hospice de l'Armée du Salut. Ce couple nous portait grande amitié. Il était par ailleurs l'organisateur et guide de voyages et de vacances programmées, en particulier en Israël. Notre participation gratuite à ces dépaysements d'une vingtaine de jours comportait la responsabilité de méditations quotidiennes, inspirées des pages bibliques en rapport avec l'histoire des lieux et cités que nous visitâmes : Tibériade, le Mont Tabor, Nazareth, Jérusalem, la Mer Morte, le Sinai, etc.

C'est également sous la conduite de cet ami que nous fut offert, avec les mêmes prestations, un voyage "sur les pas de l'apôtre Paul" à Corinthe, Athènes, Thessalonique, Istanbul, toute la côte sud de la Turquie jusqu'à Antioche, avec trois journées à Patmos ; et au retour, les cités connues de Tarse, Lystre, Colosses, Laodicée, Ephèse, Smyrne, Troas. Impressionnant voyage nous amenant à méditer l'Apocalypse de Jean à Patmos, à découvrir des aspects méconnus, tout à coup réels, de l'extraordinaire voyageur-apôtre que fut Paul. Dans nos autocars confortables, sur des routes bien entretenues, nous prenions conscience de la réalité qu'il affrontait constamment. Il l'évoque à l'intention des Corinthiens alors qu'il est à Ephèse. Il vaut la peine de transcrire cette page biographique :

"Souvent en voyage, j'ai été en danger au passage des fleuves, en danger dans des régions infestées de brigands, en danger à cause des Juifs mes compatriotes, en danger à cause des païens, en danger dans les villes, en danger dans les contrées désertes, en danger sur la mer, en danger à cause des faux frères. J'ai connu bien des travaux et des peines, de nombreuses nuits blanches, la faim et la soif, de nombreux jeûnes, le froid, le manque d'habits... Faut-il s'en vanter ? Cela ne sert à rien... Je me vanterai plutôt de mes faiblesses, afin que la puissance du Christ repose sur moi"¹¹.

Ce voyage me fit aussi comprendre que le Christ, glorifié par son serviteur, ait manifesté Sa "puissance" en accordant à Paul "éprouvé plus que tout autre" d'être, un jour, momentanément enlevé jusqu'au troisième ciel... un paradis où le Seigneur lui communiqua "des paroles ineffables". Consolation et encouragement en conséquence desquels il écrit aux Romains : "Il n'y a aucune commune mesure entre les souffrances de la vie présente et la gloire qui va se révéler en nous". Rappelant le psaume 44.25 : "A cause de toi, Seigneur, nous sommes exposés à la mort à longueur de jour"... il conclut : "Dans tout cela nous sommes bien plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés... Rien ne

¹¹ 2 Cor. 11.26 – 12.10.

pourra nous arracher à l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ notre Seigneur¹².

Il n'y a pas l'ombre d'aucune comparaison possible entre le ministère de Paul... et – en Suisse en tout cas – notre confortable (trop ?) condition de disciples "missionnaires". Un regard même furtif vers la biographie de l'apôtre ne peut que nous libérer de la tentation de murmurer devant l'une ou l'autre de nos difficultés. Et nous persuader de garder à nos pieds "les chaussures du zèle à annoncer l'Évangile"¹³.

* * *

Une profonde communion d'esprit nous avait aussi rapprochés du couple Tom et Cynthia Bloomer, responsables de Jeunesse en Mission. Mon enseignement régulier dans leur Ecole s'accompagnait, occasionnellement, d'un message d'évangélisation qui rassemblait, le dimanche soir à l'Ecole Hôtelière ou dans une grande salle de Beaulieu, un fort nombreux public de jeunes. J'étais aussi parfois associé aux colloques de l'équipe directrice de l'Ecole. Dans sa majorité, elle se réclamait de la culture anglo-saxonne. Elle avait heureusement confié d'importantes responsabilités à des disciples formés à leur Ecole et les avait associés à leurs nombreuses activités en Terre romande, précisément parce qu'ils étaient de chez nous : parmi eux Heinz Suter, Carlo Brugnoli, Eliane Lack, et j'en passe.

*

Ma disponibilité me permettait aussi d'être au nombre des invités à l'écoute d'enseignants venus de leurs nombreuses Ecoles d'Europe ou d'Amérique. Sous l'angle anecdotique, il me plaît de raconter ma collaboration avec l'un d'entre eux : Arthur Katz.

Comme son nom déjà le laisse entendre, il était juif et né aux USA. A l'âge adulte, sa propre existence et celle de son peuple avaient été particulièrement menacées au cours de la deuxième guerre mondiale. Sa rencontre avec le Messie fit de lui non seulement un enseignant des saintes Ecritures, mais un véritable prophète.

A son écoute, j'approfondis ma connaissance, et de la Torah, et des Evangiles. On ne ressortait jamais indemne d'une journée ou d'une soirée avec lui. L'autorité de son verbe inspiré ne cessait pas de rétablir notre théologie néotestamentaire sur ses fondements hébraïques, mais aussi de bousculer, voire fustiger, notre sage et prudente présentation de l'Évangile. Lors d'une soirée où, littéralement, il mit en pièces notre "piété d'intellectuels timorés", j'eus l'impression que nous étions devant l'Elie du Mont Carmel trucidant les faux prophètes¹⁴. Il nous le disait sans mettre des gants !

¹² Ro. 8. 35-39.

¹³ Eph. 6. 15.

¹⁴ 1 Rois 18.

Cependant la force de ses propos me parut plus assourdir ses auditeurs, qu'elle n'ouvrait leurs oreilles. Ses bastonnades, non sans raison, s'en prenaient aux pharisiens. Mais concernaient-elles semblablement le peuple venu l'entendre ? Je partageai mon malaise avec Tom Bloomer. Sa présence de plusieurs années dans notre pays lui avait donné d'en comprendre la mentalité, effarouchée devant des mises en question dont notre peuple, encore pieux mais peu instruit ne saisissait pas d'emblée l'urgence et la nécessité. Il convenait d'y rendre attentif Arthur Katz. Non pas pour édulcorer la pertinence de son message, mais pour qu'il l'accompagne de ce qui distingue le verdict d'un juge, de celui de notre Dieu : la permanence de la grâce éclairant tout jugement.

Tom appuya ma remarque et devint mon interprète. Le dialogue fraternel engagé avec Arthur Katz connut un épilogue inattendu, de ma part en tout cas. Il me fit une proposition que Tom s'empressa d'appuyer :

- *Tu es représentatif du peuple et des bergers auxquels je m'adresse. Dans mes réunions publiques, tu te tiendras à mes côtés pour me servir de référence. Après que j'aie parlé, je te confierai la responsabilité de tirer les conséquences du message apporté. Ta connaissance des Eglises et de leur spiritualité souvent contestable trouvera par ta bouche un appel à une véritable repentance et à l'urgent réveil de leur foi somnolente.*

Cette proposition tenait à la fois du défi et de l'entière confiance qu'avec Tom, ils accordaient à mon engagement d'évangéliste du pays. Il m'était difficile de m'y dérober. C'eût été sinon une lâcheté, pour le moins un manque de foi face à la responsabilité que le Seigneur peut nous confier. Je n'assurerai pas que cette collaboration porta les fruits que Tom et Arthur en attendaient. J'assumai cette collaboration originale, cependant encouragée par les échos favorables que suscitèrent ces rencontres. Cette fraternisation particulière avec Arthur Katz vous expliquera que j'aie accepté de préfacier un de ses livres publiés en français¹⁵.

* * *

J'évoque encore ci-dessous deux aspects de mon statut de retraité à Pully.

En conséquence de ma bonne santé, je ne pouvais refuser tel appel d'église de Suisse et de l'étranger demandant ma collaboration dans l'édification de leur communauté, dans l'enseignement de la saine doctrine, dans la connaissance de l'Écriture, dans la formation à la relation d'aide. Lisette m'accompagna souvent dans l'une ou l'autre de ces prestations.

L'autre aspect de ma disponibilité pulliérane : la relation d'aide personnelle s'ajouta souvent à celle qu'en équipe nous assurions à la Barque.

*

¹⁵ Il a disparu de ma bibliothèque et je ne suis pas assuré d'en donner le titre exact : "L'Authenticité".

A l'heure où un ami avait mis à notre disposition sa villa de Pully, Lisette lui avait dit intuitivement qu'elle agréerait son offre généreuse si elle était assortie d'une promesse : que cette maison nous soit prêtée "pour plusieurs années". Il l'avait rassurée, lui disant même que nous y finirions nos jours !

Je ne mis pas en doute son alléchante promesse quand même, par ailleurs, j'avais souvent constaté que ses engagements envers d'autres frères, connaissaient des ruptures de parole justifiées par mille et une bonnes raisons !

Nous étions au printemps 1984 lorsqu'il nous fut soudain signifié d'avoir à quitter Pully. Notre décision fut rapide. Le prix des appartements en territoire lémanique ne s'accordait pas avec nos moyens et notre désir de garder la voiture. Je laissais à Lisette le choix du lieu en campagne, en montagne, au Pays-d'Enhaut, à la Vallée de Joux... Sa décision fut rapide : Le Sentier, à condition que l'appartement soit au village, proche de la gare, et proche d'un magasin d'alimentation.

L'une de nos filles et son mari, ainsi que nos amis de la Vallée furent aussitôt mis au courant. Dans l'espace de quelques jours, l'appartement souhaité fut trouvé et loué. Lisette était comblée. Je l'étais autant qu'elle.

Je m'étais posé la question : était-il judicieux de retourner dans la paroisse qui m'avait accueilli en 1946 ? Trente-deux ans avaient coulé sous les ponts de l'Orbe. De plus, le couple pastoral titulaire de la paroisse avait, à maintes reprises, collaboré à mon ministère au Camp de Vennes. J'écartai donc ce dernier scrupule et vers la fin juin 1984, nous emménagions à la Grand'Rue 36, au Sentier.

Je peux dire aujourd'hui que ce retour à la Vallée fut une bénédiction.

CHAPITRE VI

UNE PORTE OUVERTE SUR MON "QUOTIDIEN" 2003

Les deux trimestres de fin 2002 puis les deux premiers de la nouvelle année 2003, de semaine en semaine ont vu mon agenda être porteur d'activités bibliques, enseignantes, pastorales, éducatives, souvent accompagnées de relation d'aide, simple conséquence de ma prédication ou de mon enseignement. A Baudour (Belgique), à Nice, Cannes, Montélimar, Annecy, Annemasse, Chambon-sur-Vorey (Institut biblique de Béthanie), La Bussière-sur-Ouche (Le Bon Samaritain), Pfaffstatt, soit en diverses communautés évangéliques de France. A côté de mes activités plus restreintes au pays, je pris beaucoup de temps à la rédaction trois fois remise sur le métier de "Hommes et femmes, mission et fonction". Et, pour couronner le tout, ma quatorzième opération "Dupuytren", cette fois à la main gauche – la dernière certainement – la plus douloureuse aussi durant les deux mois qui suivirent.

Cette part accordée à la proclamation et à l'enseignement de la Parole, est pour moi toujours restée prioritaire. Elle l'est, aujourd'hui plus que jamais, dans des églises riches en louanges et manifestations de l'Esprit, mais souvent pauvres en connaissance de l'Ecriture. Je le dis ouvertement là où on m'accorde de l'enseigner. Les bénéficiaires de l'Evangile de la grâce et de l'amour de Dieu sont chrétiens certes, mais peu enseignés et encouragés à devenir disciples. On privilégie l'expérience au détriment de l'obéissance. La foi donnant prérogative à l'émotion trébuché, si elle n'est pas accompagnée de la Parole, son unique et véritable fondement, puis d'une persévérante croissance dans la sanctification.

Cette part de mes activités ne me fait pas négliger ce que serait la frustration de mes enfants si mon récit biographique s'arrêtait aux étapes parcourues. Je n'oublie pas que je suis chaque jour devant un sablier actif lui aussi ! Et bien avant moi, chroniqueur de mon cheminement ! Je sais qu'arriveront le jour et l'heure où la partie visible du porte-sable, lentement ou soudainement, laissera couler la dernière pincée du temps.

*

Pour l'heure – et je l'écris en toute sincérité – je ne jette nul regard interrogateur vers ces ultimes minutes d'essoufflement. D'abord parce que l'Auteur de ma vie en a l'entière responsabilité et, depuis longtemps, m'a enseigné à rester disponible et confiant. Egalement parce qu'Il ne cesse de me ressourcer et de me renouveler en vue des tâches quotidiennes qu'Il a préparées et me confie encore de toute évidence. A quatre mois du cap de mes huitante-neuf ans, je reste effectivement un retraité non-pratiquant. Peut-il en être autrement alors que les bénédictions accordées à ma vie, et à celles et ceux qui en bénéficient avec moi, démentent mon occasionnel désir de goûter à un certain repos ? Une vie strictement occupée d'elle-même et de ses aises ne peut qu'être mise en question, si je me laisse instruire par la Parole lue et méditée encore ce matin (1 Thess. 2. 1-12) : "Si nous invitons les hommes à

croire, ce n'est pas que nous serions dans l'erreur, ou que nous aurions des motifs malhonnêtes ou que nous voulions les tromper. Non ! C'est parce que Dieu nous a jugés dignes d'être chargés de la proclamation de l'Evangile. Et nous l'annonçons non pour plaire aux hommes, mais à Dieu qui juge nos cœurs".

Si j'ai reçu et gardé cette certitude dès ma rencontre avec le Christ, je n'endosse pas semblablement les paroles suivantes de Paul : "Jamais je n'ai tenté de vous exploiter sous le couvert de bonnes paroles... jamais je n'ai cherché à être applaudi par les hommes, même si comme apôtre du Christ, je pouvais vous imposer mon autorité".

Je ne lis pas ce texte avec mauvaise conscience. Il est tentant de vouloir "plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu qui juge les cœurs". J'ai appris à me libérer de cette tentation et, quitte à déplaire ou ne pas être entendu, à "dire l'Evangile qui vient de Dieu".

Certainement l'aveu de mon âge peut susciter des réflexions du type : "Se croit-il indispensable ?" Pis encore : "Se croit-il irremplaçable ? Se prend-il pour un Abraham ou un Moïse qui, à huitante ans, voire nonante ans, ont reçu confirmation de leur vocation renouvelée ? » Si je prête aux autres de telles questions, c'est qu'en vérité, à intervalles réguliers, je me les pose à moi-même, devant la constatation de mes infirmités, dues à mon vieillissement.

Eh bien non ! Chaque matin me laisse avec des forces retrouvées. A la manière de Jérémie je dirais que Dieu me persuade. Et après Paul, je me mettrais en condition de malheur si je me taisais au lieu d'annoncer l'Evangile. De plus, le fruit visible de mon labeur atteste le privilège que Dieu m'accorde de rester serviteur à plein temps.

*

En réponse à mon interrogation – et peut-être à la vôtre – la lecture biblique de ce jour (14 juillet) m'est apparue tel un clin d'œil du Seigneur. Le texte de Paul dans sa première lettre aux Thessaloniens chapitre 2. 13-20 correspond à la grâce renouvelée qui m'accompagne dès longtemps. Je vous laisse en découvrir, sans comparaison avec l'extraordinaire ministère de l'apôtre, la part qu'en vérité Dieu m'a accordée et m'accorde encore. Non sans raison mais sans autre commentaire, j'en souligne ce qui a été et demeure pour moi primordial. Car, moi aussi, sans me lasser, je remercie Dieu de m'avoir appelé à annoncer Sa Parole avec le privilège de constater qu'elle est accueillie non comme une parole purement humaine, mais pour ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire la Parole de Dieu qui agit avec efficacité en ceux qui croient.

Le bonheur que j'en ai n'est pas la seule motivation de mon incessante activité.

Cette dernière, il faut le dire, n'est pas sans lien avec mes origines familiales :

S'il est vrai que l'éducation participe de notre tempérament, le repos et l'inactivité me sont restés étrangers jusqu'à l'heure où, accueilli dans ma belle-famille, je fus invité à vivre trois semaines de vacances avec Lisette et ses parents à Flendruz dans le grand chalet qu'ils louaient à l'année. Ce furent mes premières réelles vacances. Car, dans ma famille, ce privilège était réservé aux gens aisés. Pour nous, se reposer c'était ou bien changer de travail, ou bien une fois ou l'autre – sans ma mère, astreinte semaine et dimanche, après chaque accouchement, à donner des soins aux bébés et instruire les mères de leurs responsabilités, – aller voir le grand-père Justin et les tantes à Villars-Burquin ; ou encore pique-niquer avec mon père, et, à l'heure de mon adolescence, avec des camarades à Mauborget, ou au Chasseron, ou au Mont Aubert. Donc marcher durant plusieurs heures !

Deux permanentes constatations me sont aujourd'hui un encouragement à persévérer dans le service, aussi longtemps que Dieu m'en donnera les capacités.

L'Eglise, abandonnée par la majorité de la classe active et adulte du pays, sous de nouvelles formes rassemble de nombreux jeunes. Dans son originale présentation du peuple élu, Dieu se nomme Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob. Ainsi nous fait-Il comprendre que la vocation de père participe de son dessein salutaire. Liée à trois générations, donc vécue humainement et spirituellement, elle donne un sens primordial à la révélation de Son amour de Père. Toute rupture entre génération est signe d'incrédulité ou d'infidélité.

La gravité de ce méfait apparaîtra avec ses lourdes conséquences lorsque, à l'heure du jugement, les pères auront à rendre compte de leurs défaillances à l'égard de leurs descendants. Clairement annoncée par l'Ecriture, cette mise en lumière fera tardivement comprendre que l'affligeant contexte de la société d'hier et d'aujourd'hui est la redoutable conséquence de la démission des pères. Leurs Isaac et leurs Jacob d'aujourd'hui souffrent de ne pas avoir reçu la part prépondérante de la vie heureuse à laquelle ils étaient prédestinés. Ils ont été et sont frustrés de ce que leurs aînés étaient appelés à leur transmettre.

Plus j'avance en âge, plus j'apprends qu'associé à ma vocation, appartient aussi et toujours davantage le rôle de père. Je ne le recherche pas. Il m'est donné.

Dans mon ministère personnel et ecclésial, j'en découvre constamment l'impact. Dieu m'a fait comprendre que si les forces qu'Il me renouvelle sont en bénédiction à ceux que je rencontre et instruis, cela tient moins à ce que je dis en Son nom qu'à ce qu'Il permet que je sois dans Sa grâce, devant et au milieu d'eux.

Il m'accorde de vivre et me motive parce que, dans les générations qui me suivent, souvent à mon insu, je suis vecteur de guérison auprès de beaucoup de ceux que je rencontre. Ils découvrent en moi l'image encore vivante du père dont ils ont été frustrés.

La seconde constatation tient également à mon âge avancé. Dans ce siècle dévoyé, la priorité de l'existence est de rester jeune, fut-ce en apparence. Une des florissantes industries d'aujourd'hui concerne tout ce qui est suggéré, proposé, recommandé, assuré, finalement infligé pour surseoir à tout signe de vieillissement.

Ma présence, mon témoignage, mon ministère apportent un flagrant démenti à cette compréhension mensongère de l'existence. A me rencontrer, à m'écouter, à cheminer à mes côtés, mes contemporains sont encouragés à affermir leur foi tout en se réjouissant de leur âge. Indépendamment de ma volonté, j'atteste à leurs yeux les promesses de Dieu à ceux qui vieillissent.

"Les justifiés du Seigneur poussent comme le palmier. Ils s'élèvent comme un cèdre du Liban. Bien plantés dans la maison de l'Eternel, ils fleurissent, demeurent féconds jusqu'à leur vieillesse".

Non sans raison, cette parole du psaume 92 a surgi à mon esprit. Elle était sur les lèvres de mon pasteur Eugène Ferrari, à Grandson, au jour de mon mariage... en 1939 !

Elle est le juste point final de ce chapitre.

* * *

La relecture des pages qui précèdent a ramené en surface nombre de réflexions maintes fois cogitées, en vérité demeurées en mon esprit telle une interrogation, en rapport avec l'existence actuelle de nos Eglises.

Il y a des épisodes "clefs" au long du parcours de notre vie. Encore faut-il y être rendu attentif, réfléchir à leur signification et à leur portée en accord avec la prophétie biblique. Pour mémoire, la réprimande du Ressuscité aux deux disciples se rendant à Emmaüs : "Hommes sans intelligence, lents à croire tout ce que les prophètes ont annoncé" ¹⁶. Et Jésus de mettre en lumière le rapport évident entre les événements passés et ceux du présent. Au cours de ce dernier demi-siècle, cette solidarité a été délibérément contestée en la mémorable année 1968.

L'imposture de ses discours est à la mesure des dommages qui en résultent encore. La majorité des deux dernières générations s'affiche "existante" dans la mesure où elle diffère de la précédente. Le refus de toute forme d'autorité ; l'absence de règles comme expression de la liberté, le dédain de tout ce qui évoque la tradition, sont les préludes de l'anarchie dont nous sommes tous victimes. Les médias, pour une large part, contribuent à la sape de notre passé.

Les Eglises dites historiques – semblablement les Eglises évangéliques – à leur insu pâtissent de ce méfait. La rupture entre générations, sensible à l'intérieur de beaucoup de familles, en est un indice certain. Il y en a d'autres, communément constatés dans les Eglises. Comment admettre la

¹⁶ Luc 24.26.

permanente absence au culte dominical de la majorité d'une, parfois de deux générations ? Cette désertion peut aussi s'expliquer par le formalisme d'un message, voire d'un culte devenu religieux et non plus expression de la vie et de la riche croissance dans l'Esprit.

On pourrait aussi évoquer la rupture "liturgique" particulière aux Assemblées dites "évangéliques". Elles ont rejeté ou simplement ignorent le trésor des liturgies séculaires qui ont nourri la piété de nos pères. Cette rupture avec le passé et ses richesses affecte semblablement la théologie. Beaucoup de nos docteurs se nourrissent non pas de la Parole et de l'Esprit qui en est le gage, mais de leurs propres et savantes considérations modernes, originales, inédites, nouvelles, traitant de cette Parole ancienne certes mais, par eux, librement contestée, parfois même tenue pour vieillotte et surannée.

Le prophète Daniel nous a prévenus que l'ultime étape de l'Histoire serait conforme à la vision que lui en donna le Seigneur : une grande statue à la morphologie significative. Elle repose sur des pieds d'argile et de fer, illustration de son effrayante fragilité¹⁷. Sévère prophétie de la complexion des générations de notre fin de siècle.

La théologie en cours officiellement le laisse entendre, mais semble ignorer qu'elle est elle-même concernée...

Sous le coup de l'indignation que j'en ai, il m'arrive d'avoir une langue ou une plume incisive. Dois-je m'en excuser ? Esaïe se présente comme un prophète "dont la bouche est une épée acérée"¹⁸. L'Apocalypse nous présente Christ glorifié, "une épée aiguisée à double tranchant sortant de sa bouche"¹⁹. Je ne suis pas Esaïe mais simple disciple de Jésus-Christ. C'est à ce titre que je l'écris : nombre de théologiens m'apparaissent assurés non de la vérité biblique, mais de l'interprétation subjective qu'ils en donnent. Brutalement dit : ils chaussent leurs pieds de leur savoir "argileux".

Avec d'autres mots, ces réflexions étaient déjà sous ma plume lorsque j'ai évoqué²⁰ la page importante de mon ministère. L'aurais-je agréé mais surtout accompli avec la même autorité et le même discernement, si je n'avais pas été préparé, puis éclairé par le Seigneur à l'écoute de ce qu'en disent les Evangiles certes, mais surtout de ce que mes aînés m'ont appris ?

J'ai pris conscience qu'une connaissance objective de la création, des créatures, partant, de l'histoire et de ses événements n'est pas limitée à ce qu'on en voit ou à ce qu'on en pense. Dieu m'avait révélé qu'en bien des domaines l'apparence cache une autre réalité.

Il y a cinquante ans, la rupture entre science et foi était patente. La première affichait les prétentions d'un savoir proche de la suffisance. Et la seconde posait plus de questions qu'elle n'apportait de réponses.

¹⁷ une grande statue aux pieds de fer... et d'argile. Dan. 2. 31-35.

¹⁸ Esaïe 49. 2.

¹⁹ Apoc. 1. 16.

²⁰ cf. premier chapitre de mes six années au Sentier.

L'occultisme n'était pas un terme en usage. On lui préférait celui de "superstition", "crédulité", "sorcellerie", "mystique". Le commun des mortels admettait "le mystère". Sur ce sujet, les livres publiés par l'éditeur "Flammarion" avaient quelques lecteurs. Ils avaient éveillé ma curiosité et nourri mon scepticisme. Les praticiens du surnaturel – devins, tireurs de cartes ou lecteurs des lignes de la main – étaient rangés à l'échoppe des saltimbanques et des lieux où on les rencontrait : dans les foires ou les kermesses.

Sans le vouloir expressément, Georges Duvoisin m'avait initié à un autre aspect de ce "mystère" : la réalité du monde démoniaque attesté par l'Écriture. C'est pourquoi, en mon esprit, la certitude de l'existence et de l'activité des démons s'était accompagnée d'une autre conviction. La science des psychologues et des psychiatres, si vrai et respectable que puisse être son champ d'action, ne brosse qu'une partie de la réalité. Dans le domaine de la guérison en particulier, l'objectivité de son savoir connaît des limites qu'elle feint d'ignorer. A l'époque en effet, elle avait peine à les reconnaître.

En est-elle mieux informée aujourd'hui ? Nombre de théologiens et pasteurs le pensent et s'en inspirent. Ils continuent à ignorer la part prépondérante que leur apporterait la thérapie du Christ des Évangiles. Ils n'ont guère d'attention pour les maladies de leur propre esprit et confèrent grande autorité à la science des modernes médecins de l'âme formés à l'École de la Psychologie et de la Psychiatrie. Ils considèrent même comme digne d'intérêt, tout ce qui se publie et se pratique à l'enseigne des "sciences médicales" admises dans les Facultés universitaires et dans les soins hospitaliers. Ils font de plus en plus large place à la psychanalyse, à la science du moi, du ça et du surmoi.

Si, il y a cinquante ans, on avait appris qu'un simple infirmier, dans la foi et l'obéissance à Jésus-Christ, - et sans nier la part et la valeur de la médecine allopathique ni celle des soins médicaux et psychiatriques - avait opéré une vraie guérison là où la science médicale avait échoué, celle-ci l'aurait-elle admis ? Et aujourd'hui, devant semblable geste d'un infirmier ou d'une infirmière chrétiens, n'opposerait-elle pas son veto et n'informerait-elle pas ces intervenants d'avoir à s'en abstenir dorénavant, avec menace de renvoi s'ils récidivaient ? Ne les qualifierait-elle pas de biblistes intégristes, voire simplistes et littéralistes ?

A mon grand regret, je suis tristement témoin de l'intérêt accordé à des spiritualités ésotériques, de la surévaluation de la psychologie et de la psychiatrie, et parallèlement d'une sorte de mépris du Seigneur et de ses enseignements. En prévenir leurs paroissiens, les en instruire était et devrait être aujourd'hui encore le rôle des anciens, du pasteur en particulier.

Aujourd'hui encore je rends grâce à Dieu d'avoir bénéficié d'année en année de la richesse spirituelle des frères aînés de l'Union de prières de Charmes, de leur savoir, théologique certes, mais constamment nourri de leur connaissance et de leur amour du Seigneur et de l'histoire de l'Église. Ils m'ont appris à transcrire dans le contexte de l'Histoire d'aujourd'hui ce que Paul écrivait aux Romains : "J'éprouve une profonde tristesse et un

chagrin continuel dans mon cœur [dans mon amour pour ceux] de mon peuple. Ce sont les Israélites. C'est à eux qu'appartiennent la condition de fils adoptifs, la manifestation glorieuse de la présence divine, les alliances, le don de la loi, le culte et les promesses, à eux les patriarches !"²¹

Ces richesses ont nourri l'Eglise d'hier. En dépit de ses infidélités, elles lui ont donné sa structure, ses développements. Je l'ai souvent fait entendre au risque d'être incompris : l'Eglise d'aujourd'hui n'est pas née ni tombée de la dernière pluie. Entée sur le tronc d'Isaï, elle est une des branches qui en a jailli. Elle ne saurait demeurer et croître si elle vit détachée des branches et du tronc qui la portent. Aussi longtemps que Dieu m'en laissera la responsabilité, je continuerai à le dire à mon église et semblablement à mes frères des communautés évangéliques !

* * *

Est-il souhaitable que je vous fasse connaître ou vous rappelle un trait de mon caractère avec lequel je fus souvent moi-même en contestation ? Que dire de la vivacité de mes répliques devant des prises de position ou des affirmations se réclamant de l'Evangile, alors qu'en dépit des apparences, elles en sont un démenti, même une falsification ?

Je ne suis pas querelleur, ni ne me plais à la controverse. Je la redoute même quand elle est orale. Car l'examen d'un point de vue différent demande d'abord l'accueil réfléchi et fondé des arguments présentés. Le dialogue le permet certes, mais avec le risque d'un acquiescement spontané, superficiellement accordé. Une réplique par la plume a l'avantage d'une évaluation, au besoin prolongée, puis d'une formulation au vocabulaire précis. Sa rédaction participe de notre vocation de témoin et communicateur de la vérité. Si elle concerne d'abord l'interlocuteur, la phrase ou la page écrite peut atteindre un cercle étendu de lecteurs. L'acuité des mots attise l'intérêt, rend responsable la ou les personnes ainsi providentiellement interpellées. D'où ma prédilection pour la rubrique intitulée "Un autre point de vue".

Encore dois-je loyalement ajouter : l'occasionnelle vivacité de mon verbe répond non seulement à la volonté d'être un témoin écouté, mais de rendre sa force et son autorité à la Parole que Dieu nous adresse. Avec raison, on m'a reproché parfois la rudesse de mes propos ou le tranchant de mes prises de position. Ils sont provoqués par ma déception, voire mon irritation devant la subtilité lénifiante, théorique, verbeuse, de certains discours chrétiens, comparée à la verdeur tranchante et pénétrante du message des prophètes de l'Ancien Testament ou même du Christ des Evangiles.

Comparaison n'est pas raison, et il est certain qu'en maintes occasions j'ai omis l'exhortation apostolique : "Que votre douceur soit connue de tous les hommes, ... reprenez et conseillez avec douceur"²².

²¹ Rom. 9. 2.

²² Phil. 4. 5 ; 2 Tim. 4. 2.

CHAPITRE VII

RETOUR À LA VALLÉE

Vers la fin juin, nous emménagions donc à la Grand'Rue 36, au Sentier.

L'appartement rapidement visité et choisi quelques semaines plus tôt s'avéra, une fois de plus, un signe de la bonté de Dieu. De notre deuxième étage, nous avons vue au sud sur la plaine de l'Orbe "combière" avec son arrière-plan boisé que dominent les trois bosses du Mont-Tendre, et au nord-est sur la Dent-de-Vaulion. La porte d'entrée ouvrait sur la Grand'Rue centrale. Nos voisins de palier étaient la Préfecture et l'Office des poursuites. Le troisième étage comprenait une chambre indépendante réservée à nos visiteurs, et l'appartement du couple Dépraz, sympathiques concierges de l'immeuble. Au premier étage logeaient une veuve discrète et les bureaux du géomètre officiel. Le rez-de-chaussée supérieur groupait les bureaux de la Banque Cantonale Vaudoise. Nous disposions d'un garage pour la voiture au rez-de-chaussée inférieur. Cette cohabitation nous garantissait des nuits sans bruit, et une amitié tôt nouée avec le préfet.

*

Que rappeler de ces années où, avec reconnaissance, nous retrouvions des racines demeurées vivantes ? Deux préambules explicatifs :

A l'heure de notre emménagement, nous avons la pensée que s'ouvrait la dernière étape de nos pérégrinations. Notre naturelle vue des choses restait cependant soumise à la souveraineté du Seigneur.

Par rapport à toutes celles qui les précédèrent, ces treize années passèrent avec une rapidité déconcertante, comme brûlant les étapes. Je sais que mon appréciation du temps qui passe est caractéristique du... troisième âge. Sur le moment, je les ai vécues pleinement. C'est à l'heure d'en évoquer le contenu et les riches couleurs que je réalise leur fugacité! Mes cinq années de veuvage me laissent avec la même impression: le sablier, à notre insu, écourte le temps qui s'écoule de janvier à décembre.

Donc, le dessin coloré de ces treize années n'aura pas les lignes allongées, voire chargées, des années précédentes. Même en mon souvenir, leur ourdissage s'est estompé. Il m'en reste d'heureuses paillettes, assemblées d'année en année sur le tissu de notre vie à deux, la plus lumineuse restant celle d'une Lisette toujours aussi belle, enjouée, accueillante, aimante et aimée, même à l'heure où, brusquement se dessina la dernière page de sa vie ! Ce n'est pas l'heure d'en parler. Par contre, il convient d'évoquer dans ce chapitre "combière" les quelques autres précieuses paillettes qui furent notre lot. J'en parle sans donner une priorité à l'une plutôt qu'à l'autre.

* * *

Le cadre d'un tableau ou d'un portrait est important. Il en souligne la valeur. Je me suis toujours senti en harmonie avec celui de la Vallée. Les souvenirs et l'environnement de mon enfance comptent parmi les trésors auxquels je reste attaché. Villars-Burquin, Grandson, Mauborget appartiennent aux sites jurassiens. Comme des notes sur une portée musicale, ils ont contribué à l'empreinte heureuse de mon identité. Le lac de Neuchâtel sur lequel ouvraient les fenêtres de notre appartement grandsonnois avait pour horizon les lignes douces des hauteurs du Monthélaz bordant le large plateau vaudois. Et sur l'autre versant des hauts de Grandson, s'étiraient les flancs d'un Jura arborisé de sapins d'une invariable couleur austère.

Les fenêtres de notre appartement du Sentier ouvraient sur un paysage semblable sans être identique. La Sagne aux couleurs changeantes me rappelaient le lac ; comme lui, elle avait pour arrière-plan le double horizon du faite des Esserts, harmonieusement étiré entre Mollendruz et Marchairuz. Et sur l'autre versant, le rempart "ensapiné" de la côte était, en miniature, un rappel du Jura grandsonnois.

Remonter à la Vallée, c'était retrouver mon nid. Par tous les temps, avec bonheur, quelle qu'en soit la distance je me hâtais de le regagner.

Quant à Lisette, toute Lausannoise qu'elle ait été dès son enfance, son nid était toujours accroché aux flancs d'une vallée alpestre. Elle aussi portait l'empreinte de son premier terroir d'origine : Saanen, patrie de ses ancêtres - même si elle n'y avait pas habité ! Elle en avait retrouvé l'étoffe à Flendruz, Rougemont, le Pays-d'Enhaut. Elle eut sa part de bonheur à remonter à la Vallée dans l'heureux souvenir qu'elle gardait, tout comme moi, de nos années de ministère au Sentier. Toutefois, Lausanne restait cher à son cœur. Elle eut quelque tristesse à quitter Pully, point d'orgue... ou point suspensif de nos vingt-sept années à Lausanne où elle avait retrouvé, elle aussi, le paysage de son enfance, le Léman et les Alpes de Savoie.

Si sa plume ajoutait à ce que j'écris, elle mentionnerait quelques aspects de son premier environnement, les bois du Jorat, ceux des Agites retrouvés à la Vallée : la forêt et, à proximité, la cueillette des petits fruits. Avec une habileté inégalable, elle en remplissait son ou ses seaux. Apparentées à ce loisir, il y avait les ballades jusqu'au lac ou sur la Côte. Mais, suprême délassément, les pique-niques avec les amis et, pour son plus grand bonheur, avec nos enfants et nos petits-enfants. Ils étaient dûment préparés dans un ou deux gros paniers, dans lesquels elle ajoutait à la vaisselle tout ce que sa prévoyance lui suggérait. Un diplôme plus qu'honorable lui était régulièrement discerné par ses petits-enfants : "Grand-maman qui a tout !"

Autre paillette : celle que représentèrent tout au long de ces années la proximité d'une de nos filles, de son mari et de leurs enfants, et l'amitié ravivée avec des "fidèles" restés chers à nos cœurs ; tôt après notre arrivée, une communion d'esprit et de cœur avec quelques-uns de mes anciens catéchumènes, devenus des chrétiens engagés et d'âge mur.

*

La perspective de retourner à la Vallée plutôt que dans un appartement en ville était conjointe au souhait de bénéficier d'une surface à cultiver. Le jardinage fut toujours mon hobby. Je lui attribue d'incomparables vertus, indépendamment des récoltes qui en résultent. Il est un sport bénéfique pour le corps, y compris mouvements, fatigue, courbatures. Il est un antidote au surmenage cérébral. Littéralement mais aussi spirituellement, il nous garde les pieds sur terre, nous rend participant des plaisirs et du travail que Dieu avait confiés à Adam et Eve, gérants de l'Eden.

Nombre d'illustrations et de paraboles nous rappellent l'importance des gestes naturels de la culture de la terre, labourage, semailles, enracinement, plantoir, sarcloir, engrais, repiquage, greffe, fumier, croissance, élagage, arrosage, récolte... Et j'en passe ! Le jardin, c'est aussi passionnant et astreignant... qu'un enfant. Il demande des soins constants, un regard averti, une sagesse inséparable de l'expérience renouvelée. Il déçoit, il récompense, il nous comble en retour de la peine qu'on s'est donné... à l'aimer, et parfois à l'admirer.

L'appartement de la Grand'Rue 36 n'était accompagné d'aucun jardin. Je m'en consolais avec la pensée qu'une fois sur place, je trouverais, proche ou à distance, un bout de terrain à louer. Notre installation terminée, je me mis en quête d'une parcelle. Mon regard alla tout naturellement vers le jardin de la cure qu'à mon arrivée, en 1946, j'avais cultivé. A ma stupéfaction, il était redevenu une surface strictement herbeuse. Mes successeurs n'avaient pas eu la main jardinière. Le pasteur résidant ne s'y intéressait pas non plus, et, à ma demande d'en disposer, il m'accorda toute liberté de rouvrir à mon gré tout ou partie de sa surface. Pour mémoire, je dis le rude travail à la bêche pour transformer la parcelle en un jardin potager, automne après automne revigoré de l'apport d'un char de fumier acheté chez un paysan du Solliat. Je fus payé en retour.

Peu à peu agrandi, ce jardin nous assura de mois en mois les légumes de notre foyer, et permit à chacun de vous, lorsque vous nous veniez en visite, de repartir avec un panier de légumes. Pour mémoire encore, le long enneigement de l'hiver limitait le jardinage au plus tôt le 15 avril et au plus tard le 15 octobre. Mais, suite aux fortes rosées et à l'ensoleillement propre à l'altitude, les légumes croissent rapidement, bénéficient d'une saveur inégalée par les jardins de plaine. Et la profonde cave voûtée de la cure, avec sa basse température constante, était durant l'hiver le précieux "frigo" des pommes de terre, des choux-raves, des poireaux, des carottes, ces dernières enrobées de mousse cherchée en forêt.

Je me suis attardé à décrire l'un de mes petits bonheurs de la Vallée. J'ai accepté sans humeur qu'à notre déplacement obligé en terre nyonnaise j'en sois dorénavant privé. Ma carcasse vieillissante n'eut garde de s'en plaindre ; depuis plusieurs mois elle réclamait ce soulagement !

*

Je n'oublie pas les deux touches d'ombre qui brusquement hachurèrent la paix renouvelée de ces années.

Pour une brève période, le pasteur titulaire de la paroisse prit ombrage de notre présence. Le Conseil synodal finit par contraindre ce collègue à s'en aller.

Plus marquante fut l'étape inquiétante puis brusquement tragique de la santé psychique de notre beau-fils Pascal, sans que par ailleurs aient été aliénées ses compétences professionnelles et la richesse de son identité combien serviable. A l'instar des frères qui, en maintes occasions, luttèrent à ses côtés, je fus souvent appelé par lui à partager ses angoisses, apparentées à une torture à la fois physique et spirituelle, sans autre soulagement que notre prière.

Un détail a ici sa place : une heure avant qu'il s'ôte la vie, Lisette l'avait rejoint à son domicile, où il était apparu véritablement paisible et joyeux. Rentrée à notre foyer Lisette me dit :

- Il y a longtemps que je ne l'ai vu aussi détendu et heureux. Je crois qu'il est sur le chemin de sa guérison...

Vers seize heures, notre fille vint nous dire son inquiétude : son mari, soudain parti avec la voiture, n'était pas rentré. La nuit venue nous obligea à renvoyer au lendemain matin nos recherches auxquelles, outre la gendarmerie, plusieurs amis et parents collaborèrent. C'est le père de notre beau-fils qui fit sa découverte, facilitée par le stationnement proche de sa voiture.

J'en fus aussitôt informé. Avant de rejoindre notre fille, je m'enfermai dans mon bureau. A genoux devant le Seigneur, dans le désarroi que j'éprouvais, je Lui dis mon trouble et mon incompréhension. Comment et pourquoi, après tant d'années de combat dans la foi en Son secours et Sa souveraineté, étions-nous mis devant ce cruel échec, révoltant à certains égards ?

Un silence oppressant m'habitait. Je dis au Seigneur que son silence pouvait être interprété à la lumière de la Parole dite à l'apôtre Paul éprouvé : "Ma grâce te suffit...". Mais j'ajoutai :

- As-tu une autre Parole qui serait lumière dans l'obscurité de cette épreuve ?

Sans plus, ainsi qu'il m'était arrivé de le faire avec la certitude confiante que Dieu m'entendait, j'ouvris ma Bible. J'avais sous les yeux le texte de Daniel 7, verset 15 : "Moi, Daniel, je fus profondément angoissé au-dedans de moi... Je demandai quelle était la signification véritable de tout ce que j'avais vu. Il me répondit pour m'en donner l'interprétation... Au sujet de la bête effrayante qui dévorait, déchiquetait et piétinait ses victimes, je voulus savoir ce qu'était... sa corne qui avait des yeux et une bouche arrogante. Tandis que je regardais, cette corne faisait la guerre aux membres du peuple saint et elle remportait la victoire sur eux jusqu'à ce que vienne l'Ancien des jours et que le jugement soit rendu en faveur des membres du peuple saint du Très-Haut et qu'arrive pour eux le temps de prendre possession du Royaume".

La méditation de ces paroles m'amena à une conviction aussi inattendue que consolante. La bête avait fait la guerre et remporté la victoire... mais notre beau-fils connaissait et connaîtrait la faveur du jugement du Très-Haut et aurait part au Royaume que Dieu a préparé pour les siens.

Une joie et une profonde paix intérieure se substituaient à ma désolation. J'en étais bouleversé parce qu'en ce même moment s'imposait à mon esprit la certitude qu'au-delà du geste désespéré de son enfant, Dieu intervenait et lui donnait mieux que la guérison. Il lui avait ouvert la porte de son Royaume.

Pendant ses longs mois d'angoisse, il avait reçu la force de mener à bien la réfection de sa maison. Il avait refait le toit et complètement rénové leur appartement. Comme si, avant de quitter les siens, il avait reçu mission de leur assurer un confortable lieu de vie.

Par ailleurs, une question s'imposait à ma pensée. Le geste qui m'avait fait ouvrir ma Bible était-il le consentement à une tentation de l'Adversaire, ou bien une véritable inspiration de Dieu ? Et l'interprétation de la parole du prophète correspondait-elle à une véritable réponse du Seigneur... ou à ma charnelle imagination ?

Résolument, je dis au Seigneur qu'Il me pardonne si j'avais cédé à une tentation, et qu'à son gré il m'accorde une confirmation de ce que je venais de lire et d'interpréter.

Une heure s'écoula durant laquelle, Lisette étant auprès de notre fille et de ses enfants, je rassemblai en mon esprit ce qui était maintenant de ma responsabilité envers eux. Entre autres premiers devoirs m'incombait la rédaction du faire-part de décès.

J'en jetais les premières lignes sur un papier quand le téléphone sonna. Charles-Louis Rochat, évangéliste et compagnon d'œuvre - nous avons souvent collaboré - était au bout du fil. Il me dit sa souffrance à nos côtés et m'offrit sa part d'aide si elle s'avérait nécessaire. Puis il ajouta :

- En priant pour vous tous, j'ai reçu du Seigneur une parole que je te communique. Ouvre ta Bible et lis Apocalypse 13. 5.

Ce que je fis aussitôt. Et je lus : "Qui est semblable à la bête ? Qui peut combattre contre elle ? Il lui fut donné une gueule pour proférer des discours arrogants et insulter Dieu, la tente où Il demeure et ceux dont la demeure est au ciel. Il lui fut même permis de faire la guerre aux saints et de les vaincre..."

C'était la confirmation de la parole de Daniel. C'était aussi - et j'en fus à nouveau bouleversé - la réponse de Dieu à ma prière. Par ailleurs, d'autres claires paroles bibliques furent parallèlement données à notre fille et à ses enfants par le Seigneur lui-même. Elles participèrent aussi de leur consolation.

*

Ces années au Sentier furent également marquées par les rencontres fréquentes avec les amis : repas partagés, soirées jass, balades aux petits fruits, balades aux champignons ; fondues à la nuit tombante à la Roche-Champion, ou dans quelque cabane du Risoud ; journée à la Dent de Vaullion ou au Cunay ; baignades au Rocheray aux jours où la température du lac le permettait ; en hiver des randonnées à skis ; une ou deux fois par été, les pique-niques rassemblant les familles de nos enfants qui pouvaient nous rejoindre, les amis y étant quelquefois associés.

Je n'oublie pas la vie communautaire. Une fois ou l'autre, lors des vacances pastorales, me furent demandées la présidence du culte et la prédication dans l'une ou l'autre des paroisses de la Vallée, ou encore à l'Hôpital lors des fêtes chrétiennes. C'est avec la venue de Neil et Jacqueline Britton – j'avais béni leur mariage alors qu'il était pasteur de Perroy – que me fut confié, en plein accord avec les Conseils de paroisses ou d'anciens des communautés évangéliques, des soirées occasionnelles où étaient approfondies l'écoute de la Parole de Dieu, la vie de prières ouverte à la manifestation des dons de l'Esprit.

En effet, c'est dans ce dernier demi-siècle que surgit, d'abord en terre protestante, et bientôt en terre catholique, le dit "réveil charismatique et cultuel", cette manifestation de l'Esprit qui, à plusieurs reprises de son histoire, fut en bénédiction à l'Eglise. Avec Lisette, nous en avons été édifiés déjà à Charmes alors que l'officielle Eglise réformée et catholique – avec elles les communautés évangéliques – sans y être hostiles y restaient tout de même étrangères. Mais dès les années 1970, de nombreux chrétiens étaient animés du désir que leur paroisse ou leur communauté en soient bénéficiaires.

* * *

Ces années ne mirent nullement un terme à mon ministère itinérant, pour une bonne part au service de La Ligue : week-end d'enseignement, d'évangélisation, de formation – quelquefois aussi, en particulier le dimanche matin – prédication dans nos paroisses réformées ou dans les communautés évangéliques.

Soit dit en passant, vers les années nonante, l'autorité synodale réformée a décrété qu'à partir de huitante ans, un pasteur ou bien n'est plus à même de prêcher, ou bien doit y renoncer. Cela fait donc près d'une dizaine d'années que "mon" Eglise réformée vaudoise m'a officiellement privé de parole. Je souris. Le Seigneur en a usé et en use encore largement... en dehors d'elle ! !

C'est ainsi que s'inscrivirent dans le programme des mois et des années – j'étais quelquefois accompagné par Lisette – des week-ends, des missions, des séjours, des voyages en Suisse et à l'étranger. En particulier, au service des œuvres chrétiennes tels le Park Hôtel des Eglises apostoliques de Gunten au bord du lac de Thoune, ou celui d'Emmetten des Eglises de Pentecôte, au-dessus du lac des Quatre-Cantons.

Ce fut aussi pendant ces années que nous avons collaboré aux missions des Pèlerins du Montbéliard. Nous sommes allés jusqu'au Canada où notre temps fut partagé entre les cours de relation d'aide de Jeunesse en Mission à Dunham et le service de La Ligue québécoise, dont Danilo et Lisette Gay étaient les pionniers et les agents. C'est d'ailleurs avec eux que nous fîmes en mobilhome un voyage de plusieurs jours à la découverte de la côte Est du Québec.

*

CHAPITRE VIII

TROIS MINISTÈRES IMPROMPTUS

TVP de Cortailod

Sans aucune sollicitation de ma part, une corde nouvelle s'est ajoutée à mon ministère à la Vallée. Ce fut l'initiative d'Alexandre Lukasic, un chrétien créateur de l'œuvre TVP (Television production) de Cortailod Neuchâtel. D'origine polonaise, libéré et guéri d'une vie personnelle tumultueuse par sa rencontre avec le Christ, il eut à cœur de servir Dieu. Avec une équipe de collaborateurs, il devint un fervent communicateur de l'Évangile par la télévision et par la diffusion de vidéocassettes comportant des messages, des reportages, des interviews, des cultes et des séminaires d'évangélisations. En vérité, dans le secteur de l'audiovisuel, je n'ai jamais rencontré disciple du Christ plus doué. Un génie et... un bourreau de travail.

Présent lors d'un camp d'été à Emmetten – haut lieu réputé de la Pfingstmission alémanique – il me demanda de pouvoir filmer l'enseignement que je donnais.

L'intérêt suscité pour ce matériel d'évangélisation et de connaissances bibliques lui fit renouveler cette expérience trois ans de suite. Il eut bientôt d'autres exigences auxquelles il m'était difficile de me dérober. Il me proposa une émission diffusée chaque semaine par TVP puis par cassettes audiovisuelles sous le titre : "La Bible en question". Un collaborateur habilité à conduire un dialogue d'une demi-heure, par questions successives me demandait l'explication d'une péricope biblique.

La condition première de ce type d'émission était certes l'entente convenue d'un certain nombre de questions en rapport avec le texte choisi mais, ensuite, les réponses explicatives avec anecdotes devaient être formulées sur le ton de l'improvisation et non de la récitation. Le dialogue était donc pris sur le vif !

L'écho de cette émission en multiplia le nombre. Son contenu prit bientôt la forme d'interviews portant non plus sur un texte de l'Évangile ou des épîtres, mais sur un thème d'actualité. Exemples : "Pourquoi lire la Bible ?", "Jésus-Christ est-il le fondateur d'une religion ?", "L'astrologie à la lumière de l'Écriture", "Si Dieu est bon, pourquoi la maladie ?". Une trentaine d'émissions furent ainsi enregistrées.

*

La collaboration avec Alexandre Lukasic n'allait pas sans une discipline dont lui le premier donnait l'exemple. Alors que j'habitais encore à la Vallée, il me conviait à venir prendre le petit-déjeuner en sa compagnie à 7 heures à Cortailod – donc départ du Sentier à 6 heures par routes enneigées – puis à 8 heures il informait l'équipe active à ses côtés :

- J'ai demandé à Maurice et à son interlocuteur d'enregistrer d'ici midi quatre émissions. J'ai précisé qu'en réponse aux questions posées, son improvisation ne doit laisser aucune place aux pataquès ou au bafouillage. Nous allons prier pour qu'il en soit ainsi !

A mon souvenir, à mon propre étonnement et pour mon propre contentement, nous fûmes à chaque fois exaucés.

Je dois à Alexandre d'avoir progressivement appris à maîtriser mon verbe lorsque je suis interrogé. Les cinquante minutes du film réalisé à Nyon par Plans-fixes en 2001 en sont la confirmation.

* * *

Les Aînés ou la rubrique du troisième âge

Dès l'heure où je fus déchargé de ma responsabilité à Vennes, j'ai porté un vif intérêt à mes contemporains. J'étais motivé par un constat fréquent : l'abandon spirituel dans lequel vieillissent et trépassent la majorité des gens dits du "troisième âge", de plus en plus nombreux à bénéficier – si bénéfice ils en connaissent – d'un quatrième âge.

Le troisième âge est celui du dépouillement : dépouillement de nos forces, de nos foyers redevenus un tête-à-tête, de nos activités soudain transformées en loisirs dont il faut lucidement débarrasser les temps d'ennui et d'oisiveté vagabonde. Une fois de plus, c'est dans l'écriture que l'antidote du désœuvrement et de la solitude trouve sa source, comme aussi la préparation à la vie du Royaume qu'ouvre devant nous l'ultime étape de notre existence.

Le troisième âge, c'est l'étape d'une croissance dans la foi, d'une connaissance mieux éclairée de notre prédestination, d'une vie communautaire prémice de l'avenir, accordant large place à la rencontre des autres, éventuellement d'une réconciliation avec notre propre vie et celle de tout prochain.

La participation à un camp chrétien offre l'ensemble de ces priorités. Il convenait donc de le mettre sur pieds, d'en prévoir le déroulement, d'en partager les responsabilités.

Lisette, Madeline Aubert, Edmée Cottier, mais surtout Maggy Cauderay et Auguste Berdoz furent, avec moi, les artisans du projet. Dès sa mise en chantier, il répondit à notre souhait non pas d'alourdir nos programmes déjà suffisamment chargés, mais de répondre à l'attente de ceux et celles que nous voulions atteindre.

Notre choix se porta d'emblée sur Rougemont. A l'évidence ce lieu à la montagne, avec dortoirs, conviait des gens valides, disposés aux aléas d'une vie communautaire. En bonne saison, il promettait le plein air, l'espace, les visites touristiques, l'effort consenti à la marche et à la course aux sommets accessibles à tous. En hiver, un même programme,

avec l'exigence propre à l'altitude du Clos des pierres : accepter de brasser la neige, mieux, de pratiquer le ski. Rougemont correspondait en tous points à ce programme.

Dix jours ensemble, c'est vivre la communauté, l'écoute personnelle et partagée de la Parole de Dieu ; c'est en assumer sa part dans un quotidien accordant large place aux échanges, à la lecture, au chant, à la prière, aux travaux domestiques, mais aussi aux plaisirs de la vie en Christ, de savoureux repas, la culture de la bonne humeur, et du rire sans moquerie, le soutien aux difficultés ou aux épreuves de l'un ou de l'autre.

La réussite de ces camps ne pouvait ignorer les regrets de ceux et celles que l'âge et ses infirmités frustraient de nos privilèges. Lisette s'en émut. Elle constitua une équipe mixte, intéressée à la solidarité avec un quatrième âge souvent privé de relations, souffrant de solitude, peu soutenu spirituellement. Vennes fut le lieu de ces rencontres limitées à une semaine deux fois par an, avec la collaboration de pasteurs formés à ce service fraternel, à un dialogue simple, à la compassion des éprouvés, à une communication de la Parole éclairant les certitudes et les promesses de Dieu envers ceux qui se préparent à Le rencontrer. Là aussi, Lisette fut en bénédiction à tous et à toutes, sut choisir ses collaborateurs et collaboratrices. Je n'ai plus souvenir de tous leurs noms mais je peux citer Georges-Ali Maire, pasteur retraité de l'Eglise libre de Colombier, Maggy Cauderay, Madame Schoop mère de Paul devenu le directeur de La Ligue, le pasteur Walther Wild à la retraite, lui aussi au Sentier après un long ministère en France.

D'année en année, quelques participants limités par les infirmités de l'âge renonçaient au camp, d'autres rejoignaient la nuée des témoins rappelés auprès du Seigneur. La fatigue de Lisette et de bien d'autres motivèrent notre commune conviction : l'heure était venue de laisser ce ministère aux collaborateurs à même de l'assumer : Pierre et Marthe Morier-Genoud de Château-d'Oex, Carl et Carla Ledune, pasteur retraité de Genève.

*

Nos camps d'ainés avaient fortifié notre foi, tissé entre nous tous une fraternelle affection. La pensée de se retrouver une fois par année se concrétisa à la Vallée, aux Ermitages de l'Abbaye, chalet accueillant pour une telle journée. Les rencontres furent à chaque fois d'heureuses retrouvailles une occasion aussi d'approfondir notre foi... et de constater qu'augmentait le nombre des absents. Notre déménagement à Nyon hâta la décision de mettre un point final à ces rendez-vous.

Par ailleurs, l'occasion nous était donnée, deux fois par année, de nous retrouver par région aux rencontres d'Aînés à Neuchâtel, Genève, Vennes.

Paul Dubuis, pasteur de l'Eglise libre de La Rochette à Neuchâtel et Carl Ledune, retraité de l'Eglise de Réveil de Genève, furent dans ces deux villes les organisateurs de ces rencontres d'un jour, celles de Lausanne au Camp de Vennes étant laissées à notre actif et à celui de Pierre et Marthe Morier-Genoud, devenus collaborateurs de La Ligue, puis directeurs de camps de jeunes au Clos des pierres de Rougemont.

Dès 1987 et jusqu'à cette année 2003, au printemps et en automne, de 9 heures à 16 heures, le repas de midi étant pris en commun, c'est à chaque fois près d'une centaine de participants qui, dans chaque ville, répondirent à notre invitation à partager la Parole et ses enseignements sur tel aspect de la vie présente, tel encouragement d'avoir à persévérer dans le chemin souvent difficile que nous trace le Seigneur dans ce monde de plus en plus éloigné de Dieu.

On ne change pas de monture au milieu du gué. C'est pourquoi, tout en comprenant le souhait des participants que nous gardions la responsabilité et l'enseignement de ces journées, avec Pierre et Marthe, nous avons résolu de passer la main à l'occasion de mon entrée dans ma nonantième année. Du reste Dieu a pourvu. Philippe et Nancy Décorvet, Paul et Simone Dubuis nous ont succédé.

La Communauté de Saint-Loup

En 1946, dès notre arrivée au Sentier, les visites à l'hôpital étaient au programme de chaque semaine. Les sœurs de Saint-Loup, là aussi, assumaient toutes les responsabilités médicales et assistaient les médecins jusque dans la salle d'opération.

Elles s'employaient aussi à favoriser mon travail par leurs discrètes informations, par la peine qu'elles prenaient, chaque jeudi après-midi, de rassembler pour une demi-heure de culte les patients qui le souhaitaient. Et ils étaient nombreux. La naissance de trois de mes enfants à l'hôpital avait ajouté à notre profonde et mutuelle affection.

Au cours des années, leur repli à la maison mère de Saint-Loup et les aléas de mon ministère itinérant avaient raréfié nos contacts, sans jamais marginaliser notre fraternité et la reconnaissance que je gardais à cette heureuse Institution et à son témoignage.

Sœur Elisabeth Schmutz, créatrice de l'œuvre de relation d'aide "L'Accueil" à Saint-Loup, avait été mon élève à Emmaüs. Dans le cadre de sa formation à la guérison intérieure, elle avait participé à un de mes séminaires à Jeunesse en Mission. Notre retour à la Vallée et la libre disposition de mon temps lui donnaient liberté de solliciter mon aide occasionnelle. Cette reprise de contact avec Saint-Loup, les échanges avec son aumônier et la sœur directrice de l'Institution m'avaient rendu conscient de la difficulté à laquelle la Communauté était progressivement confrontée : la majorité des sœurs avançaient en âge et leur vocation ne retenait plus l'intérêt de la jeune génération.

Je pris la liberté de questionner le collègue responsable de la Communauté sur les dispositions qu'il envisageait pour que, sous une forme peut-être nouvelle, Saint-Loup ne meure pas de vieillesse et soit effacé de l'Eglise de notre Suisse romande. Je n'avais pas engagé ce dialogue sans avoir partagé avec la sœur directrice les conséquences possibles de cette manière de marcher sur la plate-bande du collègue.

Loin de s'en offusquer, il me laissa pleine liberté d'exprimer ma vision d'une transformation de l'œuvre si j'en avais une à proposer !

Ma réponse trouva son plein consentement. Il fallait mobiliser l'intérêt et la prière de toutes les sœurs en repos ou en service pour que Dieu nous donne une vision de Sa volonté.

C'est ainsi qu'à période fixe, je descendis à Saint-Loup pour une réunion d'écoute et de prière avec les sœurs qui étaient motivées par cette démarche, qui s'étendit sur plusieurs mois. Conviction fut alors donnée à la sœur directrice et à ses co-responsables, qu'une retraite de trois à quatre jours mobilise toutes les sœurs encore actives de Suisse romande.

Le partage de la Parole et la prière commune dans la perspective recherchée et clairement annoncée furent au programme et s'organisèrent sous la forme de deux escouades successives, chacune rassemblant une trentaine de sœurs.

Les actes de Dieu ne sont pas nécessairement conformes à notre interprétation des événements et de leurs conséquences. La réponse à nos prières peut connaître des moments difficiles, des oppositions, des propositions et des paroles incomprises par ceux que nous voulons accompagner. Pluies, vent d'orage et plein soleil participent de la maturation. Celle que Dieu opère ne se fait pas en un jour. Je ne fus pas le seul à m'investir et en vous rapportant la part que j'ai prise dans le devenir de Saint-Loup, je ne saurais en décrire le cours. Il fut parfois éprouvant pour les sœurs.

J'avais à cœur d'inscrire cette page dans mes souvenirs. Elle est encore loin d'être achevée. En verrai-je la réalisation ? Je ne le pense pas. En voici un bref aperçu :

Au cœur de la Suisse romande, fidèle à sa vocation première, les sœurs consacrées travailleront non plus à la guérison physique des malades, mais à leur guérison intérieure, la Parole de Dieu restant leur première formation, comme le voulait Louis Germond son fondateur.

Saint-Loup sera aussi un lieu d'accueil pour ceux qui, dans le brouhaha de ce monde, cherchent un lieu de recueillement à l'écoute du Seigneur. Sous l'appellation « Montagne de prières », comme on montait à Jérusalem pour y célébrer Dieu et Le rencontrer, de tous lieux et de toute église les pèlerins du Royaume rejoindront Saint-Loup, personnellement ou communautairement, pour une prière d'intercession, d'humiliation, de combat, dont notre pays a urgemment besoin.

CHAPITRE IX

EXPLO 2000

Telle fut l'appellation d'une rencontre estudiantine chrétienne de plusieurs jours à fin décembre 1999, au palais de Beaulieu à Lausanne. Pour un "atelier de réflexion " rassemblant, outre les Groupes bibliques universitaires, Campus pour Christ, nombre de jeunes intéressés à la vie missionnaire et au témoignage chrétien, il me fut demandé de dire en 15 minutes les cinquante dernières années de la vie de l'Eglise en Suisse Romande. Une gageure.

Ce "coup d'œil panoramique" retint l'attention. L'aperçu qu'il donne n'a rien d'exhaustif. C'est un survol laissant dans l'ombre bien d'autres aspects que ceux que j'ai présentés. Si je vous transcris ma présentation personnelle de ces années, c'est qu'elles ont participé de mon chemin de vie, donc de ma biographie. C'est avec le sous-titre "Rappel du passé pour rafraîchir l'esprit" que j'introduisis mon bref exposé :

Au lendemain de la guerre 1939-1945, à notre manière et bien sûr pour de tout autres raisons, nous aurions volontiers retenu ce que les communistes de l'époque promettaient à toute l'Europe et à toute l'Asie : "Des lendemains qui chantent".

Si nous sommes ici ce matin, un aveu préalable à tout autre considération doit être exprimé. Après les communistes et bien d'autres "istes" du monde et de l'Eglise, nous aussi et à notre manière avons perdu nombre de notes, voire de paroles de ces lendemains chantants ! Nous en restons humiliés, sans pourtant en être abattus.

Cet aveu vous rassurera ! Je ne vais pas glorifier notre passé, si riche, si étoffé qu'il ait aussi été. Je ne vais pas non plus, après Esdras, ses prêtres, ses lévites, au souvenir du temps d'avant la déportation, pleurer sur les ruines de grands ou de petits temples et, comparativement, vous interpellé, comme le fit Agée 2.3 : "Parmi vous, reste-t-il quelqu'un qui a connu le temple dans son ancienne gloire ? Et à présent, comment le voyez-vous ?"

Par simplification, je rappellerai trois aspects de ce qui nous tenait à cœur, puis trois richesses à ne pas oublier, marquées il est vrai de trois humaines défaillances. J'y ajouterai enfin trois conclusions.

1. Notre Evangile, lorsqu'il était prêché – et il ne l'était pas toujours – se voulait un salut par grâce, don de Jésus-Christ, un salut ancré dans la foi aux promesses et aux exigences de Sa Parole, un salut éclairé de l'espérance du retour de Jésus.

Nous voulions cet Evangile inséparable d'une double histoire : celle du peuple juif et celle des siècles de l'Eglise ; inséparable aussi de son implantation dans l'Histoire de notre pays et marquant de son empreinte nos lois, nos autorités, y compris le respect que nous leur portions.

Qu'en reste-t-il sur ou sous le boisseau ?

2. Lorsqu'il était prêché – et il ne l'était pas toujours – nous tentions, parfois avec bruit alors que nous voulions du fruit (mais il y en eut !),

de le faire entendre hors les lieux de nos cultes. Son écho connut quelques impasses : les barrières de nos dénominations ; la Vérité écrite, annoncée, trop souvent non pratiquée ; beaucoup de bibles fermées ; sous l'étiquette protestante, une contestation cachée de nos maîtres à penser : Calvin, Godet, Barth, mais aussi Gaussin, Vinet, Gasparin, Scott, Stott.

3. Authentiquement prêché, il connut des étouffements progressifs voire mortels : celui du travail dans la seule préoccupation de l'avoir et du pouvoir ; une recherche souvent primordiale de tous les plaisirs altérant les simples joies du couple, de la famille ; l'étouffement de l'enseignement biblique à l'école, sa progressive disparition de l'Ecole du dimanche et du catéchisme ; en bref, la perte des droits de l'Evangile dans tous les rouages de la société.

Trois richesses

1. Aucune ombre ne saurait effacer la lumière. Nombreux furent ceux qui en étaient porteurs et ne se sont jamais lassés de l'apporter. Avant et après 1945, des Barth, Brunner, Bonhoeffer, de Senarclens, Vissert'ooft mirent en cause les théologies historico-critiquo-libérales, leur opposèrent la souveraineté du Dieu trinitaire et de Sa Parole. Si l'on enseigne que Dieu travaille par des hommes qu'Il a choisis, encore faut-il que leur vie et leur service en soient le témoignage, les fruits attestant leur vocation. L'auteur de l'épître aux Hébreux nous l'ordonne : "Souvenez-vous de vos anciens conducteurs spirituels qui vous ont annoncé la Parole de Dieu. Considérez l'aboutissement de toute leur vie." (13.7).

La liste des véritables hommes de Dieu n'est pas limitée à ceux et celles dont je vais rappeler les noms. Peut-être n'en avez-vous même jamais entendu parler. Ils n'en sont pas moins parmi ceux dont on peut évoquer le souvenir lié à l'œuvre qu'ils ont accomplie et dont le fruit demeure. Vous comprendrez ma liberté de dire d'abord ceux que j'ai connus et connais encore.

Alice van Berchem, Pierre de Benoît, Ernest Aebi, René Pache, Claire-Lise de Benoît, et, à côté d'eux, la famille Alexander ; les premiers fondent, animent, établissent La Ligue pour la lecture de la Bible, et parallèlement l'Ecole biblique d'Emmaüs. L'autre famille a créé l'œuvre du Roc et la maison de la Bible à Genève. Trop tôt disparu, Pierre Gadina, fondateur de deux œuvres encore fructueuses : Radio Réveil et Parole de vie.

Trois mouvements français et anglais ensemencent le pays. Dun Scott, Jeffreys, Fritz de Rougemont, sont à l'origine de la branche romande du pentecôtisme. Ruben Saillens, les Brigadiers de la Drôme, Edouard Champendal, Jacques Blocher, Gaston Racine, évangélisent sous la Tente Romande à Morges d'abord, et dans les villages où elle est dressée.

A l'écoute de Louis Dallière et de son frère Emile, l'Union de prières de Charmes-sur-Rhône trouve large écho chez nombre de pasteurs de Suisse française, dès lors actifs dans l'évangélisation, l'unité de l'Eglise, sa réimplantation en Israël reconnu notre frère aîné, une sanctification tournée vers l'avènement du Seigneur et la résurrection des morts.

Ce renouveau a aussi des dimensions strictement romandes : Albert Girardet anime les Jeunes Paroissiens ; son fleuron sera la création de Crêt-Bérard. Alain Burnand et la Croix de Camargue disent et chantent

l'Evangile sur les lieux de rassemblements sportifs et populaires. Les pasteurs Charles-Edouard Chassot à l'origine du mouvement Eglise et Liturgie, Robert Rouge, Maurice Ray, associés au ministère de Claire-Lise de Benoît et de Pierre van Woerden travaillent à redonner vie à l'Eglise par leurs "semaines paroissiales". Frère Roger Schütz fonde Taizé, sœur Geneviève Michaeli est la mère de l'œuvre parallèle de Grandchamp.

Les éditions Labor et Fides de Genève, Delachaux-Niestlé de Neuchâtel sont les laboratoires d'une sérieuse réflexion théologique.

2. *La vision du ministère trouvera large appui et ressourcement par la venue de Billy Graham. Son évangélisation d'une semaine au stade de Lausanne, fera écho dans tout le pays, accrédi tera les ministères de Thomas Roberts et Maurice Ray qui dresseront une tente de 3000 places à Plainpalais Genève, puis mèneront, dix-huit soirs de suite, la Croisade 58 à Beaulieu Lausanne, groupant jusqu'à 8000 participants.*
3. *Ce serait une grave faute si j'omettais de dire, voire de souligner que ce renouveau était l'œuvre du Saint-Esprit. Il avait aussi sa force dans l'Autorité rendue à la Parole de Dieu et à trois branches maîtresses de l'arbre de vie ainsi remises en valeur :*
 - *la réalité de la perdition hors la rencontre de Jésus-Christ et la crucifixion qui nous l'épargne*
 - *la nécessité de la repentance traduite par la conversion et le baptême d'eau et d'Esprit*
 - *l'engagement de la foi au Père, au Fils et au Saint Esprit qui fait du chrétien non pas seulement un membre de l'Eglise mais un disciple professant sa foi.*

Trois défaillances

1. *Deux signes prophétiques sont apparus à l'horloge de notre siècle : Jérusalem redevenue en 1967 la capitale du peuple juif sous l'autorité d'Israélites seuls, annonce la fin du despotisme des nations sur le peuple élu²³. Mai 68 a laissé paraître l'autre signe : la venue de l'antichrist contestateur du dessein de Dieu. Ces événements n'ont pas réellement alerté l'Eglise encore marquée des infidélités annoncées par le prophète Aggée²⁴. Le zèle de l'amour fraternel, écho de l'amour de notre Père et Seigneur, reste marginalisé par le lambrissage de la maison de chaque dénomination. L'unité prêchée, priée, chantée figure au nombre des bagages, alors qu'elle aurait sa place au front des combats.*
2. *L'apôtre Paul répondait au gouverneur Félix devant tous les contestateurs de l'Evangile : "Je m'applique sans cesse à garder une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes"²⁵. Et il écrivait aux Corinthiens : "En publiant la vérité, nous nous recommandons à toute conscience d'homme devant Dieu"²⁶. La conscience des hommes jusque dans l'Eglise et chez certains ministres, s'est gravement étioyée. Nous l'avons même laissée*

²³ Luc 21.24.

²⁴ Aggée 1.4.

²⁵ Actes 24.16.

²⁶ 2 Co. 4.2.

s'éteindre au nom d'une tolérance et d'une fausse charité préservant notre confortable honorabilité.

- 3. On peut se réjouir qu'en ce dernier demi-siècle aient été remis en valeur et en vigueur le combat contre les puissances et les dominations et l'appel à chasser les démons. Le diable est la plus rusée des créatures, dit la Genèse²⁷. Nous avons ignoré sa parade : le foisonnement des psychologies, le retour au religieux et au surnaturel, et l'oubli du préalable à la persévérance de la foi : la crucifixion de la chair²⁸.*

Trois conclusions

- 1. J'ai rappelé le souvenir d'anciens conducteurs spirituels. Dans la souveraineté de notre Dieu, l'Histoire de ses bénédictions a toujours été l'œuvre d'hommes et de femmes élus et consacrés.
Béni soit Dieu : au seuil du nouveau millénaire, notre histoire n'en manque pas. L'aïeul que je suis en est ragaillardi !*
- 2. Par rapport à l'Histoire passée, prenez garde à la pauvreté qui vous guette, qui a même pris ses quartiers là où elle ne devrait pas être. Tous, là, vous êtes riches de foi. Ne permettez jamais qu'en soit négligée la source : la connaissance de la Parole inspirée. Que l'expérience ne se substitue pas à elle.*
- 3. Paraphrasant la parole apostolique de l'Épître constitutive de l'Église, je souligne que sa mission s'accorde avec ce qu'en dit Paul en conclusion : le combat contre l'Adversaire est inséparable de la mise en croix de notre propre chair²⁹.*

²⁷ Genèse 3.1.

²⁸ Galates 5.24.

²⁹ Ephésiens chapitres 2 et 4

CHAPITRE X

DEUX STYLES

Considérée sous un certain angle, ma vie pourrait s'inscrire sous une double rubrique : j'ai beaucoup écrit et j'ai beaucoup parlé. Vocation oblige !

En vérité, le temps de mes études ne me vit guère accoutumé à prendre la parole. Pour deux raisons - l'une déjà racontée plus haut - : la difficulté à m'exprimer, aggravée par mon vocabulaire limité et les maladresses du style imprécis, un peu lourdaud, propre aux Vaudois sans autre instruction que celle reçue dans les Ecoles primaires.

La seconde raison ? J'ai mis longtemps à m'en défaire : la superficialité du verbiage de trop d'interlocuteurs a souvent motivé mon silence. Je redoutais d'avoir à mon tour un verbe creux, inintéressant. Sans prétendre à l'originalité, je refusais de parler pour finalement m'entendre dire des banalités.

Le souvenir de mes années estudiantines correspond à cette réalité. J'ai beaucoup écouté les autres, au point parfois de rester complexé, timide, effacé, comparativement à leur manière d'occuper, à eux seuls, les libres espaces d'un dialogue.

Oserais-je dire qu'en compensation, j'ai beaucoup écrit ?

D'abord très maladroitement, pourtant avec une constante volonté de mettre sur papier ce que je souhaitais exprimer. Je vous l'ai raconté : à cinq ans, je faillis me noyer en me penchant - le bras droit étiré par-dessus la margelle d'une large fontaine - pour rattraper mon crayon d'ardoise momentanément transformé en bateau à la merci du courant d'eau que débitait un large goulot. Dès lors, crayons, plumes à bec, plumes réservoir, stylos ont pris la relève de la "touche ardoise" laissée pour compte par celui qui, providentiellement, me sortit du bassin où je me débattais !

Mon stylo ! Il reste un inséparable compagnon des heures où je ne parle ni ne lis, ni ne mange, ni ne dors. Il s'échauffe dès que je dispose d'un peu de temps. Aucun de mes messages n'est exprimé sans avoir d'abord trouvé sa forme et son contenu sur du papier maculature, vocabulaire et style revus cinq fois plutôt qu'une, phrases corrigées, allégées, et souvent raturées. Aujourd'hui, j'écris ma correspondance d'un trait de plume. Heureusement, car elle est encore abondante. J'ai à répondre à tous ceux et toutes celles qui me restent attachés, à tous ceux aussi qui demandent avis ou conseils dans leurs difficultés, quelquefois réagissent à mes paroles ou à mes écrits. Mon adresse est bien connue du facteur. Tout cela pour dire mon regret de devoir souvent remettre à la prochaine "halte" le moment où mon stylo - accumulateur de notes bibliques en vue de la prochaine prédication, d'un prochain enseignement

de relation d'aide et de connaissances bibliques – aura liberté d'écrire les pages encore manquantes de ma biographie.

* * *

Cette "halte" m'est octroyée en ce matin du 11 novembre, date mémorable de l'Armistice qui mit fin à l'horrible guerre 1914-1918. En d'innombrables villes et villages de France, ce jour connaît des célébrations à la mémoire des centaines de milliers d'hommes et de femmes qui ont sacrifié leur vie à la défense de leur pays et de leurs libertés.

Aberration, démesure de l'orgueilleuse vanité humaine, orchestrée par le prince de ce monde, la guerre 1939-1945 renouvela cette horreur.

En 1939, Lisette et moi, semblablement à tous nos contemporains, avons été confrontés à ce fléau guerrier finalement épargné à notre pays. Une question sans réponse demeure en mon esprit : qu'advient-il de ces millions de victimes, au jour de l'avènement du Royaume promis ?

Ce dernier dimanche 9 novembre 2003, j'étais invité par l'Alliance évangélique de la Chaux-de-Fonds à prêcher sur l'actuelle vocation de l'Eglise. Ma prédication porta sur le combat des chrétiens persécutés aujourd'hui en de nombreux pays d'Asie et d'Afrique. Je n'ai pas convié les différentes communautés évangéliques présentes à chercher le martyre. Par contre, j'ai déploré notre facile consentement à l'éviter, même à le fuir. Nos silences et nos muets consentements en sont la coupable expression. J'ai aussi rappelé que tout disciple fidèle peut connaître le sort du maître.

Toutefois, à maintes reprises, j'achoppe devant le mystère d'un autre type de martyre. Depuis la chute, la maladie et les infirmités participent de notre condition humaine asservie à la corruption. Si, par son incrédulité et son obstination l'homme s'y résigne, la responsabilité de cette déchéance incombe d'abord à Satan qui tient l'humanité sous le pouvoir de sa révolte et de ses mensonges. Or, en vérité et en réalité, par sa venue au monde, sa vie, sa victoire sur le mal, sur la maladie et la mort – donc la défaite de Satan – Jésus-Christ est Seigneur du ciel et de la terre. Notre rôle de disciples est précisé : en Son nom, guérir les malades, libérer les captifs, chasser les démons, même ressusciter les morts !

Le mystère ? En dépit de leur foi et de leur entière consécration, nombreux sont les chrétiens tués accidentellement, ou alors au cours de leur vieillissement naturel affligés d'une ou de plusieurs infirmités accablant la dernière étape de leur vie. Dur combat, non plus de témoin à persécuteur mais, avec l'aide du Christ bien sûr, face à une adversité de tous les jours marquée d'apoplexie, de privation de la parole, d'impuissance...

L'armistice n'a aucune parenté avec la paix du Christ, tangible chez les martyres affrontés à Satan ou aux humaines fragilités. Impressionnante

est leur sérénité, leur inébranlable foi. En ce matin du 11 novembre, dans la compassion envers tous les sacrifiés à la méchanceté de l'Adversaire, c'est aussi aux martyres de l'infirmité que va mon souvenir.

Bien sûr, à mon épouse, dont je reparlerai en fin de ce volume. Mais aussi à Madeline Aubert, à Edmée Cottier, à Elisabeth de Benoît, toutes trois affligées d'une même maladie dégénérative. Et à tant d'autres.

Madeline... Dirai-je jamais assez le bonheur qu'en famille nous avons partagé avec elle; avec son père, plein d'attentions et de prévenances lui aussi, tous deux nous faisant bénéficier de leur sagesse, de leurs expériences, de leur quiétude en toute situation, apprises à l'Ecole de leur vie, tôt dépouillée par le deuil, et tôt marquée de la consolation de l'Esprit Saint.

Lisette dirait, mieux que moi, l'amitié, la fraternité, partagées avec Madeline ; ses ressources jamais épuisées en d'innombrables petits ou grands services ; ses attentions prévenant l'aide qu'elle discernait nécessaire en tout domaine.

Et il y a tout ce qu'elle fut à mes côtés, sans en avoir le titre véritable : diaconesse et compétent bras droit de mes tâches pastorales ; pédagogue digne de mon entière confiance en son savoir biblique comme discrète responsable de l'Ecole du dimanche. D'année en année, elle mettait en œuvre une fête de Noël où le sapin et ses lumières avaient leur part, mais où l'essentiel de l'apport des chants et récitations des enfants glorifiait Jésus, don de Dieu aux hommes. A cela il faut ajouter sa troupe d'éclaireuses qui préparait et complétait mon rôle de catéchète; et son art floral, démontré chaque dimanche matin, par un ingénieux bouquet de fleurs et de feuillage devant la Table sainte. Sans oublier, à date fixe, la dactylographie et la mise en page du "Messager paroissial", agrémenté des dessins de Lisette Aubert.

A côté et en plus de tout cela, sa dactylographie de beaucoup de mes textes ou de mes lettres, non pas sur ordinateur permettant au besoin trois relectures corrigées, mais tapées à même la feuille, avec mes corrections tardives l'obligeant à retaper toute la page !

En clair, une patience à la mesure de son sens du "bien fait", de l'accompli. Son écriture sous beaucoup d'aspects ressemblait à la mienne. Conséquemment à la fréquence de mes absences, à l'heure du départ du courrier, avec mon plein consentement, elle corrigeait les lettres que j'avais rapidement rédigées, les dactylographiait et les signait... de mon nom !

La grâce de Dieu est sans mesure, mais demeure le mystère de la douloureuse fin de sa vie, aux prises avec une sclérose la privant progressivement de la parole, de la nutrition, de la respiration...

J'en fus éprouvé avec elle. Vous comprendrez que j'achoppe devant ce mystère toléré par le Seigneur, tout en gardant l'entière certitude que toutes choses, celles-là aussi, concourent à notre bien et participent de notre sanctification à la vie future dans le royaume.

* * *

L'évocation de Madeline Aubert est l'occasion de parler d'un autre cadeau que Dieu m'a fait en la personne d'une deuxième Madeline... non plus Aubert mais Guignard.

Son apostolat paroissial sous beaucoup d'aspects semblable à celui de la première Madeline, par la grâce de Dieu, avec sa propre originalité en fut une sorte de continuation. Avec les limites que ne connaissait pas la précédente, restée célibataire, Madeline étant d'abord l'épouse de Jean-Paul, puis active secrétaire au service de la paroisse de la Vallée. Mais, merveille de grand prix pour lequel je ne dirai jamais assez ma reconnaissance : à la mesure du temps dont elle disposait et avec le consentement de son époux, elle a été ma dactylographe. Etre la dactylographe de Maurice Ray – je le reconnais, à ma propre confusion – tenait de la vertu, de la patience, de l'endurance, de la longanimité, de la ténacité, de la bonne volonté, assaisonnée d'une capacité de déchiffrer des mots aux jambages contractés ou des phrases corrigées, remaniées, avec des compléments inscrits en marge ou alors des renvois dûment fléchés, rétablissant la teneur du paragraphe précédent ou suivant !

A l'origine de ma singulière cacographie, il y a ma naturelle obligation d'exprimer d'abord verbalement ce que mon stylo a charge de transcrire. Or, le style oratoire diffère grandement du style écrit. La phrase énoncée et simultanément rédigée exige ainsi de constantes corrections.

En vérité, ma chère deuxième Madeline, "dénoueuse" de mes traits de lettres bientôt impeccablement dactylographiés sur une page blanche, s'est vu appelée à reporter mon texte sur l'écran de l'ordinateur une fois, deux fois retravaillé, affiné à la pointe de mon stylo. Une vraie vocation ! Merci Seigneur ! Je mesure la valeur immense de la donation providentielle dont j'ai été gratifié, sous l'appellation des deux Madeline qui ont jalonné et jalonnent encore le cours de mon histoire³⁰.

* * *

³⁰ Note personnelle de Madeline Guignard : en fait, savez-vous comment le passage d'une Madeline à l'autre s'est effectué ? Avec Jean-Paul, nous étions allés rendre visite à Madeline Aubert à l'hôpital de la Vallée. Sauf erreur en décembre 1989. Nous fréquentions à cette époque. Vous vous souvenez certainement qu'elle a préparé son départ en étiquetant beaucoup de ses biens, les léguant d'avance à des personnes précises. Ce jour-là, malgré sa difficulté d'élocution, elle m'a demandé si je possédais une bonne machine à écrire. Je lui ai répondu que j'en avais une, vieille, mécanique, qui avait de la peine à aligner les lettres... Bien sûr nous ignorions où elle voulait en venir, sa question nous paraissant plutôt saugrenue... Mais elle, elle savait ! Elle nous a alors dit qu'elle n'avait pas encore trouvé à qui donner sa machine électrique, bonne et récente, et qu'elle avait la pensée de nous la léguer ... avec Maurice Ray en prime !!!

CHAPITRE XI

DE DEUX À DOUZE

Je l'ai écrit et souvent enseigné.

Serait-il fidèle disciple, le serviteur (ou la servante) du Christ s'induit lui-même en tentation lorsque, dans la connaissance et la pratique de sa foi, il a pour seule référence sa propre conviction. Certes, elle est l'indispensable acquiescement de notre esprit à l'appui de nos certitudes³¹. Cependant, dès notre baptême le Seigneur nous associe à son Eglise³². Notre sacerdoce et notre témoignage s'y exercent fraternellement dans une mutuelle recherche et volonté d'unité de pensées et de sentiments. Mais... l'autorité que nous reconnaissons au Seigneur et à Sa Parole achoppe sur deux écueils. Notre charnelle tendance à "avoir raison", aggravée par notre charnel manque d'humilité. Comme tout un chacun, je n'ai pas toujours su m'en garder !

Les premières étapes de ma vie furent marquées de complexes d'infériorité. J'étais, à mes propres yeux, le gars venu de la brousse, superficiellement équipé d'une culture gymnasiale puis universitaire, avalée mais non assimilée. Il y a soixante-dix ans, le pasteur d'une paroisse était au nombre des notables du pays. J'en avais le titre avec la volonté de l'honorer. Cependant j'étais conscient de mes lacunes et de la nécessité d'y remédier. La lecture – ma bibliothèque l'atteste –, mais tout autant l'observation et l'écoute des autres ont largement contribué à parfaire mes connaissances et à affermir mon identité. Or, nouvel écueil, en maintes occasions, le résultat ne correspondait pas à mon attente.

Mes "à mon avis", "à mon point de vue", "à mon idée", "moi je crois que", trop souvent transformaient le dialogue en vaines discussions. J'en restais attristé pour ne pas dire irrité. J'étais conscient que sans le vouloir, mes arguments et affirmations, provoquaient la contradiction.

Lisette – parfois témoin de telles discussions, ou elle-même prise à partie par mes affirmations – m'y rendait attentif. Hélas ! cela ne contribuait pas à modérer l'acuité de mon verbe. Je me réclamaient de la "sincérité", voire de la "droiture" de mes propos. Habillé de cette étoffe, j'avais toujours raison ! !

Tardivement, j'ai pris conscience que cette sottise avait occasionnellement rendu difficile notre unité conjugale. Je ne cessais de m'en réclamer, alors que, parfois, la place donnée à "mon point de vue" en était une contestation. Par son silence – elle en avait fait l'apprentissage avec son père – elle laissait croire qu'elle acquiesçait à ... mes démonstrations ! Mais je percevais aussi que ce silence traduisait, sans paroles, sa tranquille assurance qu'elle avait raison. Elle s'en réclamait avec humour :

³¹ Rom. 14. 5 : "Que chacun soit bien convaincu de ce qu'il pense."

³² Actes 2. 47.

- *Bien sûr ! Dans notre couple, je donne pleine autorité à mon mari. Mais à certaines heures où il en fait à sa tête, je reste le cou qui la fait tourner !*

Dans sa grâce, Dieu est intervenu. Un jour, j'ai sérieusement buté sur la parole de Paul aux Philippiens : "Considérez les autres comme supérieurs à vous-mêmes"³³. Cette exigence troublait mon esprit, sans que pour autant j'en aie d'emblée saisi la vérité. Et pour cause ! Il ne va pas de soi de considérer les autres "supérieurs à nous-mêmes". Au quotidien, cette déférence passerait facilement pour un manque d'objectivité... et de discernement ! Pour ne pas dire, une fallacieuse complaisance. Je m'étonnais que l'enseignement apostolique nous le recommande !

J'avais marginalisé la révélation de l'Écriture. Elle nous enseigne à reconnaître que notre "intelligence est obscurcie"³⁴. D'où la nécessité d'une interprétation de la Parole biblique dans la lumière de l'Esprit, avec les corrections ou la confirmation reçues des frères avec lesquels nous cheminons. La considération à l'égard d'autrui va de pair avec cette exigence. Cependant elle est motivée pour une autre fin, tout aussi importante.

"Homme" et "Humilité" ont la même racine : "humus", précieux terreau bien connu du jardinier. Il y a la culture de la terre et il y a celle de l'esprit. Toutes deux nous apprennent à mettre "l'humus" non pas "sur" la plante – au-dessus de la personne – mais sous sa racine !

Première expression de l'amour du prochain, l'humilité est cette disponibilité du cœur et de l'esprit à l'écoute de ce que l'autre pense, croit, exprime, sans qu'aussitôt nous le contestions. C'est l'ABC d'un dialogue fraternel. L'échange réciproque de nos connaissances et de nos convictions exposées – et jamais assénées – permet et favorise l'unité et une mutuelle croissance dans la foi.

* * *

Ce qui précède illustre un aspect important de la seconde et dernière étape de mon ministère. En de nombreuses occasions, j'ai vécu avec reconnaissance la mise en pratique de l'ordre du Seigneur : "Il les envoya deux par deux"³⁵.

Déjà à Syens, avec les pasteurs Roger Prod'hom de Mézières et Bersier (retraité de l'Église libre) domicilié à Ropraz, j'avais découvert la richesse du travail en équipe. J'ai évoqué plus haut les rencontres de Fresens, motivées par cette écoute personnelle et communautaire de la pensée et de la volonté du Seigneur. Les idéologies à l'arrière-plan de la difficile période de 1918-1930, puis de la guerre de 1939-1945 n'étaient pas mortes avec la fin des hostilités. Des docteurs de l'Église mettaient en question la théologie et l'écclésiologie issues de la Réforme. Quelle était

³³ Phil. 2. 3.

³⁴ Eph. 4. 18

³⁵ Luc 10. 1.

notre responsabilité au cœur du pays certes épargné mais d'autant plus assuré de sa propre justice ? Plus encore, au cœur d'une chrétienté en grave perte de vie et d'identité ?

Quelques extraits d'une lettre du pasteur André Frommel de Genève, membre de l'Union de prières de Charmes, traduiront notre préoccupation mieux que je ne saurais l'exprimer. Il l'adressait aux participants des rencontres de Fresens afin de préparer trois jours de "retraite" dans ce village en avril 1950.

"Nous savons que la connaissance enfle, nous croyons que seul l'amour édifie, et nous réalisons par-dessus tout que seule la prière unit. Et c'est bien sur ce point que nous avons à cœur de suivre notre maître. Les genoux ployés, le cœur ouvert à l'Esprit de grâce et de supplication...

L'unité se discute, bien sûr, et nous en avons parlé. Mais la discussion n'aboutit guère qu'à dévoiler nos divergences... Tandis qu'au-delà des mots, dans la prière, le véritable point de vue des choses apparaît ; le terrain s'aplanit ; les cœurs se purifient et les âmes se préparent à laisser l'Esprit opérer son œuvre unificatrice.

Vers l'unité sainte, voici imparfaitement esquissés quelques jalons :

- la détresse de l'Eglise nous fait mesurer notre pauvreté face aux richesses glorieuses du Christ et des apôtres. Dans cette situation humiliante, il convient d'abord de s'ouvrir les uns aux autres, de haïr le compromis, de souffrir du péché séparateur ; il faut vider son cœur, mettre en commun nos tracas, nos effondrements, nos luttes et nos espoirs...
- impossibilité d'être seul jusque dans le détail de nos ministères, car Jésus-Christ est là, dans le frère qui reprend son frère, qui le contrôle, qui le brise et le relève...
- l'intercession en groupe ne peut laisser de place à l'épanchement individualiste des besoins du cœur. Le pasteur est toujours tenté de prier pour les autres plutôt qu'avec les autres...
- l'exaltation de l'Esprit ne nous autorise pas à faire l'économie de la mise au point doctrinale...
- nous avons prié pour que Dieu nous donne un sujet ou des grâces particulières. Prions pour savoir comment et par qui Dieu veut nous les donner..."

* * *

Pour ma part, je garde la certitude que ces rencontres furent à la source des "semaines paroissiales" et du fructueux travail d'évangélisation, inspirés à Charles-Edouard Chassot, à Robert Rouge, et à moi-même, au cours de la décennie qui suivit. Cependant, une interrogation demeure. Ce travail de l'Esprit resta limité. Il n'apporta pas le réveil espéré par l'Eglise fidèle. Que lui a-t-il manqué ?

Sous l'image de la grappe, l'apôtre Paul caractérise par neuf appellations les fruits de l'Esprit³⁶. Le dernier nommé est la "maîtrise de soi". J'ai liberté d'en donner une personnelle interprétation. Cette "maîtrise"

³⁶ Gal. 5. 22 : l'amour, la joie, la paix, la patience, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la maîtrise de soi.

pourrait être considérée comme le pédoncule qui porte et maintient ensemble les huit autres grains. Chacun d'eux correspond à un des aspects de notre identité régénérée par le Christ en toute manifestation de la vie communautaire, conjugale, familiale, sociale. Là surgissent les difficultés. Il faut une grande maîtrise de soi pour maintenir une relation d'amitié et d'amour là où nous sommes tentés de la rompre.

Souvent concerné ou mis en cause dans cet aspect de la relation avec autrui, je crois en avoir discerné la cause. L'accueil pourrait être tenu pour superficiel alors qu'en réalité il convient d'en découvrir et d'en reconnaître la profondeur. Les pages qui suivent visent à la mettre en lumière et en dire la véritable nature.

La foi chrétienne véritable va bien au-delà du "oui" accordé au credo. Elle est une alliance, un engagement, une communion avec le Seigneur et Son Eglise, une certitude fondée sur l'accueil personnel du salut qu'Il nous offre par grâce et au don de la vie éternelle.

Mais... sur ce fondement demeure le risque de construire notre vie, y compris celle de la communauté "avec du torchis de paille" comme le dit Paul aux Corinthiens³⁷. Assorti de bois et de chaume, ce matériel peut trouver large emploi dans nos relations avec autrui... jusqu'à l'heure où le feu - l'épreuve - en révèle l'inconsistance, pour le moins la fragilité.

Aimer Dieu de toute sa pensée, la vouloir captive de Jésus-Christ dans l'amour du prochain et de soi-même, participe du credo. Le confesser est vite dit. Le vivre tient d'un persévérant combat où se dévoilent l'incrédulité, le repli sur soi, la susceptibilité, l'orgueil, la fraternité formelle et finalement hypocrite.

Subsiste cependant ce qui fut et demeure pour moi une difficulté majeure, compte tenu de nos responsabilités de berger appelé à donner aux brebis "une nourriture convenable"³⁸, établi aussi pour les soigner, les guérir. Comment faire équipe, maintenir l'unité avec des "ministres" ecclésiastiquement reconnus, cependant occupés non pas à dire la "Parole révélée" mais leur interprétation de l'Ecriture, à leur gré corrigeant l'enseignement des apôtres et des prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament ?

A plusieurs reprises mon récit biographique a fait état de cette difficulté. Il m'en a coûté parfois de contredire l'enseignement ou la spiritualité de frères ou de collègues dont l'enseignement n'était pas ou n'était plus celui de l'Evangile de la Parole pleinement inspirée. Je n'ai pas toujours gardé la "maîtrise de soi" à l'heure où j'étais tenu pour un littéraliste, un intégriste, voire un sectaire et, pour cette raison, laissé en marge de telle ou telle communauté, plus encore, de mon Eglise réformée en particulier.

Comparaison n'est pas nécessairement raison. Paul était-il prétentieux, sectaire, lorsqu'il écrivait : "Je vous rappelle l'Evangile que je vous ai annoncé... auquel vous demeurez attachés et par lequel vous êtes sauvés

³⁷ 1 Cor. 3. 15.

³⁸ Matt. 24. 45.

*si vous le retenez tel que je vous l'ai annoncé ; autrement vous aurez cru en vain*³⁹.

*Comment concilier un Evangile limité à nos conceptions, accommodé aux modes de ce temps, si l'on garde à l'esprit la redoutable responsabilité attachée à notre vocation de "pasteur et docteur" : "Si quelqu'un vous écoute, c'est moi qu'il écoute"*⁴⁰.

Encore est-il juste que je le précise : ma collaboration est restée entière avec tout chrétien, tout "ministre", toute communauté confessant le salut gratuit reçu du Christ crucifié et ressuscité, salut accompagné sans le dire ou en le disant ouvertement de l'appel à la conversion, à la nouvelle naissance, à l'enrichissement de la vie et des dons de l'Esprit œuvrant à notre sanctification. Sur ce fondement, ma collaboration n'a pas connu de frontière ecclésiastique. Elle fut assurée auprès de ceux qui me laissaient pleine liberté d'être en vérité réformé évangélique ; libre de contester au besoin l'hérésie d'une profession de foi strictement intellectuelle, ou alors légaliste ; libre aussi de dénoncer les spiritualités inféodées à l'occultisme et aux fondateurs de religions.

* * *

Sur cette toile de fond se sont inscrites vingt-cinq années d'un ministère largement partagé en particulier avec des frères qui furent parmi mes plus proches compagnons. J'ai profondément à cœur non seulement d'en parler, mais d'en décrire des détails marquants dont nous avons méconnu l'importance. Ce récit aura une particularité. Non seulement il dira les bénédictions vécues, mais il fera également place à certains épisodes difficiles, voire douloureux. Je ne les rapporte pas pour mettre en cause, et encore moins en accusation, tel de mes frères. En faisant mémoire de ces vingt-cinq années – donc après coup – je crois discerner ce que le Seigneur aurait attendu de notre part. Dans le contexte de ce que nous vivions, nous n'avons pas su l'entendre. Peut-être aussi n'étions-nous pas préparés à l'assumer. Dieu le sait. Il sait aussi l'interrogation qui reste la mienne, peut-être aussi la nôtre, à l'heure où j'écris.

*

Trêve de réflexions. Place au récit.

En 1979, à l'heure de ma "retraite", j'avais personnellement des relations d'amitié et une authentique communion spirituelle avec plusieurs des frères dont je vais parler. La conviction nous fut donnée de nous retrouver à date fixe pour prier ensemble, affermir mutuellement nos ministères mais aussi et surtout discerner la volonté du Seigneur devant les difficultés auxquelles nous avions à faire face chacun à notre manière et dans le cadre de nos communautés.

³⁹ 1 Cor. 15. 1-2.

⁴⁰ Luc 10. 16.

En 1979, l'occident vivait l'illusoire essor économique des années d'après-guerre. Le bien-être était le maître-mot du labour de chacun. Comment éviter de servir Dieu et Mammon ?

La prétendue libération de 1968 avait ébranlé les structures de la société, la déracinant de son fondement judéo-chrétien. L'anomie conduit à l'anarchie, indispensable terreau préparant l'avènement de l'Antichrist, selon la prophétie de Paul aux Thessaloniciens⁴¹. Cette abomination n'est envisageable qu'avec le soutien de faux docteurs et de faux prophètes, ayant l'oreille d'une église apostate. Comment discerner entre l'ivraie et le bon grain ?

Ce n'était pas le moindre objet de nos rencontres et de nos prières.

La Parole partagée était corroborée par le souffle prophétique de chrétiens tel David Wilkerson dont le message était entendu en Europe et en Amérique. Nous en reconnaissons la pertinence et en étions alertés. Je le cite :

"Il est étonnant que les chrétiens semblent être complètement débordés par leurs activités... Là est le problème : le ministère chrétien s'épuise en activités. Il n'y a que des activités, des échéances, et de nouveau des activités – mais il y a à peine une réelle communion avec le Seigneur. On n'a pas le temps de s'asseoir à ses pieds et de l'écouter. On dit toujours : "Que puis-je faire ?"..."

Dieu a retiré Moïse pendant quarante ans. Qu'y a-t-il de faux de se concentrer entièrement sur Dieu et d'en apprendre davantage sur Lui ? Je crois que chaque personnalité du monde des chrétiens devrait abandonner le tourbillon des activités et s'enfermer seul avec Dieu... Nous devons diminuer pour qu'Il puisse grandir... Je voudrais que les gens disent : "J'ai vu Christ en lui" et non "Quel prédicateur sensationnel il est"..."

Je crois que nous avons besoin dans les communautés américaines d'une sorte de baptême de la souffrance. Ainsi dans toute notre civilisation. Je le vois venir... Nous avons fabriqué un Jésus américain et une évangélisation américaine. Un Jésus qui est riche, sportif et vainqueur absolu. C'est une image à côté de toute la réalité...

La théologie américaine a une profondeur de 5 cm... Dans ce sens l'Amérique est comme une gigantesque piscine, mais les gens pataugent dans 5 centimètres de profondeur. Nous sommes devenus la génération du serviteur de la chair. Je crois que nous ne comprenons pas le Saint-Esprit et ne pouvons discerner la chair...

Il doit y avoir une nouvelle et absolue attente du retour de Christ, une faim et une soif de son retour. Car si l'on attend son retour, on se détourne du matérialisme... Pour nous, les chrétiens, ce serait une catastrophe si le Christ revenait aujourd'hui..."

*

Pour exemple et rappel, un autre type de prophétie, celle de Clifford Hill donnée à Pâques 1986 à Jérusalem :

⁴¹ 2 Thess. 2. 3 – 12.

"... Bientôt arriveront les signes du Jugement. Maintenant, c'est le temps de se préparer... de fortifier les genoux chancelants et les mains faibles.

Vous êtes appelés à rester dans ma présence et à écouter. Dites aux nations : "Les choses qui vous arrivent sont les conséquences de vos propres voies. Vous vous êtes éloignés de Ma vérité et vous avez fait vos idoles. C'est pourquoi les nations sont dans le désarroi... secouées par la violence, par les tremblements de terre, le feu, la famine et les maladies. Ce sont les signes du jugement qui est déjà parmi vous".

*

Autre prophétie venue de Jérusalem sous la plume de Lance Lambert à la même époque :

"Annoncez un temps de bouleversement et de tumulte sans pareil. Je jugerai les nations et ce temps est proche. Ce ne sera pas seulement par des guerres, par l'anarchie et le terrorisme, par l'effondrement économique, mais aussi par des fléaux naturels : des tremblements de terre, des famines, par des maladies anciennes et nouvelles. Je les jugerai en les abandonnant à... l'égoïsme sans amour, à l'illusion et au mensonge, à de fausses religions, même à une chrétienté sans Moi...

Ne craignez pas la puissance du Kremlin, ni la puissance de la Révolution islamique, car je les détruirai toutes les deux par le moyen d'Israël. Je briserai leur arrogance et leur orgueil... parce qu'ils ont blasphémé mon nom... Ils rendront compte de tous les martyrs et les innocents qu'ils ont tués...

Au cœur de tout ce tumulte, au milieu des nations de la terre, j'ai placé MON Israël. Je l'ai rendu ennemi de l'Evangile pour votre bien... afin que le salut parvienne aux gentils. Mais il est mon peuple et je l'aime... Je me révélerai à eux et c'est avec étonnement qu'ils me reconnaîtront...

*

Le rappel et la partielle transcription de ces messages, multipliés au cours des années, vous feront saisir notre perplexité. Ou bien on considère que la parole prophétique concerne ceux qui sont assemblés dans le lieu où elle est proclamée ou bien, à son écoute, on se laisse interpeller. Nous l'étions. Et pour d'évidentes raisons. A l'exception d'un Soljenitsine en Russie soviétique ou, à sa manière, d'un Alphonse Maillot en France, toutes dénominations confondues la sévérité de la prophétie concernait notre christianisme européen avec cette différence qu'aucun homme de Dieu, chez nous, avait autorité de dire publiquement à l'Eglise sa tiédeur, les démentis de sa foi et de son témoignage. Nous en étions conscients.

Il nous était difficile de rompre avec l'activisme, la tradition, les intérêts limités à l'édification de nos communautés plus tournées vers elles-mêmes que vers leur environnement ignorant, indifférent, sinon hostile au témoignage militant.

En vérité, nombre de serviteurs fidèles, hommes et femmes, en étaient éprouvés. Dans leurs prières personnelles et communautaires, ils demandaient à Dieu le réveil de l'Eglise.

*

Dès longtemps une profonde amitié en Christ nous liait à plusieurs pasteurs de Suisse romande. Dialogues personnels et rencontres occasionnelles nous amenèrent à la conviction de rassembler à Vennes, dans le cadre d'une journée, pasteurs, anciens, responsables d'œuvres et de groupements chrétiens, hommes et femmes disposés à laisser la lumière de l'Évangile, étouffée sous le boisseau de nos églises, reprendre vie et souffle de l'Esprit dans le pays. S'y succédèrent des rencontres groupant jusqu'à cent vingt participants venus de toute la Suisse romande. Prière commune ouverte aux dons de l'Esprit, enseignements bibliques, témoignages, partages de nos différents ministères, prières les uns pour les autres avec imposition des mains, furent accueillis telle une bénédiction dès longtemps cherchée.

Donnée par Dieu, la vie d'En-haut comme celle d'ici-bas ne se développe pas sans le discernement et l'attention renouvelée d'un ou de plusieurs "responsables". Jusqu'ici, nos rencontres étaient dépendantes du bon vouloir de quelques-uns. Il importait qu'elles soient assurées par une équipe qui, librement, assumerait ce service avec l'accord de l'ensemble des participants. Neuf d'entre eux acceptèrent cette responsabilité, compte tenu d'une représentativité de nos cantons, de leurs églises et communautés. Cette première liste le laisse entendre : le Jura, Fribourg, Genève, Valais, à l'exception de quelques frères, n'étaient guère présents lors de nos rencontres. D'une part les Églises réformées restaient étrangères à ce que vivaient les chrétiens des autres cantons, d'autre part elles maintenaient leurs distances, voire leur refus de collaboration avec l'ensemble des Églises évangéliques de toute dénomination. Leur œcuménisme ne prenait en compte que l'Église catholique romaine. Il faut aussi souligner que ce renouveau dans l'Esprit était particulier à la région lémanique du Canton de Vaud.

Le pasteur de l'Église réformée neuchâteloise Pierre Amey fut parmi les premiers sollicités. Il était dès longtemps et personnellement associé à toutes nos rencontres. Les pasteurs Jean-Pierre Besse de la paroisse de Saint-Paul à Lausanne, Guy Chautems de la paroisse de la Cathédrale, Philippe Décorvet mon successeur à La Ligue, Paul Dubuis de l'Église évangélique de Lavigny, Samuel Grosjean responsable de La Barque à Lausanne, Michel Renevier de l'Église apostolique de Lausanne, Tom Bloomer dirigeant de Jeunesse en Mission du Chalet-à-Gobet, et moi-même, constituèrent l'équipe appelée à promouvoir l'écoute de la pensée du Seigneur et des innovations de son Esprit pour l'ensemble de l'Église de Suisse romande.

Thomas et Ilse Bearth, missionnaires rentrés d'Afrique et provisoirement domiciliés à Lausanne, tous deux précieux collaborateurs dans le ministère de La Barque, furent aussi actifs lors de la première étape de l'équipe des "Douze".

En raison de difficultés de santé, Paul Dubuis et Samuel Grosjean laissèrent leur mandat que reprirent les pasteurs Florian Rochat de la communauté évangélique des Rousses-Morez (frontière française de la

Vallée de Joux), Pierre Bader de l'Eglise réformée de Corsier, Roland Ostertag de la communauté évangélique de Réveil à Bussigny, Frank Jeanneret de l'Eglise apostolique du Locle, enfin – le seul sans titre ecclésiastique sinon celui que nous lui reconnaissons – Jean-Marc Bigler, agriculteur à Martherenges engagé dans un authentique ministère d'exorciste. Nous fûmes désignés comme "l'équipe des Douze" devenu au cours des années l'EPED (équipe de **p**rière **e**t de **d**iscernement).

*

En 2004, le ministère de l'EPED embrassait une période de vingt-cinq années. Chacune de nos rencontres de vingt-quatre heures (de 17 h jusqu'au lendemain à 16 h. ; repas ou jeûne en commun chez celui d'entre nous qui, tour à tour, nous accueillait) a fait l'objet d'un procès-verbal. Il rappelle les points forts... ou faibles de nos rendez-vous, les textes médités, les paroles, les visions, les prophéties reçues.

Ultime précision : nos épouses étaient invitées à nous accompagner. A l'exception d'Ida Grosjean et Suzanne Besse, lausannoises, la distance empêcha regrettamment la plupart d'entre elles de participer au partage de la soirée et à la prière marquant les premières heures de chacune de nos rencontres.

*

Après le souper, l'écoute du texte du jour (selon le Lecteur, de la Ligue) était prioritaire. Elle nous unissait dans l'approfondissement de nos connaissances, dans la louange et dans l'intercession. Edifier l'Eglise dans le respect et la réformation de ses traditions, mettre à jour nos préjugés et les dépasser, pardonner les jugements et condamnations des uns à l'égard des autres, fut le partage de nos premières rencontres.

Cela nous amena à proposer à tous les participants de nos rencontres de signer et d'honorer l'engagement que voici :

ENGAGEMENT PROPOSE A LA PASTORALE ROMANDE INTERCONFESIONNELLE DU 13 MARS 1984

PREAMBULE

Cet engagement est né au sein de la pastorale suscitée dès les années 70 par le Renouveau dans l'Esprit Saint en Suisse romande.

En réponse à la vision que nous avons reçue du Seigneur concernant la réalité du Corps de Christ et sa vie renouvelée en Suisse romande, nous croyons que les responsables d'églises ont à la pratiquer d'abord, non comme une loi contraignante, mais comme un mouvement de l'Esprit Saint. Voilà pourquoi nous avons été conduits, dans un premier temps, à formuler l'engagement ci-joint. Celui-ci n'implique pas notre signature, mais notre adhésion de cœur.

Nous ne prétendons nullement représenter le Corps de Christ dans sa totalité, et par là même nous restons en communion fraternelle avec tous ceux qui confessent Jésus-Christ Seigneur et Sauveur. Dans cette optique, nous déclarons aimer les autorités de nos églises et communautés.

ENGAGEMENT

- 1. A cause du Royaume qui vient, nous nous engageons à donner priorité à la royauté du Seigneur Jésus-Christ par son Esprit dans nos vies et dans nos ministères. Ce dont le Seigneur nous convainc ou nous convaincra dans la soumission à la Parole de Dieu et les uns aux autres, nous nous engageons à le mettre en œuvre quel qu'en soit le prix.*
- 2. En conséquence, dans la dépendance de l'Esprit, nous nous engageons les uns à l'égard des autres à :*
 - manifester notre fraternité en Christ en refusant de dire du mal les uns des autres,*
 - nous pardonner mutuellement si besoin est,*
 - dans la soumission mutuelle, reconnaître nos dons et ministères comme des cadeaux de Dieu faits au Corps de Christ, même au travers des barrières dénominationnelles,*
 - aimer et servir le peuple de Dieu de chacune de nos localités.*

Cette alliance fraternelle

- dit notre espérance active de l'unité incarnée dans le peuple de Dieu,*
- œuvre à la manifestation du visage de l'Eglise "finitive" (Eph. 5. 27),*
- dresse au service des hommes un signe dans l'attente de l'avènement du Seigneur".*

Elaboré par l'équipe de coordination :

P. Amey, J.-P. Besse, T. Bloomer, G. Chautems, D. Fatzer, S. Grosjean, M. Ray.

Et l'année suivante, la lettre ci-dessous:

Aux frères et sœurs en Christ qui prient pour le Réveil des églises de Suisse romande et participent à l'un ou l'autre des groupes réunis occasionnellement à Vennes.

La rédaction de cette lettre-information m'a été confiée à la suite d'une rencontre importante à Vennes ce 30 juin [1985]. Pour éviter une lettre fleuve, j'use du style télégraphique, sans pour autant rendre obscure cette communication !

Dans notre marche commune nous rejoignent les groupes suivants :

1. Une pastorale (maris et femmes) romande et charismatique qui, à certaines occasions, est strictement vaudoise.
2. Un groupe romand "formation - libération - évangélisation" organisateur des sessions de printemps et d'automne à Vennes, des rencontres de la Cathédrale, occasionnellement de rencontres traitant de la libération et qui se propose d'animer des sessions de formation décentralisées et des missions d'évangélisation régionales et interecclésiastiques.
3. L'Union de prière (branche suisse de l'Union de prière qui se réunit à Charmes), responsable des retraites de Lignerolle, aujourd'hui de l'Abbaye, et de rencontres occasionnelles à St-Loup et à Vennes.
4. Un groupe de pasteurs réformés vaudois (en recherche) ; né récemment, ce groupe est orienté avant tout vers la réflexion théologique. Il se demande comment exercer, de la meilleure manière, son ministère doctoral dans l'Eglise.
5. Le Lien de Prière et ses sessions à Vennes ou à la Prise-Imer.
6. Des groupes charismatiques (pasteurs et responsables de communautés) encore en recherche de formation à Genève, à Neuchâtel, à Bienne, avec une visée à la limite des cantons ou régions de ces groupes.
7. L'Alliance Evangélique, les G.B.U., La Ligue, Jeunesse en Mission, etc.

C'est beaucoup de groupes ! Mais alléluia pour ce signe de vie ! C'est peut-être trop de groupes pour un travail effectif et ordonné dans l'obéissance au Saint-Esprit.

Si nous convenons que l'Alliance Evangélique, les G.B.U., La Ligue, Le Lien de Prière, Jeunesse en Mission, ont un ministère défini... et si nous ajoutons que la formation de tels groupes à Genève, à Neuchâtel, à Bienne est recommandée, il reste à clarifier le ministère des groupes 1, 2, 3, 4. Ce à quoi nous nous sommes intéressés, compte tenu de la vision reçue communautairement lors d'une rencontre récente.

Cette vision nous conviait à nous attendre à un réveil en Suisse romande, à y travailler dans l'unité et dans l'amour fraternel. Ce réveil était lié :

- à l'évacuation de décombres dans l'Eglise et à la reconstruction de certains murs, de certains pans de toit de l'Eglise : saine théologie, repentance, sanctification ;
- à une prière renouvelée dans l'Esprit, accompagnée parfois par le jeûne, la confession du péché d'incrédulité, du péché de division, du péché de manque d'amour fraternel ;
- à une audace dans la foi, et l'obéissance qui la manifeste ;
- à une mise en place de ministères reconnus ;
- à un credo renouvelé qui restructurerait toute action entreprise ;
- à un intérêt œcuménique christocentrique et qui n'oublierait pas Israël ;
- à la constitution d'un groupe de douze hommes qui constituerait une référence autorisée au plan spirituel et théologique.

Sur cette toile de fond, il apparaît clairement que :

1. Le groupe à dominante doctorale aura son ministère propre : celui d'être une autorité de référence, de clarification, d'inspiration dynamique dont nous bénéficierons tous au niveau de notre obéissance personnelle et commune. A lui reviendra entre autres la responsabilité de formuler notre credo œcuménique, christocentrique, sur le tronc d'Israël, éventuellement d'ordonner la recherche de la pastorale charismatique vaudoise ou, si elle était supprimée, les chrétiens de nos églises réformées qui désirent le réveil.
2. Le groupe à dominante "prophétique" soit : l'Union de prière (Charmes) qui porte bien son nom et doit y rester fidèle. Selon sa charte, ce groupe est là avec nous, au milieu de nous, tel un lieu de ressourcement, d'intercession et de discernement prophétique. Sa retraite annuelle, ses journées à Vennes ou à Saint-Loup, portent le travail commun de l'Eglise, les ministères qui y sont à l'œuvre. S'y joignent et y adhèrent effectivement ceux qui veulent manifester une vocation en accord avec la charte.
3. Le groupe à dominante "apostolique" ou "missionnaire" c'est-à-dire groupe "formation - évangélisation - libération". Il a sa tâche déjà tracée en partie : sessions de formation de printemps et d'automne à Vennes, intérêt renouvelé pour le ministère de la libération, préparation de l'évangélisation et mise à l'œuvre, si possible, d'équipes qui prendraient à charge ce ministère. Il est aussi celui dans lequel se discerne, puis s'élabore le Réveil lié à une proclamation de l'Evangile encore ignoré du grand nombre. Dans son cadre de responsabilités, il a liberté de prévoir et constituer tel groupe de travail et d'action.

En conclusion :

- a) C'est le groupe à dominante doctorale, qui peut-être aurait à renoncer à lui-même pour user mieux de son temps et de ses forces dans les groupes existants. Par ailleurs, les possibilités de recherche, réflexion, confrontation, prière, partages, ne manquent pas au niveau local ou régional. Et il faut préciser que le groupe "formation - évangélisation - libération" aura besoin de beaucoup d'ouvriers et offrira à ceux qui se trouveraient dépouillés, des occasions de rencontres, de service, de travail et de prière...
- b) Certains se trouveront heureusement dans l'un et l'autre groupe, ou l'une ou l'autre activité. Ils constitueront "une jointure" nécessaire et désirée. Ils aideront à la coordination de l'ensemble.
- c) Nous n'avons pas perdu de vue l'équipe des douze dont parlait la vision. Nous croyons qu'ils seront donnés par le Seigneur et ne se confondent pas obligatoirement avec le groupe théologique des douze dont il est question au point 1. Nous croyons que, parmi eux, seront des laïcs et des pasteurs. Ils seront reconnus par tous comme des "anciens" (indépendamment de leur âge et leur titre universitaire) ; ils seront peut-être progressivement désignés à partir des groupes existants.
- d) Il va sans dire que tous ces groupes peuvent être mixtes ; selon leurs désirs, les épouses accompagnent leur mari dans tel ou tel groupe.

Ce sont là les pensées partagées le 30 juin. Elles ne prétendent pas s'imposer à tous et devraient pouvoir être examinées dans la sagesse du Seigneur

- par le "groupe doctoral",
- par l'équipe animatrice de l'Union de prière,
- par la pastorale charismatique.

Le but n'est pas d'acquiescer d'emblée l'unanimité sur tout, mais de mettre assez d'ordre "ecclésial" pour ne pas nous disperser dans des équipes dont les activités se recoupent en grande partie, et pour favoriser des œuvres audacieuses de foi.

Maurice Ray

* * *

Alors que je relis et transcris ces "documents", se fait jour en mon esprit la raison pour laquelle, tôt après leur élaboration favorablement agréée de tous, l'équipe eut à faire face à deux oppositions, du reste sans rapport l'une avec l'autre.

"Qu'ils soient un et que le monde croie"⁴² intercédaient Jésus. L'unité dans l'amour fraternel, est une menace pour le prince de ce monde. D'où sa promptitude à semer sa "zizanie". En vérité, cette première ivraie fut rapidement étouffée.

Venu d'Angleterre, un mouvement de réveil trouvait écho dans nos églises et communautés francophones. Il avait les caractéristiques d'une œuvre de l'Esprit – appel à la repentance, baptême, sanctification, témoignages – mais regrettamment s'accompagnait d'un acte de rupture à l'égard des églises traditionnelles. Sous le nom de "restauration", ce réveil appelait à délaisser l'Eglise pour en créer une nouvelle ! C'était prêter alors au Christ époux et Seigneur de l'Eglise une volonté de divorce et de remariage ou lui contester son sacerdoce : "Je bâtirai mon Eglise..." Les flammèches de cet esprit furent rapidement perçues et éteintes !

La seconde opposition fut d'autant plus douloureusement vécue qu'elle fut, dès l'origine, celle d'un frère apprécié avec lequel j'avais collaboré dès mon arrivée à Vennes. Hans Bürki était responsable des G.B.U. alémaniques, par ailleurs lié de profonde amitié avec Ernest Aebi. Groupes bibliques universitaires et Ligue pour la Lecture de la Bible avaient une même confession de foi et, parallèlement, une même vocation. Hans était bilingue. Son ministère était aussi apprécié des Suisses romands.

La Ligue était souvent la pépinière des étudiants de Vennes, membres des G.B.U. Ils avaient été gamins puis adolescents aux camps de Vennes. Je restais en communion avec eux dans l'enseignement que j'apportai à maintes reprises, en particulier dans les camps dits de Florence.

Dans le climat "spirituel" des années huitante évoqué plus haut, je considérais cette forte équipe d'hommes jeunes comme la relève de nos

⁴² Jean 17. 21.

ministères d'aînés. C'est alors qu'intervint Hans Bürki avec son enseignement, d'abord à notre insu puis de plus en plus ouvertement.

De souche darbyste, en réaction à la théologie et à l'ecclésiologie de Darby, il transmet au cours des années une philosophie gnostique, bibliquement et intellectuellement séduisante, mais sous beaucoup d'aspects de plus en plus étrangère à la Révélation.

Il se réclamait de la lumière de l'Esprit Saint, d'une connaissance et compréhension renouvelée de la Parole, d'une guérison et d'un rétablissement de notre être, corps, âme, esprit. Bientôt marquée de cette inspiration assurée chrétienne, se constitua "l'Association de formation et de relation d'aide intégrée" (Afrai). Je transcris quelques aspects de cet enseignement :

"La relation d'aide intégrée tient compte de l'unité de la personne. Elle vise à intégrer les aspects corporel, psychique et spirituel de l'être humain. Elle recherche des relations fructueuses entre la foi chrétienne et diverses approches psychologiques.

Elle s'adresse à toute personne désirant progresser dans la recherche personnelle, l'écoute du corps, la méditation, la compréhension des rêves, la gestion du temps, l'intégration du passé, du présent et de l'avenir, ainsi que dans sa relation à autrui et à Dieu.

Comment est-ce que je m'écoute dans mes divers niveaux de profondeur ? Ecouter mon prochain et écouter Dieu à travers ce que je suis et toute mon histoire... ? Puis-je augmenter mes alternatives et ma liberté ? Me mettre en chemin vers ce que je suis, vers les autres, vers le Dieu vivant... De la rencontre entre la Parole de Dieu et mon être profond, de mes désirs, de mes peurs, de mes croyances les plus enfouies peut jaillir une parole qui sera source de transformation... Me mettre en chemin vers ce que je suis, vers les autres, vers le Dieu vivant..."

Dans ce nouvel Evangile "JE" tient la première place, et le "MOI" instinctif a priorité sur l'âme et l'esprit. A partir de ce que "Je suis" s'établit une communion avec le prochain et, finalement avec Dieu. C'est l'Evangile inversé !

C'est sous cette forme "condensée" et avec ce vocabulaire que se présentaient les invitations aux séminaires du groupe Afrai. L'enseignement (chèrement payé !) tenait à la fois de l'Evangile, de la philosophie et de la psychologie. Il baignait dans une spiritualité "inspirée" assurant les participants d'un renouvellement et d'une unité retrouvée avec leur personne, leur prochain et la révélation de Dieu.

*

Les années ont passé. L'évangile de Matthieu nous le rappelle : "Gardez-vous de ceux qui parlent faussement au nom de Dieu... Vous les reconnaîtrez à leurs fruits"⁴³. L'arbre "Afrai" a maintenant disparu. Et pour cause. Il y eut le décès de Hans Bürki qui avait du reste rompu contact avec les GBU alémaniques. Il y eut, plus gravement, les perturbations qu'apporta son enseignement dans la vie et la foi de la plupart des

⁴³ Matt. 7. 15.

responsables de l'Association... Une succession de désastres : divorce, suicide, abandon du ministère...

Tardivement, hélas j'ai réalisé la part de responsabilités que nous, les Douze, n'avons pas su prendre au cœur de ce désastre, dont l'aspect le plus douloureux à tenu à l'opposition suscitée contre notre vocation par ceux que nous considérions jusqu'alors comme nos frères de combat, voire de chers amis.

Je ne vais pas transcrire ici les pages et les pages de dialogues théologiques échangées il y a vingt-cinq ans, par lesquelles nos interlocuteurs consolidaient leur assurance des vérités structurant l'Afrai. Je les tiens aujourd'hui pour d'interminables, mais surtout vaines discussions. Je n'ai aucun plaisir à évoquer ces choses, je les rapporte succinctement pour mieux éclairer la confusion dans laquelle nous plongeâ trop durablement le dialogue avec les responsables de l'Afrai. D'autres que nous y furent mêlés, quelques responsables du groupe d'étude des Assemblées évangéliques (AESR). A notre stupéfaction, ils furent plus à l'écoute de l'Afrai qu'à l'écoute de nos objections.

Notre rupture avec eux et avec d'autres disciples de Bürki fut inévitable. Plusieurs pasteurs des paroisses réformées y trouvèrent d'anciennes et de nouvelles raisons de tenir pour suspect tout ce qui émanait du Renouveau. Conséquence affligeante : l'œuvre de Réveil dans laquelle nous étions engagés resta au bénéfice de la mouvance évangélique alors que l'Eglise officielle, à l'exception d'un certain nombre de pasteurs, nous tourna le dos.

*

Avec un peu de recul, où situer la responsabilité qu'après coup j'attribue à notre groupe des Douze ? Si en vérité, nous avions écouté ce que l'Esprit voulait nous faire entendre et comprendre, nous n'aurions pas perdu notre temps – et cela durant des années – à vouloir sauvegarder la communion fraternelle avec ceux et celles qui s'opposaient à la vérité que nous professions.

Sous le couvert de cette fraternité qu'à tout prix nous avons voulu maintenir, nous avons laissé libre parole et libre espace à l'hérésie flagrante qui régissait la théologie, l'ecclésiologie et la relation d'aide professées par l'Afrai. Sous maints aspects, son enseignement était une falsification de l'Evangile.

Nous en étions conscients. Nous l'avons dit entre nous, mais nous ne l'avons pas ouvertement déploré. Croyant bien faire, nous avons laissé le mauvais arbre porter ses mauvais fruits. C'était de la fausse charité à la solde d'une fausse fraternité.

En vérité, cette "funeste" considération respectueuse d'autrui, tenait inconsciemment à la crainte d'avoir à souffrir. Nous avons peur d'être jugés, rejetés. Nous avons peur d'un affrontement avec les frères défenseurs d'un faux Evangile, faux docteurs, faux prophètes, mauvais bergers. A relire le livre des Actes, nous admirons la fidélité des apôtres. En retour, il y avait la glorieuse moisson qu'ils engrangeaient dans l'Eglise naissante. Mais relevons-nous le prix de ces bénédictions constantes ? Les insultes, la haine, les coups, la prison, la lapidation.

Elles nous furent et nous sont encore épargnées au prix d'une fraternité admise avec le pharisaïsme d'aujourd'hui. Nous avons peine à nous en défaire car, à vouloir rétablir dans et par l'Eglise la vérité de la Parole, nous risquons l'opposition qui, elle, ne craint pas de s'afficher.

Je me suis attardé à l'échec des premières années de ministère des Douze, plus exactement de l'Equipe de prière et de discernement (EPED). Béni soit Dieu, ces vingt-cinq années ont eu aussi des heures et des pages de labours et de récoltes abondantes.

Nos rencontres mensuelles obéissaient à la promesse : "Demandez et vous recevrez". Nous avons beaucoup demandé et beaucoup reçu. En vérité, si en toute région se retrouvaient, en église de maison, des chrétiens fidèles, il y avait lieu de reconnaître que l'ensemble des terres cultivables par l'Eglise était plus en jachères qu'en champs ensemencés. A cet égard et durant ces deux dernières décennies, la configuration ecclésiale et spirituelle de nombreuses régions de chez nous a complètement changé. Je les cite dans un ordre dispersé.

Le Grand Lausanne a vu éclore de nouvelles communautés évangéliques, parfois essaimage de communautés plus anciennes : à Chailly, à Bussigny, à Pully. Echallens groupe aujourd'hui une AESR de deux cent cinquante membres. Yverdon - Grandson compte des communautés florissantes. Oron, Moudon, Payerne, Estavayer sont autant de lieux où souffle l'Esprit dans la pratique des dons charismatiques, semblablement en divers lieux de la Côte.

*

L'EPED a tendu d'autres cordages de sa tente. En équipe, nous sommes allés prier au cœur de Genève. A Neuchâtel il y eut les rencontres au Temple du Bas, puis au stade avec la venue de Niki Cruz. Je nomme aussi les "Jours de Christ" à Lausanne, puis Berne, et prochainement à Bâle. La prière de huit cents hommes sur la Place Fédérale, les "Petits-déjeuners Contact", les "Rendez-Vous avec la Bible", la prière pour le Jura à Tavannes et à Délémont, les soirées groupant un millier de participants à Reconvilier. Les ministères de La Ligue, de Jeunesse en Mission, des Hommes d'Affaires Chrétiens. Et j'en passe, non sans l'avoir souligné : toute cette richesse partagée n'est pas l'œuvre de l'EPED. Par contre, je suis assuré qu'elle résulte de la prière renouvelée de l'EPED durant vingt-

cinq ans, jointe à la prière tout aussi fervente de centaines de chrétiens et chrétiennes engagés dans le Renouveau.

Un dernier trait : l'Eglise officielle y est restée étrangère. Faut-il s'étonner qu'elle soit en pleine crise d'effectifs et de vocations ? Je ne la crois pas pour autant abandonnée de Dieu. A l'heure où j'écris, je discerne avec joie que ci ou là sont à l'œuvre de jeunes pasteurs à leur tour ouverts au Renouveau et disposés à manifester leur authentique fraternité.

CHAPITRE XII

DERNIERE ÉTAPE

En 1993, un dimanche soir, à mon retour d'une semaine d'enseignement en Italie, suivie d'un week-end à la Communauté évangélique de Lugano, je fus accueilli chaleureusement par "ma Lisette", comme à l'accoutumée. Après un bref récit de ce que nous avons vécu l'un et l'autre durant notre semaine de séparation, je m'endormis sans tarder, éprouvé par la fatigue de la semaine et du voyage.

Vers six heures du matin, je fus réveillé par un bruit insolite. Lisette était à terre, couchée à côté de son lit. Le médecin appelé confirma que Lisette avait fait un accident vasculaire cérébral. Hospitalisée durant six semaines, elle récupéra peu à peu l'usage de la parole et de la marche. Avec l'aide de la physiothérapie et de l'ergothérapie, elle retrouva l'ensemble de ses facultés, hormis une paralysie partielle du bras et de la main gauche.

Toutefois, dans l'année qui suivit, des symptômes tels que des trous de mémoire, des confusions de vocabulaire, des manques de coordination ainsi que des changements dans sa personnalité amenèrent le médecin à diagnostiquer la maladie d'Alzheimer.

Durant les quatre années qui suivirent, j'ai ressenti comme un privilège d'avoir dû apprendre dans mon enfance ce qui devint dès lors mon travail quotidien : tenue d'un ménage, achats, cuisine et lessive.

L'évolution de la maladie connaîtra des stades à chaque fois marqués de nouvelles altérations du comportement et des facultés de Lisette : oubli des événements récents et du nom des personnes connues avec lesquelles elle vient de dialoguer, confusion entre rêves et réalité, perte de la notion du temps, appauvrissement progressif de son vocabulaire jusqu'à la disparition totale de ses aptitudes à lire, compter, se vêtir, comprendre et identifier les choses et les personnes.

Peu à peu sa marche sera ralentie, jusqu'à l'heure où elle aura peine à faire quelques pas sans canne et finalement devra être accompagnée et soutenue dans chacun de ses déplacements. A cela s'ajoutait le fait que je ne pouvais plus la laisser seule.

L'absence d'une unité d'accueil temporaire à l'hôpital de la Vallée, mais aussi la difficulté progressive de Lisette à monter ou à descendre les deux étages menant du rez-de-chaussée à notre appartement, enfin ma présence constante et l'exigence de soins permanents me firent comprendre que l'heure était venue d'une étape différente de celle que nous avions envisagée en revenant vivre au Sentier.

Avec la pleine approbation de mes enfants, je pris la décision de chercher un appartement à Nyon, dans la perspective que Lisette puisse être occasionnellement accueillie dans l'un des EMS de la région.

Le 16 octobre 1997, j'emménageais à La Levratte 4, à Nyon... Durant tout l'hiver 97-98, trois ou quatre fois par semaine, Lisette passa ses journées à Mies, dans le service UAT (Unité d'Accueil Temporaire) de l'EMS "La Clairière"

Pour ma part, durant tous ces mois, j'appris à refuser les pensées et sentiments de culpabilité que j'éprouvais à laisser mon épouse à la charge d'autres mains que les miennes.

Une grande fatigue liée aux battements particulièrement lents de mon cœur me convainquit d'accepter la pose d'un "pace maker". Une dizaine de jours de vacances furent l'occasion de laisser Lisette en permanence à La Clairière. Je découvris, à cette occasion, qu'elle était beaucoup plus tranquille et paisible que lors des allers et retours imposés par l'accueil en UAT. Son placement définitif fut envisagé. Et le 14 mai, une chambre étant à disposition, je pris une des plus difficiles décisions de ma vie : me séparer de mon épouse et la laisser à demeure à La Clairière. J'y fus tout de même encouragé par une heureuse constatation : l'équipe soignante de cette Institution avait pour elle des attentions et même une affection qui me donnaient l'assurance qu'elle y serait dans la meilleure des conditions souhaitables. Il en alla bien ainsi.

*

Dès l'instant où la défaillance de sa santé et de son identité me laissa entrevoir que tôt ou tard Lisette me serait reprise, j'ai prié, demandant au Seigneur que cette dernière étape de notre vie à deux participe pleinement de Son dessein envers nous. En aucun moment, j'eus à douter de Sa promesse. A maintes reprises, j'ai pu rendre grâces en découvrant que tels incidents, telles circonstances, telles visites, tels événements familiaux, voire telles difficultés, étaient autant de signes de la fidélité de Dieu envers nous.

A maintes reprises également, devant les impatiences de Lisette, ses soupirs, ses regards soudain angoissés et, à une ou deux occasions, devant sa tristesse accompagnée d'un mouvement de tête et clairement exprimée par un « Pauvre Lisette ! », j'ai prié instamment le Seigneur de ne pas permettre que mon épouse en vienne à perdre totalement son identité. J'ai demandé qu'elle soit rappelée auprès de Lui. C'était, certes, par égard pour elle... mais aussi pour moi !

En bref, chaque matin j'ai remis Lisette à la grâce de Dieu, j'ai invoqué l'onction de l'Esprit Saint sur elle et proclamé qu'en aucun moment l'Ennemi ne pourrait l'accabler. Associée en esprit à mon culte quotidien, au seuil de chaque journée, je l'ai bénie au nom du Seigneur.

*

Le jour où Lisette fut trouvée au pied de son lit avec une fracture du col du fémur, puis emmenée à l'Hôpital de Nyon pour y être opérée, je sus que cet accident n'échappait pas à la souveraine bonté du Seigneur. Et j'appelai, une fois de plus l'onction de Son Esprit sur elle... et sur moi.

Après cinq jours d'hospitalisation, elle fut ramenée à La Clairière, où elle reçut l'attention et les soins nécessaires à sa convalescence. Nous étions au début d'août, j'avais programmé de participer pendant dix jours à un camp de familles évangéliques venant d'Italie et groupées au Centre du Planemard, à Château-d'Oex.

Déjà le 4 août, alors que je quittais Lisette pour me rendre à Château-d'Oex,, je remarquai un changement. Elle était somnolente, avait un regard absent. Elle était manifestement affaiblie.

Le 7 août, j'appris par un téléphone qu'elle avait une forte fièvre. Aux yeux de l'infirmière, il apparaissait qu'elle vivait peut-être ses dernières heures. Une hospitalisation, prônée par le médecin, prolongerait ses jours sans raison, sinon qu'ils ajouteraient à sa peine et à la nôtre. D'entente avec l'une de mes filles présente au chevet de Lisette, nous prîmes alors la décision de ne pas la déplacer.

Dès longtemps, il était prévu que le samedi 8 août verrait le mariage d'une de mes petites-filles. De retour à Nyon, dès le matin de ce samedi j'étais au chevet de Lisette. Je sus, là, avec certitude qu'il me fallait prendre congé d'elle. Elle était apparemment absente et avait les traits connus d'une personne en fin de vie. Mais le ministère d'accompagnement des mourants m'avait appris que le dépouillement de l'être terrestre laisse intact l'esprit racheté par Jésus et habité par l'Esprit.

Je parlai donc à Lisette de son départ, de la reconnaissance que j'avais de notre longue vie à deux, de l'amour qui demeurait, du revoir assuré dans notre demeure céleste. Je lui rappelai les promesses du psaume 23. Avec peine il est vrai, je lui chantai une strophe d'un cantique connu : "Prends en ta main la mienne...". Je priai une dernière fois avec elle, je la bénis au nom du Seigneur. Et je lui dis : "Au revoir. Rendez-vous dans la Maison de Dieu". Miracle qui me bouleversa non de tristesse mais de joie : elle fit alors le geste de lever son bras et de le mettre autour de mon cou...

Et je pris la route pour rejoindre mes enfants avec lesquels il était convenu d'aller au mariage prévu. Plein exaucement à nos prières, cette fête fut réussie et bénie à tous égards.

Tôt le lendemain matin, je remontais à Château-d'Oex pour y présider le culte. Je passai par le Col des Mosses. En voiture, je priais pour le déroulement de la journée, à Mies et à Château-d'Oex. C'est alors que, tel un ordre du Seigneur, une conviction me fut donnée : si Lisette nous quittait dans la journée, je n'avais pas à redescendre à Mies, mais devais laisser les enfants seuls entourer leur mère. Ils étaient sa couronne, bien avant la mienne. J'avais vécu la veille notre séparation terrestre. Si j'étais présent, les enfants seraient partagés entre l'attention qu'ils porteraient à leur mère et la compassion qu'ils éprouveraient envers moi. En mon absence, ils seraient là entièrement pour elle.

Je préparais mon message du soir lorsque vers 18 heures vint le téléphone d'un de mes enfants m'informant que Lisette nous avait quittés.

*

Ces cinq années d'accompagnement de mon épouse ont été une bénédiction sous un aspect que j'avais longtemps méconnu. Je rends grâce d'en avoir progressivement mesuré la valeur et l'importance.

Lisette a constamment agréé sa difficile vocation : à la fois mère sans cesse présente auprès de ses enfants et épouse d'un mari qui lui était profondément attaché – elle le savait – tout en étant aussi au service des autres. Je le redis : elle n'a pas toujours bénéficié de la part qu'elle aurait dû recevoir. J'en porte la responsabilité, confessée et pardonnée. Je lui devais ce dont elle avait été souvent frustrée. Dans sa justice, Dieu a permis que durant ces années, je vive pour elle et avec elle.

Les détails ne sont pas importants, sauf qu'ils sont porteurs de sens dépassant la banalité des mots : chaque jour la laver, occasionnellement la changer et la baigner, l'habiller, la coiffer, être son jardinier, son cuisinier, sa femme de chambre, sa femme de lessive (elle gardera, assise et de sa main droite, la faculté de repasser...), en bref, nuit et jour à son service. Avec beaucoup d'autres occupations certes, mais je me suis réjoui de pouvoir être avec elle et pour elle en priorité.

Brièvement dit : ces années de solitude à deux ont labouré en profondeur. Un fruit – jusque là trop rare dans ma vie – en est résulté : la patience. Sa valeur incomparable nous est révélée par une parole connue, souvent citée ou récitée, dont j'ai, dès lors, découvert le sens profond et les riches conséquences : Dieu est patient et miséricordieux. Sa patience est le support de sa miséricorde... envers tous les hommes. La croix de Golgotha nous en donne la mesure.

*

La tombe de Lisette, occasionnellement visitée, m'inspire aujourd'hui quelques réflexions justement accordées avec l'Évangile.

Le cimetière de Nyon, remarquablement aménagé et soigné, est un havre de paix, prélude à la symphonie de la vie du Royaume attendu.

Dans un environnement qui ouvre à la fois sur la beauté du paysage lémanique et sur celle des lignes sobres et reposantes du Jura, sous la lumière du soleil, il apparaît tel un parvis du sanctuaire des hauts plans célestes. Marbré, fleuri, il pourrait en préfigurer le vestibule d'entrée.

Parmi toutes les stèles portant le nom des défunts et les dates de leur étape terrestre, la tombe de Lisette – avec son socle de la hauteur d'un cep, sur lequel tel un sarment vigoureux s'implante la croix originalement forgée – est comme un rappel de sa gracieuse identité.

Au contraire de tant de massives pierres tombales, celle de Lisette modeste, élancée, avec le fer de sa croix en torsade à la rencontre du soleil et du vent, dessine dans le paysage le témoignage de sa vie accomplie en Christ.

Cette croix a orné d'abord la tombe de notre fille Geneviève dont le départ inattendu fut une profonde blessure au cœur de Lisette.

Elle assure que notre passage sur terre est promis à des retrouvailles en la Maison révélée et préparée par le Christ de l'Evangile..

Nous vivons et nous mourrons dans l'attente de la promesse faite à Abraham d'être héritiers du monde, d'être habitants de la Cité céleste aux fondements dont Dieu est l'architecte et le constructeur.

La terre où l'on est enseveli en est le marchepied. Ornée de la croix, la tombe fleurie de Lisette me le rappelle et me réjouit.

CHAPITRE XIII

ULTIME EPREUVE

Je n'avais jamais imaginé que ma nonantième année s'ouvrirait sur un chemin d'épreuves à la fois physiques et, plus gravement encore, spirituelles. Il est courant de dire que toutes choses – même celles qui restent incompréhensibles à notre esprit –, concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. Mais à l'heure où cette parole s'accorde avec une épreuve réelle, apparaît progressivement la distance, soit aussi la profonde différence entre ce qu'on dit des lèvres avec foi et l'épreuve réelle de ce "toutes choses".

J'écris ces lignes dans la chambre que le couple Bernard et Anne Russi m'ont généreusement offerte pour une durée sans limite. Leur E.M.S. de la Gottaz à Morges héberge des gens fortunés, met à leur disposition des chambres confortablement meublées, mais surtout leur offre un accueil marqué du sceau de l'Esprit. Anne en est la directrice, mais ce titre s'accompagne d'un service quotidien d'authentique respect et d'attention à l'égard de chaque hôte. Infirmière de formation, entourée d'une équipe nombreuse de soignantes, aides-soignantes, femmes de ménage, dames de compagnie, elle assure à chaque hôte le bien-être, et souvent aussi les soins nécessaires. La quarantaine de pensionnaires de la maison, dont une majorité de dames –souffrent des infirmités de leur âge plus ou moins avancé : maladie d'Alzheimer, mobilité réduite, et bien d'autres handicaps de fin de vie. Cependant, et par le rayonnement de ses propriétaires, le Domaine de la Gottaz n'a rien d'un mouvoir... C'est un hôtel quatre étoiles, les repas de qualité étant assurés par un personnel déférent et accordé au style de cette maison. En bref, un lieu sans référence avec le quotidien modeste de mon existence personnelle.

J'y suis entré le 30 mars 2004. Cette date s'inscrit dans un périple difficile, dont il est nécessaire que je dise les grandes lignes. Au cours du mois de novembre, le nerf sciatique de ma jambe droite entravait ma marche. A plusieurs reprises, j'en avais souffert sans que cela m'immobilise, mais cette fois une canne anglaise dont Lisette avait fait large usage m'accompagnait dans tous mes déplacements. Car de nombreuses activités occupaient ces derniers mois de l'année 2003. C'est ainsi que je me rendis à Porrentruy pour un déjeuner-contact. Le pasteur qui m'accueillit me laissa entendre que son oncle, à Nyon, au titre de médecin, était l'enseignant et le praticien d'une nouvelle méthode de physiothérapie. Il me le recommanda chaudement, prenant même la peine de lui téléphoner pour qu'il porte remède à mon handicap.

J'ose écrire, en vérité, que la thérapie de ce médecin était un piège que je ne sus pas discerner. Il fallut que j'en mesure les mauvais résultats pour que je prenne la liberté de faire appel à mon médecin habituel. En dépit de ses soins s'ouvrit devant moi un chemin inattendu : celui d'une aggravation de mon mal dont je mentionne les étapes : paralysie de mon pied droit ; séjour à l'Hôpital de Nyon ; retour à mon domicile où, avec l'aide cette fois de deux cannes, j'assumai mon quotidien ; et soudain, les

signes évidents d'une menace semblable sur mon nerf sciatique gauche ; amené à l'Hôpital de Nyon, je suis transféré au CHUV en fin de journée ; dans la nuit, les médecins décident d'opérer une hernie discale. Trois jours après, j'étais envoyé au Pavillon de la Côte, où je vécus trois semaines de convalescence. Appuyé sur un rolateur à quatre roues, je retrouvai la faculté de me déplacer, ce qui motiva mon retour à mon appartement.

A cette étape apparut un mal inexplicable : un état nauséux, un dégoût progressif de la nourriture. Les soins du médecin furent vains. En dix jours, je perdis plusieurs kilos. J'ose écrire que ce furent des jours et des nuits d'un désespoir comparable à une forme aiguë de dépression. Mon esprit criait à Dieu de me venir en aide. J'étais parfaitement lucide. Je ne comprenais plus du tout comment ma communion avec le Seigneur pouvait s'accorder avec cette marche dans un désert où je ne pouvais même plus prier, étant dominé par le désir de mourir. Où était le fondement de ma foi ? Que restait-il de tant de paroles proclamées pendant mon ministère, de tant d'assurances du secours accordé à ceux qui sont dans la détresse ? Les silences de Dieu accompagnaient mes pensées obsédantes et sans cesse ramenées à une recherche de son amour, de sa justice, de ses promesses. J'étais au comble du dégoût de moi-même et du non-sens de mon existence, en regard de ma vocation et de mon ministère réduits aux murs de ma chambre où, nuit et jour, je tournais en rond accablé par la vanité de mes pensées. Certes, mes enfants, faisaient tout ce qui était possible pour me témoigner leur affection... En fait j'étais Elie au désert, criant avec force à Dieu : "Assez ! Maintenant. Prends ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères".

Finalement une seule pensée demeurait en mon esprit. Je ne pouvais m'assumer et continuer à vivre dans mon appartement... La Clinique de La Lignière pouvait être le lieu où l'on me secourrait. Encore fallait-il en convaincre mes enfants. Or, au soir de ce dimanche 7 mars, l'une de mes filles vint me dire : "J'ai prié. Je crois que ta place est à La Lignière !" Encore fallait-il le feu vert de mon médecin. Il fit la démarche le lundi matin, et en fin de matinée j'apprenais qu'une place me serait réservée si j'acceptais d'être dans une chambre à deux lits. M'aurait-on proposé une chambre à vingt lits que je l'eusse aussitôt acceptée tant j'avais hâte de quitter les quatre murs de ma chambre à coucher. A 15 heures, le 8 mars, j'étais reçu à La Lignière. Dans le quart d'heure où je fus interrogé quant aux raisons de mon entrée dans cette clinique, cinq téléphones successifs interrompirent cette mise au courant de ma situation. Et à chaque fois, le préposé aux admissions dit : "Non Madame, il n'y a aucune place de libre. Retéléphonez vendredi !" Ma présence à La Lignière était une grâce de Dieu... et un exaucement à ma supplication. Je l'en bénis.

La première démarche du médecin qui me prit en charge fut de me donner un remède qui stoppe mes nausées et me permette de me nourrir normalement, c'est-à-dire avec la volonté, à chaque repas, d'absorber le contenu de mon assiette. A l'heure où j'écris ces lignes soit deux mois plus tard, c'est encore ma condition. Je mange par devoir. Aucune explication, aucun remède ne modifient ce quotidien. Je n'ai plus de nausée. En dépit de l'excellente nourriture, seule ma volonté me permet d'assurer à mon organisme ce qui lui est nécessaire au maintien de mon

poids de soixante kilos, mais je fais le constat que s'aggrave de semaine en semaine cette totale inappétence. Anne Russi veille à ce que de riches mets, aux menus de chaque jour, correspondent à la petite mesure de ma possibilité d'absorption. En un mot : ce mal est pour moi une véritable affliction. Il n'a pas de nom. Seule ma volonté me permet de venir à bout de cette sorte d'anorexie au programme de mon quotidien.

Depuis mon arrivée à la Gottaz, je constate une amélioration de ma marche et parallèlement, une facilité à me mouvoir sans douleurs dorsales. Les jardins de l'établissement me permettent, matin et après-midi, appuyé sur mon rolateur, des balades que favorise le temps clément et ensoleillé de la région.

* * *

J'écris ces lignes le 17 mai 2004 .

J'aurais beaucoup de raisons de me réjouir des semaines passées et des attentions dont je suis l'objet de la part de mes hôtes, de mes enfants et petits-enfants, de mes amis proches et lointains, par leur présence, leurs téléphones à dessein limités à quelques-uns, par leurs lettres attestant l'intercession dont je suis entouré. Je ne peux qu'être réjoui de bénéficier de tous ces signes d'amour, d'amitié, de reconnaissance, en retour de tant d'années de ministère...

Or, en vérité, je suis encore et toujours dans un combat épuisant, entre ma foi absolue quant à la fidélité du Seigneur envers moi, et l'affrontement quotidien avec la réalité qui en est une complète contradiction. Depuis une quinzaine, en effet, l'élan que j'avais vers ma guérison est affaibli pour ne pas dire effacé par des signes dont je suis conscient.

Le plus difficile : une fatigue de tout mon être. Mes balades au jardin sont limitées à des trajets très raccourcis. Je perds le goût de lire, au point que comme pour la nourriture, l'intérêt que je peux porter aux journaux ou à la télévision est un effort de ma volonté et non un plaisir.

A certains égards, je me retrouve à lutter, aujourd'hui, comme je luttais dans les jours qui précédèrent mon entrée à La Lignière. Comment affronter un quotidien qui n'a d'autre horizon humain que les propres limites de mon être ?

Mickaël Berreby m'a rapporté un mot de sa grand-mère juive. Elle le lui transmet personnellement telle une prophétie : "Rappelle-toi que le service du Seigneur connaît aussi l'Université du dépouillement". Mickaël a suivi cette Université-là à plusieurs reprises. En effet, je ne connais pas de vie plus dépouillée que la sienne et cela depuis des années.

Demeure la question lancinante : limité aux quatre murs de ma chambre, quel sens donner à ma vie ? D'autant plus que je reste, bien malgré moi, lié à cette épreuve supplémentaire : trois fois par jour je dois surmonter mon refus, me contraindre à manger ce qui m'est préparé. En temps

ordinaire, je savourerais le contenu de mon assiette. Eh bien non ! Chaque repas est à l'enseigne du combat. Aucune médecine humaine ne connaît de remède à ce mal.

Reçu comme un signe de Dieu, un téléphone de Mickaël m'a laissé entendre que ma présence prolongée ici-bas avait une importance, et des répercussions dans le deuxième ciel d'où l'Ennemi travaille à détruire l'œuvre du Christ. Je reste donc, dans mon extrême faiblesse, un témoin de Jésus-Christ, mon Rocher, contre lequel l'adversaire livre ses assauts. Non par choix personnel, mais par révélation, le psaume 62 est mon seul équipement.

*

Samedi 22 mai.

Vivre le temps d'une journée à regarder s'écouler les heures tient à la fois de la vanité décrite par l'Ecclésiaste... et de la folie où la raison est sans appui. Telle est ma condition sous tous ses aspects humains. Je n'ai aucun désir de manger. Semblablement, je n'ai aucun désir de lire, de suivre une émission à la télévision. Il me reste la faculté de prier.

Dieu sait combien j'y recours ; entre deux moments où, éprouvé par la vanité de mes pensées, je me réclame de son secours. Les silences de Dieu seraient désespérants si je ne restais pas attentif à de simples signes attestant qu'Il m'entend.

J'ai passé une heure, cet après-midi, à relire avant leur multicoPIe, telles pages de ma biographie rapportées dans ce deuxième tome. J'ai lu ce que j'avais rédigé au lendemain de la mort de Lisette. Sa maladie m'a enseigné que Dieu émonde ce qui a progressivement pris de la démesure dans ma vie: le verbe faire. Par la parole rapportée en Matthieu 7, le Christ nous demande avant tout non pas de faire, mais d'être. Nous vivons non pas de ce que nous faisons mais de ce qu'Il est en nous et pour nous.

J'entends donc qu'en réponse à ma prière et mes gémissements, Dieu me demande non plus de faire, mais d'être. Et je mesure que, pour l'heure, je suis un petit apprenti. Sans l'assurance du secours de Son Esprit, je ne peux humainement imaginer ce que seront mes jours à venir.

Coïncidence significative : Anne Russi, à l'heure du repas de midi m'a remis une photocopie de son cantique préféré. Elle ignorait que son geste, inspiré dans sa prière personnelle pour moi, prenait soudain un sens précis.

"Te ressembler Jésus" est en effet la seule activité à ma portée. Lui ressembler, c'est ETRE. Le psaume 62 dit : "Vous les gens de mon peuple, ayez confiance en Lui. Instant après instant, ouvrez-lui votre cœur. Dieu est notre refuge". Telle est la part que Dieu me demande d'assumer.

Mais la coïncidence significative de ces détails a pour moi une autre dimension encore. Dans mon culte quotidien, j'intercède en prêtant

attention aux besoins des chrétiens dont le journal mensuel "Portes ouvertes" nous informe. Eprouvante est aujourd'hui la constatation qu'en d'innombrables pays d'Asie, d'Indonésie, d'Afrique, les chrétiens sont martyrs, emprisonnés quand ce n'est pas torturés. Il y aurait lieu d'ajouter que nos frères juifs, dans leur existence quotidienne, non pas seulement en Israël mais en bien d'autres régions, sont menacés dans leur existence.

Leur ennemi n'est pas l'Islam, mais comme toujours, Satan. Dans sa volonté de supplanter Jésus-Christ, il veut rayer de la carte le nom d'Israël et de Jérusalem où Jésus a dit qu'Il reviendrait instaurer Son Royaume. La somme de souffrances que l'Islam impose sur ses territoires face aux autres confessions, n'a d'égale que celle qu'il s'inflige à lui-même ! Un vrai mystère d'iniquité. Une autre face de l'idolâtrie satanique est la guerre en Irak (autrefois Babylone !) que le clan USA impose au monde.

Or, les textes bibliques de cette semaine font mémoire des événements de l'Ascension et de Pentecôte ; à l'arrière-plan, devenu aujourd'hui premier plan, est la prière de l'Eglise fidèle : Maranatha !

Ce que je vis me fait mieux comprendre l'invite de l'Apocalypse de Jean : "L'Esprit et l'épouse disent : Viens !" Que le Seigneur vienne mettre un terme à la souffrance universelle qui afflige notre humanité. C'est avec une conviction mieux éclairée qu'en cette journée je dis au Seigneur : "Maranatha ! Viens Seigneur Jésus !"

*

Dans la recherche quotidienne du secours de Dieu vint à ma pensée le texte de Jacques 5. 13 : "L'un de vous est-il dans la souffrance ? Qu'il prie... Qu'il chante des cantiques."

La mise en pratique de cette consolation avait déjà trouvé sa place dans chacune de mes matinées. Je présente à Dieu ma journée en faisant miennes les paroles d'un cantique ! Parfois chanté dans les larmes. Jacques ajoute : "L'un de vous est-il malade ? Qu'il appelle les anciens, qu'ils prient pour lui après lui avoir fait une onction d'huile au nom du Seigneur".

Guy Chautems, Philippe et Nancy Décorvet, Samuel et Ida Grosjean répondirent à mon appel. La Chambre Haute de la Gottaz nous vit ensemble le 11 mai.

« Vous n'avez pas affaire à un Christ faible ; il agit avec puissance parmi vous. Certes il est mort sur la croix à cause de sa faiblesse, mais il vit par la puissance de Dieu. Nous de même, dans notre union avec lui, nous sommes faibles, mais nous nous montrerons vivants avec lui par la puissance de Dieu..." (2 Cor. 13. 3-7)

Cette parole fut pour nous et eut pour conclusion l'appel à entrer dans la paix, le repos, la joie que donne le Seigneur. Je sus, dès cet instant, que ma responsabilité quotidienne, si difficile puisse-t-elle être, tenait à la grâce et à la force que le Seigneur me donnerait.

Elles m'étaient d'autant plus nécessaires que dans la semaine qui suivit, Anne Russi me donna connaissance de mon dossier médical et de son résumé : Le cancer de la prostate pour lequel j'avais été traité avec succès quelques années auparavant avait repris et s'était répandu dans mon organisme, j'étais affligé de "métastases lombaires multiples". La diminution de mes forces, une fatigue généralisée de tout mon être, me le laissait déjà envisager. Cette fois j'étais au clair sur mon avenir : je ne retournerais plus chez moi.

S'imposa la seule décision convenable en cette condition : libérer mon appartement, laisser aux enfants le soin de tourner pratiquement cette page de ma vie à Nyon. Cela s'écrit en quelques mots. Par contre cela se vit intérieurement dans un combat à reprendre souvent puisque le seul horizon de ma vie est dorénavant d'attendre l'heure où il plaira à Dieu de me rappeler à Lui. Je n'ai garde d'oublier que le Domaine de la Gottaz, expression de la générosité de mes amis Russi, est un lieu de vie qu'Il a disposé en ma faveur. Je ne saurais assez en dire ma gratitude à ceux qui m'accueillent et remercier Dieu de Sa prévoyance.

CHAPITRE XIV

" S ' I L N ' Y A V A I T L ' E S P R I T R É P A N D U S A N S M E S U R E " ... !

Convenait-il que j'ajoute ce dernier chapitre ?

Les trois lettres transcrites ci-après disent mon cheminement au cours de cette période la plus difficile de ma vie. Elles traduisent certains aspects du combat quotidien, jamais envisagé ni imaginé. Chaque matin j'en mesure la difficulté, supportable grâce à l'Esprit répandu "sans mesure"...

Mieux que tout autre considération, ces lettres ont ici leur juste place. Elles résument mes pensées, mes sentiments, correspondent à l'acte de foi qui, dans le secours du Seigneur, ouvre chacune de mes journées. Dans le dépouillement progressif de mes forces, je me maintiens sur le Rocher en chantant un cantique, en reprenant, mot à mot la prière qu'à écrite mon cher frère et ami de longue date Bernard Ungerer. Il la prononce lui-même chaque matin et me l'a transcrite comme un signe de sa fidélité et de celle de son épouse Marie-Claude. Par cette prière dite à haute voix, je prends moi aussi position devant l'Adversaire, dresse le bouclier de la foi qui éteint ses traits enflammés.

Cette prière pourrait être interprétée comme une négation, une désincarnation de notre personne. Pour son auteur, son sens en est autre : il la prononce – et je le fais avec lui – comme une volonté et un acte de consécration dans l'Esprit et l'obéissance au Seigneur.

*Père,
Aujourd'hui encore,
Je m'abandonne à Toi entièrement, corps, âme, esprit ;
Je T'abandonne tout ce que j'aime, tout ce que je possède,
pour Te confier à Toi seul la première place, toute la place dans ma
vie,
sans rien retenir pour moi-même.*

*Prends Toi-même la direction de ma vie, dans tous ses aspects,
tous ses détails.
Remplis-moi, selon Ta promesse, de Ton Esprit Saint que je veux
accueillir,
afin qu'Il gouverne ma vie aujourd'hui et qu'Il inspire, lui seul :
toutes mes pensées
toutes mes émotions
toutes mes paroles
toutes mes actions et décisions,
tous mes projets et mes choix.*

*Accorde-moi aujourd'hui encore
Ton propre regard d'amour infini et inconditionnel et plein de
respect
sur tous les hommes,
et en particulier sur mon prochain que je rencontrerai*

ou auquel je penserai aujourd'hui.

*Et, si des pensées mauvaises, qui ne sont pas de Toi,
cherchaient à s'infiltrer dans mon esprit,
alerte-moi aussitôt afin que je puisse les démasquer
et les repousser immédiatement en Ton nom.*

*Je te remercie d'avance pour l'exaucement de cette prière,
car je crois qu'elle est selon Ton cœur.*

Amen.

** * **

Première lettre de nouvelles, de la Gottaz, adressée à plusieurs amis.

*Maurice Ray
EMS La Gottaz, 1110 Morges*

Le 15 avril 2004

Mes chers,

*J'écris ce message dans la reconnaissance envers tous ceux et
celles qui, informés de mes problèmes de santé, m'ont fait signe par
lettre ou par téléphone quand le numéro leur en était donné.*

*Après quatre mois d'épreuves physiques diverses, en rapport avec
une hernie discale qu'il fallut opérer d'urgence, je suis dans l'étape difficile
du ré-apprentissage de l'équilibre et de la marche, assurée par un
rolateur à quatre roues qui m'évite toute chute et m'accompagne dans
mes déplacements limités.*

*S'est ajoutée à cela une difficulté d'origine encore inexplicquée et
qui fut une épreuve plus grande encore : un refus progressif et oppressif
de la nourriture qui m'a fait perdre 9 kilos en cinq semaines. Ce jeûne
forcé et dominateur m'a atteint là où je n'avais jamais même effleuré
cette souffrance : en mon âme et en mon esprit. Exténué au point de ne
plus pouvoir ni lire ni écrire (même la prière m'était une charge), j'étais
littéralement dans le pays du désert et de l'angoisse. J'ai supplié le
Seigneur, à maintes reprises, de donner un sens à cette épreuve et de
m'en sortir. Ou alors de me reprendre à Lui.*

*La rédaction de cette lettre vous laisse entendre que je fus exaucé !
J'ose espérer qu'un jour Il me donnera la possibilité de partager avec
vous ce que cette vallée d'ombre m'a appris.*

*Pour l'heure, avec Abraham (Gen. 18. 27), "je ne suis que cendre
et poussière" et vous laisse percevoir ce qu'on dit dans la foi mais qu'il
faut avoir vécu pour en saisir le sens réel...*

Après l'hôpital, puis le Pavillon de la Côte à Gilly, la clinique de La Lignière à Gland, me voici pour un temps indéterminé l'hôte d'un couple ami, responsable de l'EMS La Gottaz, à Morges. Pardonnez-moi de ne pas vous communiquer ici mon numéro de téléphone. J'ai besoin quelques jours encore, de goûter au repos et à la solitude.

Je renouvelle ma gratitude à tous ceux qui, informés de ma situation, prièrent pour moi ou m'écrivirent.

Dans la grâce renouvelée du Seigneur, je vous salue fraternellement.

* * *

Dans les jours qui suivirent, au vu de ma faiblesse grandissante, je compris qu'il ne me serait pas accordé de dire, en particulier à l'équipe des Douze, ce que je comprenais de ma vie, inséparable de celle de l'Eglise de notre pays. Alors je le mis par écrit.

Morges, le 20 avril 2004

Aux frères de l'EPED

[équipe de prière et de discernement]

Peut-être aurez-vous gardé en mémoire cette information que vous transmettait Guy par ma lettre postdatée du 15 avril :

- *Pour l'heure, avec Abraham "je ne suis que cendre et poussière" (Gen. 18. 27).*

Je vous laisse percevoir que ce qu'on lit et répète dans la foi, connaît une tout autre dimension lorsqu'on le vit en réalité.

A l'heure où Sodome allait être jugée et détruite, Abraham s'est vu lui-même dans sa vraie condition. L'épreuve que j'ai traversée m'a fait goûter et comprendre ce qu'il éprouvait quant à lui-même, face à la grâce de Dieu dont il avait vécu jusqu'à cette heure.

Je relève que Job a connu ce même désarroi lorsqu'il dit "Je ne suis rien" ou lorsque Esaïe s'écrie : "Je suis perdu, car j'ai des lèvres impures". Et Jésus (dans le psaume 22) : "Je suis un ver".

Ces témoins engagés dès longtemps et serviteurs de Dieu avaient un ministère semblable aux nôtres. Dieu leur rappelait que la grâce d'être serviteurs reste une grâce, un don de son amour, sans que pour autant notre chair ne cesse d'être chair, à moins qu'elle demeure crucifiée avec Christ. Paul le vivait lorsqu'il dit aux Corinthiens : "Je n'ai pas estimé devoir vous apporter autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié".

J'ai connu durant plusieurs semaines la réalité de ma condition, comme enfermé dans "la vallée de l'ombre de la mort" du psaume 23. Je l'ai vécue parallèlement à une prise de conscience de cette fondamentale

vérité quasi oubliée par l'Eglise charismatique "trionphante" d'aujourd'hui. Cela m'a conduit dans une profonde repentance d'avoir – moi le premier – participé activement à cet oubli.

Je précise que cette repentance n'était pas un jugement, mais une révélation vivement éprouvée de ce que je crois être un égarement de l'Eglise d'aujourd'hui ; égarement dont je suis, dont nous sommes co-responsables.

J'en évoque ci-après des aspects souvent relevés sans que pour autant on en tire les conséquences.

A maintes reprises, j'ai entendu les propos de dirigeants appelés à engager du personnel pour les institutions type EMS, ou des chefs de bureau ou d'ateliers : "J'ai renoncé à engager des personnes issues des évangéliques charismatiques d'aujourd'hui. Leurs prétentions spirituelles ne sont pas en rapport avec les exigences qu'on leur demande d'agréer. Leur comportement, la qualité de leur labeur, leurs services démentent leur témoignage et leur profession de foi".

Cette contradiction se manifeste aussi dans la vie souvent perturbée (je ne cite pas d'exemple) de nos communautés. Souvent aussi, ces dernières sont devenues étrangères au monde alors qu'elles devraient en être le sel et la lumière.

Autre constatation : dès l'instant où les fidèles quittent le cadre de leur communauté, de leur réunion de prières, voire de leur église de maison, ils sont sans voix, sans paroles, même sans mains pour leur prochain, étrangers à leur spiritualité. Leur vie charismatique les enferme dans un comportement ou un état d'esprit centré sur eux-mêmes, leur seule considération pour le monde étant d'en tirer ou d'en recevoir ce qui est nécessaire à leur subsistance, si possible argentée.

L'œcuménisme de la louange participe de cette évasion de la réalité commune et nous tourne vers un ciel rassurant environné d'anges à notre service, l'amour de Dieu pour le monde étant devenu notre propriété.

A cette spiritualité verticale s'ajoute une recherche de puissance spirituelle confondue avec l'exhortation à rechercher "les biens qui sont en haut". Or, la puissance qui nous échoit dans le respect de la seule souveraineté du Seigneur est celle de l'Evangile (Rom. 1. 16), la prédication de la Croix (1 Cor. 1. 18), la souffrance du témoignage (2 Tim. 1. 8), puis celle de la parole (Actes 19.20), et celle de la vérité (2 Cor. 13. 8).

La puissance attribuée à la louange incline-t-elle – mieux, nous forme-t-elle – à manifester notre Amour de Dieu en paroles, en musique, en parler en langues, en adoration seulement, ou bien nous forme-t-elle à mieux aimer le prochain comme nous-mêmes ? Et à rester d'humbles serviteurs et témoins ? Tient-elle compte de la déclaration de Jacques (1. 27) : "La religion authentique et pure aux yeux de Dieu le Père consiste à aider les orphelins et les veuves dans leur détresse et à ne pas se laisser corrompre par le monde" ?

Au propre et au figuré, nos voisins sans Christ ne sont-ils pas – avec la louange dans notre cœur – ceux que nous aurions à prendre en charge spirituellement et pratiquement tels des veufs et des orphelins ? Nos mains tendues vers le ciel ont-elles en conséquence la vocation du bon samaritain auprès des blessés et des brigandés de ce siècle ?

Au cours de cette dernière décennie, la recherche des choses qui sont En Haut a été remplacée par la recherche d'expériences que recommandent beaucoup de leaders charismatiques momentanément accueillis et célébrés dans l'attente du passage de leaders encore plus spirituels.

Cette quête d'expériences exaltantes devient la motivation d'une vie en Christ marginalisant – pour ne pas dire effaçant – l'élémentaire et fondamentale VERITE : "L'homme ne vit pas de pain seulement, mais de la parole qui sort de la bouche de Dieu".

Dernier trait en rapport avec cette spiritualité : cette quête de puissance n'est-elle pas en contradiction avec la parole apostolique "Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort" ? Nos faiblesses ne limitent pas l'action de Dieu. Ce sont nos forces psycho-spirituelles qui entravent son action et ternissent ce qui devrait nous distinguer : notre humilité. Avec discernement, les incroyants y trouvent une justification de leur dédain de l'Évangile.

Ces constats répétés seraient vains s'ils ne nous obligeaient pas à nous interroger et à poser la juste question : comment la Vie de l'Esprit Saint qui habite réellement le cœur des croyants dont je suis, laisse-t-elle subsister en nous, au milieu de nous et parfois entre nous, cet aveuglement précisément reproché aux disciples (Mc 16. 14) ?

A mon interrogation, le Seigneur a répondu par deux paroles connues, mais partiellement interprétées :

- 1- Matthieu 13.27 : "D'où vient cette mauvaise herbe (ou cette ivraie) dans le champ de ce monde", dans le champ des autres églises que la nôtre, mais surtout dans la vie du prochain ? Vous connaissez la réponse : il appartient aux anges de s'en occuper. Toi, fais disparaître l'ivraie de ton propre champ. Matthieu 7. 5 : "Ôte d'abord la poutre de ton œil". Autrement dit : un vaste programme de notre propre repentance et de la repentance de nos églises !*
- 2- Matthieu 24. 4 : "Quel signe annoncera ta venue et la fin du monde ?" Cette fin connaîtra l'œuvre de l'Antichrist et l'apostasie de l'Église. Or le premier signe – donc le plus important – sera celui de la séduction. Soit dit en passant, c'est ce signe qui séduisit Eve, image de l'Église, sans qu'Adam s'y oppose. Là encore, n'est-ce pas une vaste remise en question de certains aspects de nos spiritualités, de notre témoignage, du témoignage de nos communautés séduites ?...*

Frères, je le souligne, cette mise en question de certains aspects de nos ministères m'a profondément interpellé. Dans la sombre vallée évoquée plus haut, la Parole du Seigneur n'était pas une accusation, mais un rappel à mieux discerner nos responsabilités, en particulier la responsabilité de l'EPED.

En vous la communiquant, je demeure présent parmi vous... et avec vous participe à la réflexion de ce temps sabbatique de notre équipe.

Je remercie Guy d'avoir accepté de vous transmettre la dactylographie de ma lettre.

Je vous assure de ma profonde affection et de ma prière en communion avec les vôtres.

Maurice

* * *

La lettre qui suit dit ma conclusion à l'onction d'huile reçue le 11 mai à La Gottaz (voir chapitre précédent).

Le 24 mai 2004

Chers amis, amies, frères et sœurs en Christ,

A vous tous qui, durant ces derniers mois, m'avez écrit, m'avez téléphoné, m'avez assuré de votre intercession, j'aimerais dire un merci chaleureux. La plupart du temps, vos lettres sont restées sans réponse de ma part, alors qu'elles étaient lues avec une profonde gratitude.

Ce silence m'était pesant, mais que fallait-il vous dire de ma santé, véritablement et progressivement dégradée, ou de mon état d'âme en quête du secours du Seigneur ?

Si j'ai pris la décision de vous adresser ces lignes personnelles, c'est qu'elles clarifieront notre communion et donneront un contenu à votre intercession.

En effet, je sais aujourd'hui que ma fatigue et les limitations de ma liberté de mouvement ne sont pas simples signes de mon grand âge jusque récemment renouvelé dans le service du Seigneur. La Parole "Prépare-toi à rencontrer Dieu" connaît, pour moi, un sens précis. A moins d'un miracle, certes sollicité, je suis engagé sur un chemin aux étapes inconnues sinon quant à leur aboutissement : "Entre dans la joie de Ton Maître". Cette Parole m'a été clairement dite à l'heure où, sur ma demande, j'ai reçu l'onction d'huile.

Gardons-nous de tout malentendu. Je suis encore bien vivant dans mon épreuve et cette lettre ne vient pas vous dire "Je prends congé de vous !". Dieu seul sait la longueur de mes jours. Il ne faut donc pas qu'à la lecture de ces lignes vous réagissiez en me disant que vous voulez, pour le moins, me faire une visite. Quel contenu donnerions-nous à nos échanges ?

Votre amitié, votre affection, vous les manifesterez en continuant d'intercéder pour moi, acceptant que seuls les membres de ma famille viennent me voir. Votre silence en réponse à ma lettre me dira que vous avez compris ma démarche. Cependant, gardez la liberté de m'écrire si cela vous aide dans votre intercession. Par ailleurs, l'un ou l'autre de mes enfants pourra répondre à votre quête de nouvelles, occasionnellement.

En vous saluant, je partage avec vous la parole qui m'accompagne chaque jour : "Vous n'avez pas affaire à un Christ faible. Il agit avec puissance parmi vous. Certes, Il est mort à cause de sa faiblesse, mais Il vit par la puissance de Dieu. Nous, de même, dans notre union avec Lui, nous sommes faibles mais nous nous montrerons vivants avec Lui par la puissance de Dieu" (2 Cor. 13. 3-7).

Fraternellement en Lui, Maurice Ray, EMS La Gottaz, 1110 Morges

* * *

*Pour Maurice Ray
Prière écrite par Mickaël Berreby le 30 avril 2004*

*S'il n'y avait ta grâce pour me soutenir,
Le rappel incessant du plus parfait amour,
Mon Seigneur et mon Maître, pourrais-je devenir
Un disciple soumis qui te sert en retour ?*

*Si dans l'aridité je ne trouvais la source
Etincelante et pure dont mon âme dépend,
Futiles me seraient cette terrestre course,
Ces efforts, ces combats, si Tu n'es pas devant ?*

*S'il n'y avait l'Esprit répandu sans mesure
Pour diriger mes pas dans Tes parfaits sentiers,
Que de cruelles plaies, que d'ombres et que d'usure
Rongeraient mes talents, mon être tout entier.*

*Tu me donnes la manne,
Tu luis sur mes sentiers
Personne ne me condamne,
Tu m'as justifié.
De ta croix la lumière scintille avec ardeur.
Tu entends les prières que t'adresse mon cœur.*

Simplement je dis AMEN à cette prière

Fin du Tome 2